This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

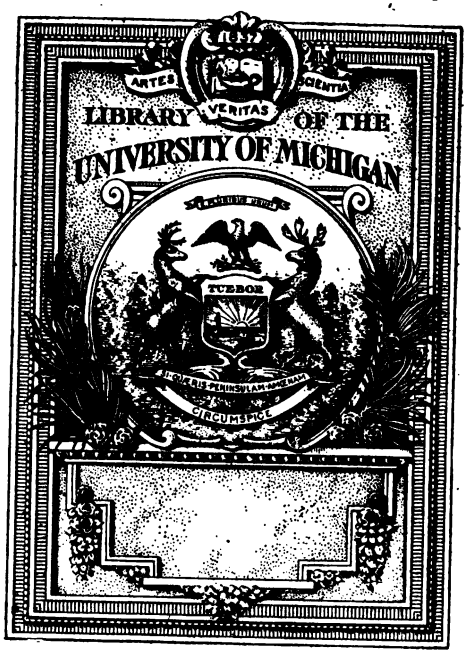
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

arrb. 264 P 98
a 2 - 73

848
L512m

LE MÉRITE

DES FEMMES.

IMPRIMERIE DE LACRAMPE,
Rue Damiette, 2.

BLANCHA
OISA PIGET BERTIN.

LE JÉSUITE

DES FEMMES,

[illegible]

[illegible]

PAR

[illegible]

PAR

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

LE MÉRITE DES FEMMES,

augmenté

De Notes concernant les Femmes célèbres du 19e Siècle,

et suivi

DE LA MÉLANCOLIE,

DES SOUVENIRS ET DE LA SÉPULTURE;

Poëmes

PAR LEGOUVÉ.

NOUVELLE ÉDITION,

Ornée de vignettes dessinées et gravées par les plus habiles artistes.

PARIS.

MASSON FILS, ÉDITEUR.

Rue de la Monnaie, 20.

1838

NOTICE

SUR LEGOUVÉ.

347377

NOTICE

SUR LEGOUVÉ.

Jean-Baptiste-Gabriel Legouvé naquit à Paris le 23 juin 1764. Sa famille était honorable, et son père, qui occupait le premier rang au barreau, cachait l'âme d'un poète sous la robe de l'avocat. Élevé pour ainsi dire au milieu de cette atmosphère procédurière et poétique, le fils Legouvé déclara que lui aussi ferait des vers, et la mort de son père, qu'il perdit à 16 ans, le livra de bonne heure à son génie poétique.

Sa première pensée fut tournée vers le théâtre, et son premier ouvrage fut *la Mort d'Abel*, qui parut en 1793; on eût dit que son âme douce et tendre éprouvait le besoin de remonter à l'origine de l'histoire du monde pour échapper au bouleversement social, et ce fut une heureuse idée de présenter sur la scène cette sanglante pastorale, mélange de crime et d'innocence, dans un moment où la hache de la révolution avait brisé tous les

liens et produit le chaos; le spectacle du premier homicide au milieu de tant de forfaits, était un avertissement terrible donné à une grande nation par un jeune homme ignoré, et cette voix solennelle de Dieu disant au meurtrier : Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? ne semblait-elle pas alors être celle de la patrie en deuil s'écriant : Peuple, qu'as-tu fait de ta liberté?

Peu de temps après cet éclatant début, il publia la tragédie d'*Épicharis et Néron*, œuvre de talent et de courage à la fois, car Robespierre vivait, et cette haute leçon donnée au Néron moderne pouvait coûter la vie à son auteur (1).

Vers cette époque d'épouvante et d'horreur, où la mort même n'était plus un asile contre la fureur des bourreaux, la violation des tombeaux lui inspira de beaux vers dans son poëme de la *Sépulture*, car sa jeune muse semblait grandir au milieu de cette effroyable tempête, et devenait génie aussitôt qu'il y

(1) Robespierre assista à la première représentation de cette tragédie, et quand Néron parut au cinquième acte avec un manteau déchiré, pieds nuds et poursuivi par les clameurs du peuple, les applaudissements éclatèrent avec frénésie. A chaque malédiction lancée sur le tyran romain tout le public se levait en masse, et semblait rejeter sur Robespierre chaque parole prononcée contre Néron.

(*Note de M. Legouvé fils.*)

avait une vertu à honorer, un crime à flétrir.

Les deux poëmes qui suivirent celui-ci, *les Souvenirs* et *la Mélancolie*, furent autant de succès nouveaux; mais son chef-d'œuvre, *le Mérite des Femmes*, qu'il publia en 1801, mit le comble à sa gloire.

On sortait à peine d'une révolution sanglante durant laquelle les femmes, faibles et timides, s'étaient montrées partout fortes et dévouées, et le public, croyant acquitter une dette, accueillit avec enthousiasme ce chant du poète où son âme, pleine de reconnaissance et d'amour, sut s'élever à la hauteur d'un sujet si digne de l'inspirer.

La mort de sa femme, qu'il chérissait, brisa du même coup son cœur et sa lyre; dès lors, son existence solitaire lui parut un fardeau trop pesant : car ce n'était point la mort, et pourtant ce n'était plus la vie pour son âme aimante et sensible.

La vie de l'auteur de *la Mort d'Abel* avait été douce et brillante : sa fin fut, hélas! pénible et douloureuse. Après la gloire vint le malheur; mais, plus heureux que Chénier, son contemporain et son émule, il put du moins jouir de ses succès.

Il y a des pertes qui ne se réparent jamais, et des plaies que le temps ne saurait fermer, tant la solitude du cœur est affreuse quand on a perdu ce que l'on aimait : mieux vaut la mort qu'un tel supplice,

aussi Legouvé l'appelait-il de tous ses vœux. Elle l'entendit enfin, et, prenant en pitié sa souffrance, elle le retira de ce monde comme d'un long exil.

André Chénier l'avait déjà précédé dans la tombe : car la mort n'épargnait aucune renommée, dans ce temps de fatale mémoire, et changea plus d'une couronne de laurier en couronne de cyprès ; mais le fer du bourreau, qui trancha à son printemps cette vie de poète qui ne devait point avoir d'automne, ne put lui ravir l'immortalité réservée au talent et au malheur.

Tous deux soupirèrent l'élégie au milieu des cris de douleur qui s'élevaient de toutes parts. L'un porta sa tête sur un échafaud ennobli par d'illustres trépas ; mais, comme le génie ne meurt jamais tout entier, sa belle âme de poète a passé dans ses vers. L'autre expira, ou plutôt s'éteignit doucement, à peine âgé de cinquante ans, léguant un fils à ses nombreux amis, et sa gloire à son pays.

A. M.

ÉLOGE

DE LEGOUVÉ,

PAR

M. ALEXANDRE DUVAL.

EXTRAIT

DU DISCOURS

PRONONCÉ LE 15 AVRIL 1813 A L'INSTITUT

PAR M. ALEXANDRE DUVAL,

Succédant à Legouvé comme membre de la 2e classe.

A l'instant même où, l'âme pleine de reconnaissance et de joie, je m'apprête à vous rendre grâce d'une adoption que je dois à votre bienveillante indulgence, j'aperçois dans vos rangs ces favoris de Melpomène qui furent les rivaux et les amis du poète célèbre et malheureux dont la mort fut si prématurée, et que je ne devais pas m'attendre à remplacer. Je crois les entendre m'avertir que je dois un éloge à ses talents, des larmes à sa mémoire.

Ce n'est pas toujours de grands travaux que s'occupent les grands talents réunis dans cette enceinte; il en est qui ont moins d'importance, qui procurent d'agréables délassements, et pour qui la gloire réserve aussi des couronnes. Tels sont plusieurs petits poëmes de M. Legouvé, qui, dictés par la grâce et la sensibilité, ajoutent encore à sa renommée.

Le choix et le genre des tableaux que le poète offre à nos regards dans ces aimables compositions, font assez connaître quel était l'état habituel de son âme : on croit le voir, plein des plus tendres *Souvenirs*, errer au milieu de ces *Sépultures* qu'il a décrites avec tant d'intérêt, et y méditer ses vers touchants sur la *Mélancolie* (1).

Mais qui peut mieux sentir tout le charme de ces poëmes que les femmes, dont partout il paraît idolâtre ? Il est un poëme surtout dans lequel il s'est plu à leur rendre un culte véritable. Que ces traits pieux, touchants, héroïques, presque tous puisés dans notre histoire, et qu'il a retracés avec tant d'intérêt, sont honorables pour ce sexe aimable et souvent courageux !... O vous, douces compagnes de notre destinée, exemples révérés de piété filiale ou d'amour conjugal ! vous qui, comme amantes, épouses, ou mères, dévouées au mortel que vous avez chéri, savez partager également son bonheur et ses revers, qui vous enorgueillissez de sa gloire, ou savez mourir sur le même échafaud ! *Femmes !* votre *Mérite* et vos nobles vertus passeront à la dernière postérité ; le chantre d'Abel vous a consacré sa lyre. Et vous, qui ne pouvez connaître nos malheurs que

(1) Les mots en italique sont les titres d'autant de poëmes de M. Legouvé.

par le récit que vous en fit une mère, jeunes filles, suspendez vos folâtres jeux, réunissez-vous, cueillez les fleurs qui croissent sur les tombeaux, appendez une pâle couronne à ce marbre funéraire : c'est là que dort votre poète.

FIN DU DISCOURS.

ÉLOGE

DE LEGOUVÉ,

PAR

FEU M. LE COMTE REGNAUD DE SAINT-JEAN-D'ANGELY.

ÉLOGE

DE LEGOUVÉ,

PAR

FEU M. LE COMTE REGNAUD DE SAINT-JEAN-D'ANGELY.

Enclin à la mélancolie, comme toutes les âmes tendres, avec quel charme Legouvé en a peint les douceurs! comme il fait sentir le prix des souvenirs, qui devaient un jour lui être infidèles! avec quelle ferveur il rappelle le culte des tombeaux, dont il a ranimé le respect parmi nous! enfin, avec quel enthousiasme il honore, célèbre, défend ce sexe auquel il semblait attaché par des liens religieux, et qui eut tant d'influence sur sa destinée!

Sa piété filiale fut pour ainsi dire passionnée; elle suffisait à son cœur longtemps encore après son enfance. Son premier succès doubla de prix pour lui, parce qu'il put déposer sa couronne sur le sein de sa mère.

Dans la suite, de plus vifs, de plus orageux sentiments occupèrent son cœur; près de sa mère, il avait d'abord senti la vie avec douceur; plus tard il la rêva avec ivresse près de la beauté; enfin il en jouit près de son épouse dans un lien paisible, trop tôt rompu, et qui laissa dans l'isolement cette âme aimante, affaiblie par la force même de ses affections, et qui avait un si grand besoin de tendresse et de support.

Accoutumé par plus de trente ans de soins attentifs, d'affections vigilantes, à se reposer sur le cœur d'une mère, et ensuite sur celui d'une épouse, sa maison devint pour lui un triste désert; pour re-

commencer à vivre, il ne lui manquait peut-être qu'une famille.

Oh! combien elle est plus nécessaire encore à l'infortuné condamné à subir la vie, quand il lui en reste à peine la sensation et qu'il en a perdu le sentiment; quand le passé est pour lui sans souvenir et l'avenir sans prévoyance; quand la raison absente laisse le cœur éteint, et qu'il ne reste de nous qu'un mort vivant auquel on ne peut rien prêter, pas même des larmes, et dont les tristes débris ne peuvent être soignés que par la plus vive et la plus courageuse tendresse!

FIN DU DISCOURS.

LE MÉRITE DES FEMMES,

POËME.

A MA FEMME.

Si j'ai peint d'un crayon fidèle
Les femmes, ce présent qu'à l'homme ont fait les cieux,
Vous m'avez servi de modèle;
Vous étiez toujours sous mes yeux.
Je voyais leurs talents, quand votre main habile,
Sous les plus brillantes couleurs,
Reproduisait l'émail des fleurs,
Ou courait mollement sur un clavier mobile;
J'entendais leur esprit dans ces doux entretiens,

Où par des traits piquants vous inspiriez les miens;
Mais je traçais surtout leur cœur d'après le vôtre.
Ces dons unis chez l'une et séparés chez l'autre,
Pour mieux me captiver, vous les rassemblez tous.
Heureux d'apprécier ce noble caractère,
Qui sans cesse vous rend plus aimable et plus chère,
Je regrette les temps que je passai sans vous.
Je gémis que de ses années
L'homme jamais, hélas! ne remonte le cours;
Oui, je voudrais à tous vos jours
Avoir joint toutes mes journées.
Autrefois de l'Eden, de ce lieu de bonheur,
Sur la scène j'offris l'image:
Il était dans mes vers quand je fis cet ouvrage;
Depuis que je vous aime il est tout dans mon cœur.

AVANT-PROPOS.

Les femmes, chez tous les peuples, reçurent les hommages de la poésie et de l'éloquence. En Grèce, Plutarque composa la vie des femmes illustres, où il cite une foule de traits qui les honorent; en France, plusieurs écrivains les présentent, dans leurs ouvrages, sous des couleurs avantageuses (1). Mais c'est en Italie qu'elles ont été jugées avec le plus d'enthousiasme. Un grand nombre de poètes et de prosateurs ont exalté leurs attraits et leurs vertus (2). Quelques-uns même leur ont donné la prééminence sur les hommes (3). Quoique je me plaise à soutenir

(1) Diderot, Thomas, Bernardin-de-Saint-Pierre, Grétry, Ségur le jeune, etc.

(2) Les plus remarquables sont Greg. Porzio, Crist. Bronzini, Lod. Domenichi, Ortensio Landi, Vinc. Maggi, Gir. Ruscelli.

(3) Entre autres, C. Agrippa. Il fit en 1509 un traité: *De l'Excellence de la femme au-dessus de l'homme.*

la cause des femmes, je ne leur accorde point une supériorité que la nature semble leur avoir refusée; je ne veux que leur conserver le rang qu'elles doivent occuper dans la société, en démontrant qu'elles en sont le charme, comme nous en sommes l'appui.

Les satires de Juvénal et de Boileau contre les femmes sont admirables sous le rapport de la poésie; sous celui de la vérité ont-elles le même prix? Je ne le crois pas. J'ai tâché, en adoptant une opinion opposée à la leur, de l'emporter par l'impartialité, trop certain de rester inférieur par le talent. Juvénal et Boileau n'ont attaqué les femmes qu'en traçant leurs défauts ou leurs vices particuliers; j'ai cru pouvoir les défendre en peignant leurs qualités générales. Je les présente comme belles, comme mères, comme amantes ou épouses, comme amies, comme consolatrices: n'ont-elles pas, presque toutes, ces avantages? Et n'ai-je pas été plus juste que les deux poètes qui les ont dépréciées, si j'ai dispensé aux femmes l'éloge que mérite le plus grand nombre, lorsqu'ils leur ont prodigué le blâme qui n'appartient qu'à quelques-unes; si j'ai enfin raisonné d'après des généralités, tandis qu'ils n'ont raisonné que d'après des exceptions?

Quelle que soit envers elles l'aigreur de Juvénal, son siècle lui donne une apparence d'équité. Né sous

le règne de Caligula, vivant sous plusieurs des douze empereurs, de ces monstres dont l'histoire est celle de l'humanité dans sa plus honteuse dégradation, il vit des dames romaines aussi dégénérées que leurs époux, qui tremblaient aux pieds des maîtres les plus vils, se faire inscrire sans pudeur sur le registre des courtisanes, et quitter publiquement un hymen consulaire pour les embrassements d'un histrion ou d'un gladiateur. On conçoit qu'une âme généreuse ait été offensée du spectacle de tels excès : Juvénal le fut jusqu'à l'indignation. Sans doute on peut lui reprocher de l'exagération dans les pensées, de l'enflure dans le style; mais si sa véhémence est quelquefois outrée, elle est toujours éloquente, toujours vertueuse. Il paraît partout pénétré du désir de faire triompher les mœurs. Il a pu penser que, pour atteindre ce but, il fallait montrer les vices des femmes dans une sorte de nudité, il fallait les épouvanter elles-mêmes de l'image de leurs désordres; et leur plus zélé partisan doit lui pardonner son animosité, en faveur de ses intentions et de son génie.

Boileau, supérieur à Juvénal, n'a pas, comme lui, l'excuse de son siècle à donner. En effet, qui pouvait de son temps l'animer contre les femmes? Était-ce leur société? On sait que sous le règne de Louis XIV, où la nation prit un élan extraordinaire, l'amabilité

des femmes fut portée aussi loin que le talent des hommes, et que les deux sexes, en développant, l'un tous les moyens de plaire, l'autre toutes les ressources du génie, concoururent également à faire de ce beau siècle une des époques les plus brillantes de nos annales. Étaient-ce leurs mœurs? Sans doute elles ne furent pas toujours irréprochables : mais l'exemple du souverain, qui mettait de la dignité jusque dans ses amours; le ton de sa cour, noble et réservé quoique voluptueux; celui de la bonne compagnie, qui se faisait un devoir de l'imiter; le frein d'un culte ennemi des passions, les principes d'une éducation soignée, tout invitait les femmes à couvrir leurs fautes de cette décence qui est presque la vertu : c'étaient des faiblesses, mais sans emportement; c'étaient des erreurs, mais sans scandale; et le sage ne pouvait en être blessé, puisqu'il n'y voyait que l'empire d'un sentiment avoué par la nature, et qui, dans son abandon même, lorsque les droits de la pudeur y sont ménagés, donne un nouveau prix à la sensibilité, et ajoute encore aux grâces.

Deux autres grands poètes modernes, Milton et Pope, ont, comme Boileau, déprimé les femmes en beaux vers, dont le motif n'est pas plus facile à expliquer. Comment, en effet, Milton a-t-il pu les présen-

ter sous des traits odieux, après s'être plu à peindre Ève sous des couleurs si séduisantes ? Comment Pope, qui a soutenu dans son profond Essai sur l'homme que *tout est bien*, n'a-t-il pas craint de paraître s'élever contre son propre système, en décriant un sexe qui n'est pas assurément l'ouvrage le moins intéressant du Créateur ? Une telle contradiction dans les écrits de tous ces détracteurs des femmes ne donne-t-elle pas le droit de se défier de leur arrêt, et de croire que, dans leurs diatribes poétiques, ils n'ont cherché qu'à faire briller leur talent, soit en rivalisant avec le satirique ancien, soit en avançant un paradoxe, toujours plus piquant à soutenir qu'une vérité ?

Plusieurs prosateurs célèbres ont aussi laissé échapper sur les femmes des réflexions malignes ; mais aucun n'a fait contre elles un ouvrage. Tous même, à l'exception de Montaigne, ont vanté plus souvent la finesse de leur esprit, la bonté de leur cœur, la constance et la magnanimité de leur amour pour leurs enfants ; et d'après cette espèce de réparation, l'on ne doit voir dans leurs critiques qu'un caractère d'impartialité qui donne plus de poids à leurs éloges.

Lorsque j'ai composé ce poëme, je n'ai pas seulement eu dessein de rendre justice aux femmes : j'ai

encore voulu, en retraçant leurs avantages, ramener dans leur société un peuple valeureux que les secousses de la révolution ont accoutumé à s'en éloigner, et, par ce moyen, le rappeler à sa première urbanité, qu'il a presque perdue dans la lutte des partis. Avouons-le, les Français avaient les grâces d'Athènes, ils ont pris un peu de la rudesse de Sparte; et l'exemple de ceux de nos parvenus dont l'esprit a été faiblement cultivé, l'influence de cette génération nouvelle dont la guerre a interrompu ou altéré l'éducation, peuvent augmenter de jour en jour ce changement dans la physionomie nationale. Quel obstacle opposer à ses progrès? le commerce aimable des femmes. Elles polissent les manières; elles donnent le sentiment des bienséances; elles sont les vrais précepteurs du bon ton et du bon goût; elles sauront nous rendre les grâces, l'affabilité, qui étaient un de nos traits distinctifs, et recréer, pour ainsi dire, cette nation que tant de troubles, de forfaits et de malheurs, ont jetée hors de son caractère. Si les chefs de la terreur les avaient mieux appréciées, ils auraient versé moins de sang : l'homme qui les chérit est rarement un barbare.

LE MÉRITE

DES FEMMES.

POËME.

Le bouillant Juvénal, aveugle en sa colère,
Despréaux, moins fougueux, et non pas moins sévère,
Contre un sexe paré de vertus et d'attraits
Du carquois satirique ont épuisé les traits:
De ces grands écrivains je marche loin encore;
Mais j'ose, défenseur d'un sexe que j'honore,

Opposant son empire à leur inimitié,
Célébrer des humains la plus belle moitié.

Lorsqu'un Dieu, du chaos où dormaient tous les mondes
Eut appelé les cieux, et la terre, et les ondes,
Eut élevé les monts, étendu les guérets,
De leurs panaches verts ombragé les forêts,
Et dans l'homme, enfanté par un plus grand miracle,
Eut fait le spectateur de ce nouveau spectacle,
Pour son dernier ouvrage il créa la beauté.
On sent qu'à ce chef-d'œuvre il doit s'être arrêté.
Eh! qu'aurait fait de mieux sa suprême puissance?
Ce front pur et céleste où rougit l'innocence,
Cette bouche, cet œil, qui séduisent les cœurs,
L'une par un sourire, et l'autre par des pleurs;
Ces cheveux se jouant en boucles ondoyantes,
Ce sein voluptueux, ces formes attrayantes,
Ce tissu transparent, dont un sang vif et pur
Court nuancer l'albâtre en longs filets d'azur;
Tout commande l'amour, même l'idolâtrie.
Aussi, ne lui donnant que le ciel pour patrie,
Des peuples généreux virent dans la beauté
Un emblème vivant de la divinité.
Dans les sons de sa voix ou propice ou funeste
Les Celtes entendaient la volonté céleste,
Et, prêtant à la femme un pouvoir plus qu'humain,

Consacraient les objets qu'avait touchés sa main.
Un fanatisme aimable, à leur âme enivrée,
Disait : « La femme est dieu puisqu'elle est adorée. »
Ce culte dure encore; on voit encor les cieux
S'ouvrir, se déployer, se voiler dans ses yeux.
Même au sein du sérail, qui la tient enfermée
Comme un vase recèle une essence embaumée,
Esclave souveraine, elle fait chaque jour
Porter à son tyran les chaînes de l'amour;
Et sur nos bords, où, libre, elle peut sans alarmes
Décorer tous les lieux de l'éclat de ses charmes,
Soit que dans nos jardins, dans nos bois fréquentés,
Se promène au matin un essaim de beautés,
Soit que dans nos palais, quand la nuit recommence,
De belles à nos yeux s'étale un cercle immense,
Tous les cœurs attentifs ressentent leur ponvoir;
Même sans les entendre on jouit de les voir;
On goûte la douceur d'un trouble involontaire.
Mais ce sexe n'a-t-il qu'un seul moyen de plaire ?
Amour du monde, il joint à des dehors brillants
Un charme encor plus sûr, le charme des talents.
Aux sons harmonieux d'une harpe docile
Chloris a marié sa voix pure et facile :
L'œil tantôt sur Chloris, tantôt sur l'instrument,
On savoure à longs traits ce double enchantement.
Ses accords ont cessé, son maître la remplace.

Il a plus de science ; a-t-il autant de grâce ?
Il enfante des sons plus pressés, plus hardis :
Mais offre-t-il ces bras par l'Amour arrondis,
Qui, s'étendant autour de la harpe savante,
L'enlacent mollement de leur chaîne vivante ?
Offre-t-il la rougeur, le touchant embarras,
Qui d'un front virginal relèvent les appas ?
Plaît-il enfin à l'œil comme il séduit l'oreille ?
Un bal suit le concert ; c'est une autre merveille.
Là, Lucinde, Églé, Laure, en leur premier printemps,
Couvertes d'or, de fleurs, de tissus éclatants,
De leur taille légère agitant l'élégance,

Semblent le lis pompeux que le zéphyr balance;
Et de leurs pas brillants le danseur même épris,
Sent que Momus pour plaire a besoin de Cypris.
Que seraient sans Cypris les fêtes du théâtre?
Sans doute la beauté qu'Orosmane idolâtre,
Soupirant son amour, ses combats, ses malheurs,
Par le seul art des vers eût fait couler nos pleurs;
Mais de ce rôle heureux quel que soit tout le charme,
L'organe de Gaussin lui conquit plus de larmes.

Oui, Beaux-Arts, oui, la femme, employant vos secrets,
Même sans être vue, ajoute à vos attraits.

Des fleurs par Vallayer sur la toile jetées
On est prêt à cueillir les tiges imitées;
On croit voir respirer les portraits précieux
Où Le Brun immortelle attache tous les yeux.
Des Grâces dans leur touche on sent la main aimable.
Les Grâces ont dans tout ce charme inexprimable.
Lisons Riccoboni, Lafayette, Tencin :
De leurs romans, l'Amour a tracé le dessein;
Et dans Cécilia, Sénange, et Théodore,
Dans ces tableaux récents l'Amour est peintre encore.
Pour la femme, il est vrai, redoutant un travers,
Un poète voulut lui défendre les vers.
Sans doute il ne faut pas qu'en un mâle délire
Elle fasse parler la trompette ou la lyre;
Mais elle a su prouver que sous ses doigts légers
Soupire sans effort la flûte des bergers.
Est-ce un jeu de l'esprit qu'elle doit s'interdire?
Peut-être on aime mieux quand on sait bien le dire.
Laissons-la donc, sans crainte, exercer à son tour
Un art qui peut tourner au profit de l'amour.

Graves censeurs du sexe, à vos regards sévères
Tous ces dons enchanteurs ne sont qu'imaginaires.
Ah! si par ses talents il ne vous peut charmer,
Ses services du moins sauront vous désarmer.
Comment les méconnaître? Avec notre existence,

De la femme pour nous le dévoûment commence.
C'est elle qui, neuf mois, dans ses flancs douloureux
Porte un fruit de l'hymen trop souvent malheureux,
Et, sur un lit cruel longtemps évanouie,
Mourante, le dépose aux portes de la vie.
C'est elle qui, vouée à cet être nouveau,
Lui prodigue les soins qu'attend l'homme au berceau.
Quels tendres soins! Dort-il; attentive, elle chasse
L'insecte dont le vol ou le bruit le menace:
Elle semble défendre au réveil d'approcher.
La nuit même d'un fils ne peut la détacher;
Son oreille, de l'ombre écoute le silence;
Ou, si Morphée endort sa tendre vigilance,
Au moindre bruit rouvrant ses yeux appesantis,
Elle vole, inquiète, au berceau de son fils,
Dans le sommeil longtemps le contemple immobile,
Et rentre dans sa couche, à peine encor tranquille.
S'éveille-t-il; son sein, à l'instant présenté,
Dans les flots d'un lait pur lui verse la santé.
Qu'importe la fatigue à sa tendresse extrême?
Elle vit dans son fils, et non plus dans soi-même;
Et se montre, aux regards d'un époux éperdu,
Belle de son enfant à son sein suspendu.
Oui, ce fruit de l'hymen, ce trésor d'une mère,
Même à ses propres yeux, est sa beauté première.
Voyez la jeune Isaure, éclatante d'attraits:

Sur un enfant chéri, l'image de ses traits,
Fond soudain ce fléau qui, prolongeant sa rage,
Grave au front des humains un éternel outrage.
D'un mal contagieux tout fuit épouvanté;
Isaure sans effroi brave un air infecté.
Près de ce fils mourant elle veille assidue.
Mais le poison s'étend et menace sa vue:
Il faut, pour écarter un péril trop certain,
Qu'une bouche fidèle aspire le venin.
Une mère ose tout, Isaure est déjà prête;
Ses charmes, son époux, ses jours, rien ne l'arrête;
D'une lèvre obstinée elle presse ces yeux
Que ferme un voile impur à la clarté des cieux.
Et d'un fils, par degrés, dégageant la paupière,
Une seconde fois lui donne la lumière.
Un père a-t-il pour nous de si généreux soins?

Bientôt d'autres bontés suivent d'autres besoins.
L'enfant, de jour en jour, avance dans la vie:
Et, comme les aiglons, qui, cédant à l'envie
De mesurer les cieux, dans leur premier essor,
Exercent près du nid leur aile faible encor,
Doucement soutenu sur ses mains chancelantes,
Il commence l'essai de ses forces naissantes.
Sa mère est près de lui: c'est elle dont le bras
Dans leur débile effort aide ses premiers pas;

Elle suit la lenteur de sa marche timide;
Elle fut sa nourrice, elle devient son guide.
Elle devient son maître, au moment où sa voix
Bégaie à peine un nom qu'il entendit cent fois :
Ma mère est le premier qu'elle l'enseigne à dire.
Elle est son maître encor dès qu'il s'essaie à lire;
Elle épelle avec lui dans un court entretien,
Et redevient enfant pour instruire le sien.
D'autres guident bientôt sa faible intelligence,
Leur dureté punit sa moindre négligence;
Quelle est l'âme où son cœur épanche ses tourments?
Quel appui cherche-t-il contre les châtiments?
Sa mère! elle lui prête une sûre défense,
Calme ses maux légers, grands chagrins de l'enfance:
Et sensible à ses pleurs, prompte à les essuyer,
Lui donne les hochets qui les font oublier.

Le rire dans l'enfance est toujours près des larmes.
Tu fuis, saison paisible, âge rempli de charmes,
Pour faire place au temps où l'homme chaque jour
Sort du sommeil des sens, et s'éveille à l'amour.
Déjà son front se peint d'une rougeur timide :
Dans son regard plus vif brille une flamme humide;
Son cœur s'enfle et gémit; de ses soupirs troublé,
Tout son sein se soulève et retombe accablé;
Dans ses veines en feu son sang se précipite;
Son sommeil le fatigue, et son réveil l'agite;
Il s'élance inquiet, avide, impétueux;
Il promène au hasard ses vœux tumultueux;
Il poursuit, il appelle un bonheur qu'il ignore :
De qui l'obtiendra-t-il? c'est d'une femme encore!
Une femme en secret lui rendant ses soupirs,

Rêveuse, s'abandonne à ses vagues désirs.
O première faveur d'une première amante!

Dès que, sur l'incarnat d'une bouche charmante,
Il a bu des baisers le nectar inconnu,
Dès qu'un nouveau succès, par degrés obtenu,
L'a conduit, dans les bras de sa belle maîtresse,

De surprise en surprise au comble de l'ivresse,
Il se croit transporté dans un autre univers
Où la terre s'éclipse, où les cieux sont ouverts :
Il ne se connaît plus, il palpite, il soupire;
Il se sent étonné du charme qu'il respire;
L'ivresse de ses sens a passé dans son cœur,
Il nage dans un air tout chargé de bonheur.
Sa maîtresse! oh! combien son regard la dévore!
Il la voit comme un dieu que sans cesse il adore :
Son cœur brûlait hier, son cœur brûle aujourd'hui :
Il ne sait s'il existe ou dans elle ou dans lui.
Paraissent-ils ensemble au milieu d'une fête;

Son œil préoccupé ne suit que sa conquête.
Vient-il chercher, sans elle, au lever d'un beau jour
Le doux exil des champs, lieu plus cher à l'amour;
Chaque objet la lui rend : l'éclat des dons de Flore,
C'est l'éclat de ce teint que la pudeur colore;
L'azur du firmament par l'aurore éclairé;
C'est l'azur des beaux yeux dont il est enivré;
Le rayon du matin, c'est la douce lumière
Qui luit si tendrement sous leur longue paupière;
Le murmure flatteur des limpides ruisseaux,
Le souffle des zéphyrs, le concert des oiseaux,
C'est le son de la voix qui répond à son âme :
Tout l'univers enfin l'entretient de sa flamme.
Pour lui plus de langueurs, plus de maux, plus d'ennuis;
L'amour remplit, enchante et ses jours et ses nuits;
Il n'a qu'un seul objet qui l'occupe et l'embrase;
Et son heureuse vie est une longue extase.

Un tel sort n'appartient qu'aux cœurs vraiment épris.
L'homme, hélas! trop souvent en méconnaît le prix;
Il cède à l'inconstance; et, semblable à l'abeille
Qui, cherchant des jardins l'odorante corbeille,
Dans son vol passager, des plus brillantes fleurs
Pompe légèrement le suc et les couleurs,
Il court de belle en belle, et ses ardeurs errantes
Lui livrent tour à tour vingt grâces différentes.

Mais ce bonheur changeant, vaine félicité,
Peut séduire ses sens, plaire à sa vanité;

Son âme bientôt lasse en connaît tout le vide;
Il demande à l'hymen un lien plus solide;
Il choisit une épouse, et redevient heureux.
Ce temple orné pour lui de festons et de feux,
Ces amis unissant leur présence et leur joie
A la solennité que ce jour lui déploie;
Cette vierge qui vient en face des autels
Se soumettre à ses lois par des nœuds immortels,
Et belle de candeur, de grâce et de jeunesse,
Lui donne de l'aimer la publique promesse;
Cette religion dont le pouvoir pieux
Grave de son bonheur le serment dans les cieux,
Ces parents attendris dont la main révérée
Lui remet de son nom leur fille décorée,
Et cette nuit heureuse où, dans sa chaste ardeur,

D'une épouse ingénue étonnant la pudeur,
Il entend s'échapper d'un modeste silence
Ce premier cri d'amour surpris à l'innocence,
Tout renouvelle ensemble et son âme et ses sens.
De jour en jour livrée à ses feux renaissants,
Si des transports fougueux que le bel âge inspire
Elle ne lui fait pas retrouver tout l'empire,
Elle donne sans cesse à son cœur satisfait
Un penchant plus durable, un bonheur plus parfait;
Elle fixe chez lui la douce confiance,
La tendresse et la paix, vrais biens de l'existence;
Tempère ses chagrins, ajoute à ses plaisirs,
Soulage ses travaux, et remplit ses loisirs.
Oui, des plus durs exploits où l'homme se prodigue
Elle sait à ses yeux adoucir la fatigue :
Artisan, souffre-t-il par le travail lassé;
Il revoit sa compagne, et sa peine a cessé.
Ministre, languit-il dans son pouvoir suprême;
Au sein de son épouse il vient se fuir lui-même;
Il y vient oublier l'ennui, le noir soupçon,
Qui mêlent aux grandeurs leur dévorant poison,
Et, distrait de l'orgueil par l'amour qui l'appelle,
Du poids de ses honneurs il respire auprès d'elle.
Elle est dans tous les temps son soutien le plus doux.

Un fils lui doit le jour! O trop heureux époux!

Quel trésor pour ton âme ! Avec quel charme extrême
Tu te sens caresser par un autre toi-même !
Tu presses sur ton cœur ce gage précieux,
Tu recherches tes traits dans ses traits gracieux !
Tu compares surtout et l'enfant et la mère;
S'il t'offre son portrait, il te la rend plus chère.
Comme ton œil ému, dès qu'il sort de tes bras,
De tous ses mouvements suit l'aimable embarras,
Et voit avec ivresse en ta maison bruyante
Jouer, courir, grandir ton image vivante !
Comme dans ses penchants qu'il t'offre sans détour
Tu démêles déjà ce qu'il doit être un jour,
Et te plais, de son âge oubliant la faiblesse,
A pressentir dans lui l'honneur de ta vieillesse !
Et si l'hymen, donnant une sœur à ton fils,
De ton cœur paternel double les droits chéris,
Dans quel enchantement tu vois près de sa mère
Cette enfant rechercher d'autres jeux que son frère,
Chaque jour se former par tes soins vigilants,
Croître en esprit, en mœurs, en attraits, en talents,
Et d'un vertueux sexe, en ses regards pudiques,
Promettre la sagesse et la grace angéliques !
Tu dois à ton épouse un destin si flatteur.

Il est, comme ces nœuds, un lien enchanteur :
C'est la pure amitié. Tendre sans jalousie,

Des hommes qu'elle enchaîne elle charme la vie;
Mais auprès d'une femme elle a plus de douceur:

C'est alors que d'Amour elle est vraiment la sœur.
C'est alors qu'on obtient ces soins, ces préférences,
Ces égards délicats, ces tendres complaisances,
Que les hommes entre eux n'ont jamais qu'à demi:
On a moins qu'une amante, on a plus qu'un ami.
Est-il quelques projets que votre esprit enfante;
Vous aimez qu'une femme en soit la confidente.
Elle pèse avec vous, dans un commerce heureux,
Ce qu'ils ont de certain, ce qu'ils ont de douteux.
Êtes-vous tourmenté d'une peine profonde;
C'est un charme à vos maux qu'une femme y réponde.

Elle prend mieux le ton qui calme les douleurs;
Son œil aux pleurs d'autrui sait bien rendre des pleurs;
Et son cœur, que jamais l'égoïsme n'isole,
Dit mieux au malheureux le mot qui le console.

Bon La Fontaine, ô toi qui chantas l'amitié,
Avec La Sablière ainsi tu fus lié!
Prolongeant, sans amour, des entretiens aimables,
Elle écoutait ton cœur, tes chagrins, et tes fables;
Au fond de ta pensée allait chercher tes vœux,
Sauvait tout soin pénible à tes goûts paresseux,

Et, chassant de tes jours les plus légers nuages,
Te donnait un bonheur pur comme tes ouvrages.
Tels sont d'un sexe aimé les différents bienfaits.

Mais s'il mène aux plaisirs, il invite aux succès.
Notre gloire est souvent l'ouvrage d'un sourire.
Quel homme, pour charmer la beauté qui l'inspire,
Se livrant aux travaux qu'un regard doit payer,
S'il possède un talent, ne souhaite un laurier?
Ce désir est surtout l'aiguillon du poète.
Sitôt que l'amour parle à son âme inquiète,
Dévorant nuit et jour les écrivains fameux,
Il ne respire plus qu'il ne soit grand comme eux.
Dans ce cirque imposant où règne Melpomène,
Il soumet un ouvrage aux juges qu'elle amène :
Quelle chaleur, quel choc de sentiments divers!
Le feu qui le consume a passé dans ses vers.
Dans les scènes, surtout, où l'action pressante
Peint les feux d'un amant, les douleurs d'une amante,
Chaque vers est empreint de ce style enflammé
Que cherchent vainement ceux qui n'ont point aimé.
Du trouble le plus doux il fait goûter les charmes;
On l'applaudit du cœur, de la voix et des larmes :
Il triomphe, et s'écrie en son transport brûlant:
O femmes! c'est à vous que je dois mon talent.
Ce jeune homme rampait dans un repos vulgaire;

D'où vient que maintenant il appelle la guerre?
C'est qu'aux yeux de l'objet dont son cœur est épris,
Si Mars le rend fameux, il aura plus de prix.

Par les femmes toujours la valeur fut chérie.
Vous le prouvez, ô temps de la chevalerie!
Dans cet âge célèbre où régnait la beauté,
Quand partait des combats le signal redouté,
La maîtresse d'un preux, excitant sa vaillance,
Lui donnait fièrement et son casque et sa lance,
Attachait son armure, où, d'un travail heureux,
Elle avait enlacé leurs chiffres amoureux.
Souvent il recevait d'une amante intrépide
Un voile pour écharpe, un portrait pour égide.
Fier de ces ornements, par une femme armé,

Il combattait, de gloire encor plus affamé;
Vingt drapeaux étaient pris, vingt cohortes domptées:
On eût dit qu'il portait des armes enchantées!
Triomphant, au retour quel était son bonheur!
L'avouant pour amant, d'accord avec l'honneur,

Dans la solennité d'une superbe fête,
Elle seule plaçait le laurier sur sa tête;
Et ce prix, dans son cœur tendre et fier tour à tour,
L'un par l'autre augmentait la vaillance et l'amour.
Oh! dans nos jours guerriers, pourquoi ce noble usage,
Qui sut de nos aïeux enflammer le courage,

N'a-t-il pas, s'alliant à notre essor nouveau,
De notre république embelli le berceau?
Sans ce doux aiguillon nous fûmes indomptables;
Mais serions-nous moins grands en demeurant aimables?
Dignes de notre nom, soyons toujours Français.
Je veux voir, dans l'éclat de nos divers succès,
Des vierges, ornements de nos fêtes publiques,
Présenter aux guerriers les palmes héroïques.
C'est ainsi que les Grecs, modèles des humains,
Couronnaient un vainqueur par les plus belles mains;
Et, donnant cet attrait aux faveurs de la gloire,
De plus nombreux exploits remplissaient leur histoire.
Rappelons ces honneurs tels qu'ils les ont connus:
Il faut que Mars toujours soit l'amant de Vénus,
Et que par leur accord, notre vaillante audace
Offre un brillant mélange et de force et de grâce.
Qui mieux que la beauté peut armer la valeur?
Elle-même de Mars sent la noble chaleur.
N'a-t-on pas vu jadis une femme grand homme
S'opposer dans Palmyre aux ravages de Rome?
Une autre, vers l'Euphrate enchaîné sous sa loi,
Combattre en conquérant et gouverner en roi?
Que dis-je? Le laurier n'appartient-il qu'aux reines?
Non; mille autres encor, sans être souveraines,
Osèrent dans un camp, généraux ou soldats,
Presser d'un dur airain leurs membres délicats,

Couvrir d'un casque affreux une tête charmante,
De leurs débiles mains prendre une arme pesante;
Et cherchant les périls, exposèrent aux coups
Ces attraits destinés à des combats plus doux;
Noble effort, où, comptant sur une double gloire,
Leur bras, comme leurs yeux, leur donnait la victoire.
Fière Télesilla, j'atteste tes exploits.
J'atteste ta valeur qui défendit nos lois,

Jeanne d'Arc : Orléans tremblait pour ses murailles;
Tout à coup, du hameau t'élançant aux batailles,
Tu parais; le soldat, à son honneur rendu,

Croit voir l'ange de Dieu dans ses rangs descendu.
Tu combats : l'Anglais perd sa superbe assurance :
Du joug de l'étranger tu délivres la France ;
Tu rends libre Orléans ; et dans Reims étonné
Tu ramènes ton roi, qui fuyait détrôné.

Sexe heureux ! son destin est de vaincre sans cesse.
Mais peut-être le fer sied mal à sa faiblesse ;
Ses pleurs, arme plus douce, ont autant de pouvoir.
Aman proscrit les Juifs, Esther est leur espoir ;
Aux pieds d'Assuérus, de ses larmes ornée,
Esther demande grâce, et leur grâce est donnée.
Le fier Coriolan, aux Volsques réuni,
Revient exterminer Rome qui l'a banni :
Tribuns, consuls, vieillards, pontifes et vestales,
Tout presse ses genoux sous ses tentes fatales ;
Inclinés avec eux devant son front altier,
Ses dieux mêmes, ses dieux semblent le supplier ;
Mais il n'écoute rien qu'une aveugle colère,
Il est prêt à frapper... Il n'a pas vu sa mère !
Elle entre : Rome en vain la séparait d'un fils ;
Immolant cette injure au bien de son pays,
Elle implore un vainqueur qui cède à sa prière :
Les pleurs de Véturie ont sauvé Rome entière.
Les pleurs ont mille fois désarmé les héros.
Vainement Édouard au glaive des bourreaux

Veut de Calais dompté livrer les six victimes :
Son épouse défend ces Français magnanimes ;
Et, d'un prince terrible arrêtant la fureur,
Rend la vie aux vaincus et la gloire au vainqueur.
Quel bonheur pour les rois et la terre soumise
Qu'une femme sensible au trône soit assise !
L'opprimé trouve en elle un généreux secours.
Souvent même, échappée à la pompe des cours,
Du chaume, des prisons cherchant l'ombre importune,
Elle vient recueillir les cris de l'infortune,
Les porte au souverain ; et ces tristes accents
Réveillent de son cœur les soins compatissants.
Elle obtient du pouvoir, qu'elle rend plus affable,
Un poste à l'indigent, un pardon au coupable ;
Elle le fait chérir par ses bienfaits nombreux ;
Et le monarque est grand quand le peuple est heureux.
Quel éclat doit ce sexe à sa vertu suprême !
Mais ne la montre-t-il que sous le diadème !
A l'exercer partout son cœur est empressé.
Ouvre-toi, triste enceinte où le soldat blessé,
Le malade indigent, et qui n'a point d'asile,
Reçoivent un secours trop souvent inutile.
Là, des femmes, portant le nom chéri de sœurs,
D'un zèle affectueux prodiguent les douceurs.
Plus d'une apprit longtemps dans un saint monastère,
En invoquant le ciel, à protéger la terre ;

Et, vers l'infortuné s'élançant des autels,
Fut l'épouse d'un Dieu pour servir les mortels.

O courage touchant! ces tendres bienfaitrices,
Dans un séjour infect où sont tous les supplices,
De mille êtres souffrants prévenant les besoins,
Surmontent les dégoûts des plus pénibles soins;
Du chanvre salutaire entourent leurs blessures,
Et réparent ce lit témoin de leurs tortures,
Ce déplorable lit, dont l'avare pitié
Ne prête à la douleur qu'une étroite moitié.
De l'humanité même elles semblent l'image;
Et les infortunés que leur bonté soulage
Sentent avec bonheur, peut-être avec amour,
Qu'une femme est l'ami qui les ramène au jour.

O femmes! c'est à tort qu'on vous nomme timides :
A la voix de vos cœurs vous êtes intrépides.
Pourquoi de vils bourreaux, dans l'empire thébain,
Dévouant Antigone aux horreurs de la faim,
La plongent-ils vivante en une grotte obscure?
C'est qu'à son frère mort donnant la sépulture,
Sa main religieuse à la tombe a remis
Ces restes, qu'aux vautours la haine avait promis.
Elle savait la loi qui la mène au supplice;
Mais elle n'a rien vu que son cher Polynice,
Qui, privé du tombeau, réclamait son appui,
Et pour l'ensevelir elle meurt avec lui.
Qu'a fait cette Éponine à l'échafaud conduite?
Dans un obscur réduit, où, dérobant sa fuite,
Sabinus d'un vainqueur trompa dix ans les coups,
Elle vint partager les périls d'un époux :
De l'amour conjugal ô mémorable exemple!
Par elle un souterrain du bonheur fut le temple.
Aux yeux de Sabinus elle sut, chaque jour,
Embellir par ses soins le plus affreux séjour;
Des plus sombres échos lui charma la tristesse
En les adoucissant des sons de la tendresse;
Et du roc qui, la nuit, les recevait tous deux,
Fit la couche riante où l'hymen est heureux.
Blanche est plus grande encor : dans Bassane assiégée
Son époux était mort; et près d'elle érigée,

Chaque jour une tombe a reçu sa douleur.
Bassane cependant cède au fer du vainqueur.
Parmi les flots de sang que verse sa vengeance,
Jusqu'au palais de Blanche Acciolin s'avance;
Il la voit, il l'adore, il tombe à ses genoux,
Et vainqueur, il réclame un triomphe plus doux.
Elle veut résister; il frémit, il menace;
Au respect de l'amour a succédé l'audace.
Blanche, près de subir l'horreur de ses transports :
« N'insulte pas, dit-elle, à la cendre des morts.

« Ici repose, hélas! un époux que je pleure :
« Laisse-moi sans témoin l'embrasser! Dans une heure

« De mon triste destin tu pourras disposer. »
Le vainqueur attendri n'ose la refuser.
Lui-même de la tombe il fait lever la pierre :
Il sort, ivre d'espoir. L'auguste prisonnière
S'élance, sans pâlir, près de ce corps glacé ;
Et, d'un sein amoureux l'ayant encor pressé,
Elle attire sur soi, de ses mains assurées,
La pierre qui couvrait des dépouilles sacrées ;
Et, s'écrasant du poids sur sa tête abattu,
Du tombeau d'un époux protége sa vertu.
Que ne peut le devoir sur ces âmes fidèles !

Eh ! pourquoi loin de nous en chercher les modèles ?
Naguère, en nos climats, lorsque de tout côté
Pesait des décemvirs le sceptre ensanglanté,
N'ont-elles pas prouvé par mille traits sublimes
Combien leurs sentiments les rendent magnanimes ?
La peur régnait partout : plus de cœurs, plus d'ami ;
Le Français du Français paraissait l'ennemi ;
Chacun savait mourir, nul ne savait défendre.
Elles seules, d'un zèle ingénieux et tendre,
Pour détourner la mort qui nous menaçait tous,
Osèrent des tyrans aborder le courroux.
Celle-ci, dès l'aurore au repos arrachée,
Attendait leur présence, à leur porte attachée ;
Celle-là, d'un geôlier insensible à ses pleurs

Désarmant par son or les avares fureurs,
Dans un sombre cachot, d'un époux ou d'un père

Accourait chaque jour consoler la misère.
L'une d'un objet cher qui marchait à la mort
Demandait avec joie à partager le sort.
L'autre cédait aux feux d'un juge sanguinaire,
Pour les jours d'un époux vertueuse adultère :
Toutes enfin, l'appui des Français malheureux,
Suppliaient et pleuraient, ou s'immolaient pour eux.
Leur âme en nos dangers fut toujours secourable.
Remontons au moment où d'un règne exécrable
Septembre ouvrit le long et vaste assassinat.
Dans le sommeil des lois, dans l'effroi du sénat,
Des monstres, qu'irritaient Bacchus et les Furies,
Aux prisons, en hurlant, portent leurs barbaries.
Ils mêlent sous leurs coups les sexes et les rangs;

Ils jettent morts sur morts, et mourants sur mourants :
Tout frémit... Une fille au printemps de son âge,
Sombreuil, vient, éperdue, affronter le carnage.

« C'est mon père, dit-elle, arrêtez, inhumains! »
Elle tombe à leurs pieds, elle baise leurs mains,
Leurs mains teintes de sang! C'est peu; forte d'audace,
Tantôt elle retient un bras qui le menace,
Et tantôt, s'offrant seule à l'homicide acier,
De son corps étendu le couvre tout entier.
Elle dispute aux coups ce vieillard qu'elle adore;
Elle le prend, le perd, et le reprend encore.

A ses pleurs, à ses cris, à ce grand dévoûment,
Les meurtriers émus s'arrêtent un moment :
Elle voit leur pitié, saisit l'instant prospère,
Du milieu des bourreaux elle enlève son père,
Et traverse les murs ensanglantés par eux,
Portant ce poids chéri dans ses bras généreux.
Jouis de ton triomphe, ô moderne Antigone!
Quel que soit le débat et du peuple et du trône,
Tes saints efforts vivront d'âge en âge bénis :
Pour admirer ton cœur tous les cœurs sont unis ;
Et ton zèle, à jamais cher aux partis contraires,
Est des enfants l'exemple, et la gloire des pères.
Faut-il qu'au meurtre en vain son père ait échappé !
Des brigands l'ont absous, des juges l'ont frappé!

Tel brille en ses vertus un sexe qu'on déprime.
Que sous nos pas tremblants le sort creuse un abîme,
Il s'y jette avec nous, ou devient notre appui;
Toujours le malheureux se repose sur lui.
L'heureux même lui doit ses plaisirs d'âge en âge;
Et, quand son front des ans atteste le ravage,
Une femme embellit jusqu'à ses derniers jours.
Au terme de sa course, il s'applaudit toujours
De voir à ses côtés l'épouse tendre et sage
Avec qui de la vie il a fait le voyage,
Et la fille naïve à qui, pour le chérir,

Il ouvrit le chemin qu'il vient de parcourir.
Grâce aux soins assidus dont leurs mains complaisantes
S'empressent à calmer ses peines renaissantes,
De la triste vieillesse il sent moins le fardeau;
Il cueille quelques fleurs sur le bord du tombeau;
Et lorsqu'il faut quitter ces compagnes fidèles,
Son œil, en se fermant, se tourne encor vers elles.

Hé bien! vous, de ce sexe éternels ennemis,
Qu'opposez-vous aux traits que je vous ai soumis?
Vous me peignez soudain la joueuse, l'avare,
L'altière au cœur d'airain, la folle au cœur bizarre,
La mégère livrée à des soupçons jaloux,
Et l'éternel fléau d'un amant, d'un époux :
Nous sied-il d'avancer ces reproches étranges?
Pour oser les blâmer, sommes-nous donc des anges?
Et, non moins imparfaits, ne partageons-nous pas
Leurs travers, leurs défauts, sans avoir leurs appas?
Vous ne m'écoutez point; et, d'un ton plus austère,
Vous m'offrez Éryphile et sa fourbe adultère,
Les fureurs dont Médée épouvanta Colchos,
Le crime qui souilla les femmes de Lemnos,
Messaline ordonnant d'horribles saturnales;
Et, de l'antiquité passant à nos annales,
Vous mettez sous mes yeux l'affreuse Médicis
Au meurtre des Français encourageant son fils :

Qui ne hait comme vous ces femmes sanguinaires?
Mais jugea-t-on jamais les rois sur les Tibères?
Et la femme perverse à d'équitables yeux
Doit-elle rendre enfin tout son sexe odieux?
Mille étoiles au loin rayonnent sur nos têtes :
Il en est dont le cours amène les tempêtes;
Mais, quoique leur aspect présage des malheurs,
Trouvons-nous moins d'éclat à leurs brillantes sœurs
Qui viennent, de la nuit perçant les voiles sombres,
Consoler nos regards du vaste deuil des ombres?

Des fleurs ornent nos champs : mais pour les trahisons

Si plus d'une à la haine offre de noirs poisons,
En admirons-nous moins celles qui sur leur tige
D'innocentes couleurs étalent le prestige,
Et font à l'odorat, comme les yeux charmé,
Respirer le plaisir dans leur souffle embaumé?
Les femmes, dût s'en plaindre une maligne envie,
Sont ces fleurs, ornements du désert de la vie.
Reviens de ton erreur, toi qui veux les flétrir :
Sache les respecter autant que les chérir;
Et, si la voix du sang n'est point une chimère,
Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère.

FIN DU POEME.

NOTES.

Page 34, vers 5.

Célébrer des humains la plus belle moitié.

MM. Campenon, Auguste Creuzé, et Dussausoir, ont aussi traité ce sujet en vers très-agréables.

Page 34, vers 12.

Pour son dernier ouvrage il créa la beauté.

Il faut lire, dans le Paradis Perdu de Milton, l'épisode où Ève reçoit le jour. Celui de sa séduction le surpasse encore : j'en ai essayé cette imitation en vers :

Au milieu de l'Éden un bois touffu s'élève ;
Dans ces lieux enchanteurs le fier Satan vers Ève
Porte ses pas, caché sous les traits du serpent.
Il ne se traînait pas sur la terre en rampant,
Comme on voit s'y glisser cette race ennemie ;
Il accourt, élevé sur sa croupe affermie,

Dont les divers anneaux, l'un sur l'autre placés,
En dédales vivants montaient entrelacés.
Son cou noble, sa tête avec grâce flottante,
Et des feux du rubis sa prunelle éclatante,
Et sa robe, où jouait le reflet vif et pur
De mille écailles d'or, d'émeraude et d'azur,
Embellissaient ce corps élégant et superbe,
Dont les derniers replis se déroulaient sur l'herbe.
Il prend pour approcher des détours sinueux :
Tel, sur l'azur des mers, près des bords tortueux,
D'un long cap où le vent tourne et change sans cesse,
Le vaisseau, qu'un nocher dirige avec adresse,
De ce souffle incertain suit tous les mouvements,
Et tour à tour présente ou son front ou ses flancs.
Tel le serpent près d'Ève, en courtisan habile,
Varie à chaque instant sa démarche mobile;
Et de divers replis dessinant le contour,
Pour en être aperçu forme cent lacs d'amour.
D'un ouvrage riant tout entière occupée,
De ses brillants reflets Ève n'est point frappée :
Les animaux jouaient si souvent sur ses pas,
Que ses regards vers eux ne se détournaient pas.
Alors l'adroit serpent, sans que son œil l'appelle,
Comme pour l'admirer, se place devant elle.
Il y semble ravi de son auguste aspect;
Mille fois il s'incline, en signe de respect,
Et le panache errant d'une tête pompeuse,
Et d'un col émaillé la souplesse onduleuse,
D'un œil étincelant dévore ses appas,

Et baise avec transport la trace de ses pas.
Ces efforts obstinés et ce muet hommage,
D'Ève, qui les observe, ont suspendu l'ouvrage.
Enfin sur le serpent son regard est fixé :
Il l'aborde, en feignant un air embarrassé,
Et par ces mots flatteurs captive son oreille :
« Reine de l'univers, rare et seule merveille
» Dont nos bosquets divins doivent être orgueilleux,
» Que ce discours pour vous n'ait rien de merveilleux !
» Surtout en vous cherchant si j'ai pu vous déplaire,
» Daignez à mes regards cacher votre colère.
» Ce sentiment cruel n'est point fait pour vos yeux,
» Aussi doux que l'azur dont se parent les cieux.
» Ah ! rassurez plutôt un sujet qu'intimide
» L'auguste majesté qui sur ce front réside.
» Sans doute j'aurais dû fuir ce lieu retiré
» Dont votre aspect divin fait un temple sacré ;
» Mais j'ai voulu vous voir pensive et solitaire :
» A ce brûlant desir je n'ai pu me soustraire ;
» Et si c'est un forfait que de vous supplier,
» Accusez vos attraits, qui font tout oublier.
» Oui, vous êtes de Dieu la plus brillante image :
» C'est en vous que la terre aime à lui rendre hommage.
» Tout ce qui vit, d'amour, d'ivresse transporté,
» Adore cette noble et céleste beauté
» Que sa puissante main, en prodiges féconde,
» Fit comme le soleil pour enchanter le monde.
» Mais ce charmant ouvrage, où se plut son auteur,
» Méritait, comme lui, plus d'un admirateur :

» Je gémis de vous voir dans l'Éden prisonnière,
» Parmi les animaux, troupe aveugle et grossière
» Qui ne saurait sentir, dans son instinct borné,
» Tout le prix des attraits dont ce front est orné.
» Seul des êtres vivants attirés sur vos traces,
» L'homme peut dignement apprécier vos grâces;
» Mais quand vous rassemblez des trésors si nombreux,
» Un seul être, un seul juge est-il assez pour eux?
» Déesse condamnée à trop peu de louanges,
» Vous méritiez pour suite et les dieux et les anges :
» Ce sont eux qui devraient, embrassant vos genoux,
» Partager leur encens entre leur maître et vous. »
Il se tait : son adroite et douce flatterie
D'Ève, qu'il fait rougir, séduit l'âme attendrie.
Des discours du serpent elle se sent troubler.
Surprise en même temps de l'entendre parler :
« O prodige!... Est-il vrai? comme moi tu t'exprimes!
» Ta voix même s'élève à des pensers sublimes!
» Comment possèdes-tu ce présent, qu'en ce lieu
» L'homme seul avec l'ange avait reçu de Dieu?
» D'un miracle si grand conte-moi le mystère;
» Dis par quel intérêt, plus soigneux de me plaire,
» Tu me rends aujourd'hui cet hommage empressé
» Que l'animal encor ne m'a point adressé. »
Le fourbe redoublant son astuce profonde :
« Belle Ève, reprend-il, premier charme du monde,
» Lorsque vous commandez, il m'est doux d'obéir.
» Quand Dieu de la clarté me permit de jouir,
» J'étais en tout semblable à la brute nourrie

« De l'herbe que vos pieds foulent dans la prairie.
» J'avais, par l'instinct seul éclairé chaque jour,
» Et l'esprit sans pensée, et le cœur sans amour.
» Mais un matin, sorti d'un berceau balsamique,
» Je vis dans le lointain un arbre magnifique
» Chargé d'immenses fruits, que la pourpre et que l'or
» De leurs riches couleurs embellissaient encor;
» J'y cours avec surprise : une haleine embaumée
» S'exhalant de ses fruits, dont ma vue est charmée,
» Porte à mon odorat des esprits plus flatteurs
» Que le parfum du lait et le souffle des fleurs;
» Et cette douce odeur, ces formes séduisantes,
» Irritent de ma faim les ardeurs plus pressantes.
» Je n'y résiste plus : de mon corps tortueux
» J'embrasse au même instant l'arbre majestueux.
» Franchissant ses rameaux qui jusqu'aux cieux s'élancent,
» Je monte vers la branche où ses fruits se balancent.
» Sur sa cime élevée à la fin parvenu,
» Je cueille un de ces dons : ô transport inconnu!
» Non, le doux suc des prés, le cristal des fontaines,
» N'ont jamais fait couler dans mes brûlantes veines
» Une joie, un bonheur qu'on puisse comparer
» A ces plaisirs nouveaux qui vinrent m'enivrer.
» Je voudrais peindre en vain leur charme inconcevable;
» Mais ce n'est rien encor : de cet arbre admirable
» A peine je goûtais le céleste aliment,
» Que je sens dans mon âme un soudain changement.
» L'ombre qui la voilait de sa vapeur grossière,
» Disparaît : la raison y lance sa lumière.

» La naissante pensée est prompte à s'y former;
» Sur mes lèvres les mots accourent l'exprimer;
» Et, gardant mes seuls traits, j'entre avec assurance,
» Sous les mêmes dehors, dans une autre existence.
» Depuis ce temps heureux, mon âme avec ardeur
» A des œuvres de Dieu mesuré la grandeur.
» J'ai vu, j'ai comparé sur la terre, sur l'onde,
» Dans le pur firmament, voûte immense du monde,
» Tout ce que d'admirable ils peuvent étaler;
» Cet univers n'a rien qui vous puisse égaler!
» De vos dons éclatants l'assemblage suprême
» Fait de vous la plus belle, en fait la beauté même.
» Voilà ce qui m'amène; et, dussent vous lasser
» Les tributs que mon cœur aime à vous adresser,
» Permettez que dans vous j'observe, admire, adore
» Celle dont tout se pare, et que rien ne décore;
» Celle enfin qui, baissant ou relevant les yeux,
» Offre aux miens enivrés le chef-d'œuvre des cieux. »
Ces mots, où le mensonge avec art se déguise,
D'Ève trop attentive augmentent la surprise;
Curieuse, elle dit : « En flattant ma beauté,
» Tu me défends de croire à cet arbre vanté.
» Je doute que les fruits qui forment sa parure
» Aient toute la vertu que ta bouche m'assure.
» Mais où s'élève-t-il dans ce vaste jardin? »
— « Il est près de ce lieu, lui répond-il soudain;
» On le voit dans la plaine épancher son feuillage
» Sur les bords d'une source, au milieu d'un bocage,
» Où l'oranger, le baume, et le tilleul en fleur,

» Disputent de parfum, d'ombrage, de couleur;
» Et de myrtes touffus une allée odorante,
» De cet arbre divin est la route charmante :
» Mais, sans guide, vos yeux ne le trouveraient pas. »
— « Tu peux seul m'en servir : eh bien ! conduis mes pas, »
Dit-elle. Le serpent aussitôt la devance;
En rapides anneaux il se roule, il s'élance;
Sa cruelle allégresse éclate en la guidant;
Sa crête en est plus vive, et son œil plus ardent;
Tel, sous des cieux obscurs que sa rougeur colore,
S'enflamme, resplendit, s'étend un météore,
Phénomène que l'ombre et la terre ont produit.
Par un esprit malin ce feu toujours conduit,
A l'œil du voyageur, dans la nuit ténébreuse,
Fait briller en flottant une lueur trompeuse,
Un éclat, qui bientôt l'égare en un sentier
Où quelque abîme ouvert l'engloutit tout entier.

Page 38, vers 1.

Des fleurs par Vallayer sur la toile jetées,
On est prêt à cueillir les tiges imitées.

Madame Vallayer-Coster excelle dans l'art de peindre les fleurs et la nature morte. Elle fut reçue, à l'âge de dix-neuf ans, membre de l'Académie royale de peinture. Deux de ses tableaux, dont l'un représente les attributs de la peinture, et l'autre ceux de la musique, avaient prouvé un si grand talent, que

ses juges les adoptèrent aussitôt comme tableaux de réception. On les admire au muséum de Versailles.

Page 38, vers 3.

On croit voir respirer les portraits précieux
Où Le Brun immortelle attache tous les yeux.

Madame Le Brun n'est pas célèbre seulement par une foule de portraits qui l'ont placée à côté de Vandick; son talent s'est encore exercé sur des sujets qui ont mis le sceau à sa réputation. Je citerai *la Paix ramenant l'Abondance; Vénus liant les ailes de l'Amour*; et surtout *la Tendresse maternelle*. Elle s'est représentée dans celui-ci tenant sa fille entre ses bras : composition, dessin, couleur, expression, tout plaît et attache dans cet admirable ouvrage. Madame Le Brun quitta la France pour aller étudier l'Italie, d'après le droit accordé par les lois aux artistes; et des vandales s'empressèrent de l'inscrire sur la liste des émigrés. En vain les hommes les plus célèbres dans les sciences, dans les lettres et dans les arts, présentèrent aux autorités une pétition pour son retour : ce n'est que sous le consulat de Bonaparte qu'elle a obtenu justice. Madame Le Brun est rendue à son pays; mais qui pourra dédommager

l'école française des chefs-d'œuvre qu'elle a laissés chez l'étranger pendant dix années d'absence?

Page 38, vers 7.

Lisons Riccoboni, Lafayette, Tencin.

Madame de Lafayette et madame de Tencin s'illustrèrent avant madame de Riccoboni. La première composa *Zaïde* et *la Princesse de Clèves*; l'autre, les *Mémoires de Comminge*; et madame de Riccoboni, *le Marquis de Cressy*, *Ernestine*, et d'autres romans délicieux.

Page 38, vers 9.

Et dans Cécilia, Sénange, et Théodore,
Dans ces tableaux récents l'Amour est peintre encore.

Ces trois romans sont d'auteurs vivants. *Cécilia* est de miss Burney. Cet ouvrage réussit à Paris comme à Londres; les caractères y sont parfaitement dessinés; le tableau de la société y est très bien saisi: c'est une des meilleures productions de la fin du dix-huitième siècle.

Adèle et Théodore est un roman de madame de Genlis. Il est, comme ses autres ouvrages, conduit avec habileté, et écrit avec beaucoup de charme. On

y remarque surtout l'histoire d'une femme plongée par son mari jaloux dans un souterrain.

Adèle de Sénange est de madame de Flahaut. Ce roman commença et fit la réputation de son auteur. Il parut dans le temps où nous étions inondés de ces sombres productions des romanciers anglais, qui croient plaire avec des spectres et des horreurs; et comme il n'a rien d'un si lugubre appareil, comme tous les ressorts en sont simples, il reposa agréablement de ces compositions tristes et convulsives. Mais il ne dut pas le grand succès qu'il obtint à ce seul contraste : il le dut surtout à l'intérêt de l'action, à l'ingénuité des caractères, à la légèreté du style, à l'art des développements, enfin à la découverte de ces nuances fines, de ces sentiments délicats, de ces expressions du cœur qu'une femme seule sait trouver.

Les romans de madame Cottin donnèrent une rivale à mesdames de Genlis et de Flahaut. Elle débuta par celui de *Claire d'Albe*, qui la fit très avantageusement connaître. Les autres sont d'un talent encore plus élevé; on y trouve une imagination vive et féconde, et le style d'un écrivain habile à peindre les grandes passions.

Lorsqu'on cite les femmes qui écrivent en prose, on ne peut oublier madame de Staël, dont le talent

est si distingué; ce n'est point la grâce qui caractérise sa plume; ce sont des pensées fortes et des expressions ingénieuses.

Page 38, vers 12.

Un poète voulut lui défendre les vers.

On se rappelle les stances charmantes de Le Brun aux belles qui veulent versifier.

Page 38, vers 15.

Mais elle a su prouver que sous ses doigts légers
Soupire sans effort la flûte des bergers.

Les jolis vers de mesdames d'Hautpoul-Beaufort, Bourdic-Viot, Verdier, Beauharnais, Dufrénoy, Pipelet de Salm et Babois, justifient mon assertion.

Page 39, vers 21.

Elle vit dans son fils, et non plus dans soi-même.

Grétry, dans son excellent Essai sur la musique, a dit sur l'amour maternel : *Le cœur d'une mère est le chef-d'œuvre de la nature*. Ce mot est aussi vrai qu'ingénieux. En voici un autre très touchant. Une

femme venait de perdre son fils; un prêtre, invoquant la religion pour la résigner à son malheur, lui rappela le sacrifice d'Abraham : *Ah! mon père*, s'écria-t-elle, *jamais Dieu ne l'eût exigé d'une mère!*

Page 40, vers 12.

D'une lèvre obstinée elle presse ses yeux,
Que ferme un voile impur à la clarté des cieux.

Cette action est vraie. Madame de Genlis, dans un de ses romans, raconte un fait semblable, à l'exception qu'il s'agit, dans son récit, d'une fille de quinze ans.

Page 40, vers 15.

Une seconde fois lui donne la lumière.

Quand ce morceau fut achevé, on me rappela que Voltaire avait dit sur le jeune Caumont sauvé par son père à la Saint-Barthélemi :

« Une seconde fois il lui donna la vie. »

J'ai laissé cette réminiscence qui m'est échappée, parce que le mot *lumière*, qui, dans mon vers, présente une autre acception que *la vie*, le rend diffé-

rent de celui de la Henriade, et qu'enfin le tableau n'est pas le même.

Page 49, vers 5.

Bon La Fontaine, ô toi qui chantas l'amitié,
Avec La Sablière ainsi tu fus lié.

Madame de La Sablière recueillit vingt années chez elle notre fabuliste, qui était sans fortune, n'ayant jamais eu part aux faveurs du gouvernement; car l'autorité n'est que trop souvent disposée à oublier l'homme de talent qui ne sait pas intriguer ou faire sa cour. La Fontaine était de la plus grande insouciance sur ses affaires; madame de La Sablière s'en occupait pour lui. Elle ne fut pas seulement son amie, elle fut son économe; elle réglait ses dépenses et son habillement. Il n'est qu'une femme qui sache entrer dans tous ces détails minutieux que l'amitié ennoblit. La Fontaine perdit une amie si précieuse. Madame d'Hervart la remplaça. La manière dont ses services furent offerts et acceptés est remarquable. *J'ai appris*, dit madame d'Hervart à La Fontaine, *le malheur qui vous est arrivé, et je viens vous proposer de loger chez moi.—J'y allais*, lui répondit-il. Ce mot fait l'éloge de tous deux.

Page 51, vers 5.

Vous le prouvez, ô temps de la chevalerie!

L'institution de la chevalerie eut le but le plus imposant, celui de défendre la faiblesse opprimée. L'anarchie et le brigandage, qu'amena dans l'Europe la division du vaste empire de Charlemagne, changèrent les possesseurs de chaque fief en autant de petits souverains qui se faisaient la guerre et infestaient les routes. Le moindre château, le plus étroit donjon, étaient redoutables : il en sortait des soldats qui pillaient les marchands et enlevaient les femmes. Plusieurs seigneurs, au dixième siècle, se liguèrent pour protéger la tranquillité publique, et surtout défendre les femmes : ils s'appelèrent leurs chevaliers. La galanterie vint s'unir à cet utile établissement. L'appui qu'il offrait à la beauté mit ses défenseurs à ses pieds. Chaque chevalier voulut avoir *sa Dame*. Il ne faisait serment que par Dieu et par elle; il ne combattait qu'armé par ses mains et paré de ses couleurs; il cherchait à se rendre digne d'elle par des exploits. Sans doute cette institution eut ses ridicules, comme tout ce qu'on exagère. Elle mêla au courage une forfanterie, à l'amour une soumission, qui passèrent les bornes, et fournirent à la comédie plusieurs

scènes plaisantes; elle inonda l'Europe de longs romans, dont l'auteur de *Don Quichotte* s'est moqué avec raison; mais elle produisit de grands hommes, mais elle fit faire de belles actions. Enfin elle servit la morale, en adoucissant l'âpreté de la valeur par le culte de l'amour délicat, en inspirant à toutes les âmes une sensibilité plus exaltée, un zèle plus ardent pour les opprimés; et elle plaira toujours à l'imagination par le tableau de ses chiffres, de ses rubans, de ses devises, qui dans les combats ornaient toutes les armures, et par la pompe de ses tournois et de ses fêtes, où la vaillance et l'adresse se déployaient devant une assemblée de femmes brillantes de parures et de charmes. Les croix, les cordons, firent tomber la chevalerie, et ne la remplacèrent pas.

Page 53, vers 14.

Il faut que Mars toujours soit l'amant de Vénus.

L'amour du dieu de la guerre pour la déesse de la beauté est une des plus séduisantes fictions de la mythologie. Il a fourni à Lucrèce le magnifique début de son poëme de la Nature. J'en ai hasardé une imitation en vers : peut-être ne paraîtra-t-elle pas déplacée dans les notes d'un poëme sur les femmes :

O mère des Amours ! ô mère des Romains,
Vénus, charme éternel des dieux et des humains,
Toi seule, embrasant tout de ton feu salutaire,
Peuples l'air et les eaux ; et fécondes la terre,
Tu parais : les frimas reconnaissent ta loi ;
Les vents respectueux se taisent devant toi ;
L'hiver s'est éloigné ; Cybèle, au loin riante,
Étale de ses fleurs la parure odorante ;
L'Océan aplani roule limpide et pur ;
Et le ciel resplendit de son plus riche azur.
Quand le printemps renaît, dès qu'on sent dans la plaine
Des zéphyrs créateurs souffler la douce haleine,
Soudain, remplis de toi, par mille chants d'amour,
Les habitants de l'air célèbrent ton retour.
Des coursiers, des taureaux les troupes vagabondes
S'élancent dans les prés où traversent les ondes ;
Tout ce qui vit enfin suit ton aimable voix.
Dans les mers, dans les champs, sur les monts, dans les bois,
Pénétrant tous les cœurs, ta volupté féconde
Par l'attrait des plaisirs renouvelle le monde.
Viens donc, viens m'inspirer, âme de l'univers,
Principe de la vie et des êtres divers,
Des grâces, du bonheur source éternelle et pure ;
Tu me dois ton appui, je chante la nature.
Je chante ; et Memmius, que tes dons les plus chers
Ont orné dès l'enfance, est l'objet de mes vers.
Prête-leur, ô Vénus ! une grâce immortelle,
Que le temps, comme toi, rende toujours nouvelle.

Ordonne cependant qu'aux plus lointains climats
La paix éteigne enfin la fureur des combats.
Tu peux seule imposer silence au bruit des armes.
Souvent ce dieu si fier qui préside aux alarmes
Repose dans tes bras ; là, d'amour consumé,
Mars, penché sur ton sein, palpitant, enflammé,
Et l'âme suspendue aux lèvres qu'il adore,
Repaît de volupté son œil qui te dévore.
Ah ! lorsque tu tiendras cet amant éperdu
Sur tes charmes sacrés mollement étendu,
Que, par un doux parler, ta bouche enchanteresse
Verse au fond de son cœur une paisible ivresse.
Aux jours où la Discorde agite ses flambeaux
Oserais-je chanter? Et le fils des héros,
Memmius, pourrait-il, à sa gloire infidèle,
Trahir, pour m'écouter, tout l'état qui l'appelle ?

Oui, Memmius, de Rome écarte le danger.
Il faut pour la science où je dois t'engager,
Un esprit libre, calme, et qui, brûlant d'apprendre,
Ne puisse s'en distraire avant de la comprendre.
Je veux te dévoiler le système des cieux,
L'ordre de l'univers, l'existence des dieux.
Je veux, te délivrant des erreurs populaires,
De la création t'enseigner les mystères.
Tu sauras, par les lois qu'Épicure décrit,
Comment tout naît, s'élève, et comment tout périt ;
Quels sont ces premiers corps, seuls principes du monde.
Car les dieux, endormis dans une paix profonde,

Sans s'occuper de nous, avec tranquillité,
Savourent les douceurs de l'immortalité.
Loin des événements qui passent sur la terre,
Dans eux-même enfermés, leur grandeur solitaire,
D'un œil indifférent, sans crainte, sans douleur,
Voit parmi les humains le crime et le malheur.

Longtemps un monstre affreux, qui du milieu des nues
Tenait sur l'univers ses ailes étendues,
La Superstition, usurpant des autels,
De sa chaîne sacrée accabla les mortels.
Dans ce commun effroi, du sein de la poussière,
Un Grec leva les yeux sur cette idole altière;
Le premier, immobile, il l'osa contempler;
Dans son calme insultant rien ne put l'ébranler,
Ni ces dieux si vantés ni le bruit de leur foudre,
Ni les cieux enflammés prêts à le mettre en poudre.
L'obstacle l'enhardit; et brûlant d'arracher
Le voile où la nature a voulu se cacher,
Son génie, échappé des limites du monde,
Parcourut à grands pas l'immensité profonde;
Et, pénétrant enfin dans ses trésors ouverts,
Vainqueur, il les versa sur l'aveugle univers.
Il enseigna des corps les bornes et l'essence:
Par là du fanatisme il frappa la puissance;
Et, foulant sous ses pieds ce fantôme odieux,
L'homme, éclairé par lui, marcha l'égal des dieux.
Mais ne t'alarme pas de ces leçons hardies.
Ne crois pas qu'élevant des systèmes impies

J'attaque la morale, oracle des humains,
Et veuille des forfaits leur ouvrir les chemins.
La superstition seule ordonna des crimes.
N'est-ce pas en suivant ses horribles maximes
Que les princes des Grecs ont offert sous leurs coups
Le sang d'Iphigénie à Diane en courroux ?
Quel spectacle !... une illustre et jeune infortunée
Des voiles de la mort la tête couronnée !
Près de l'autel, son père accablé de douleurs !
A ses côtés vingt rois, et leur armée en pleurs !
Le couteau saint caché sous l'habit des ministres !
La belle Iphigénie, à ces apprêts sinistres,
Muette, se prosterne en détournant les yeux.
De quoi lui sert, hélas ! dans ce jour odieux,
Que son sang soit illustre, et qu'elle ait la première
Au grand Agamemnon donné le nom de père ?
De ces bourreaux sacrés le cortége cruel
La soulève tremblante, et la porte à l'autel,
Non pas pour y serrer les doux nœuds d'hyménée,
Au milieu d'une cour sur ses pas entraînée ;
Mais pour y recevoir, par l'ordre paternel,
A la fleur de ses ans, un trépas solennel.
Eh ! quel était le but d'un si grand sacrifice ?
Le départ des vaisseaux !... l'espoir d'un vent propice !
O superstition, voilà donc tes fureurs !...

Page 53, vers 19.

N'a-t-on pas vu jadis une femme grand homme

S'opposer dans Palmyre aux ravages de Rome ?
Une autre, vers l'Euphrate enchaîné sous sa loi,
Combattre en conquérant, et gouverner en roi.

L'une est *Zénobie*, l'autre *Sémiramis*. *Zénobie* monta sur le trône de Palmyre, ville de la Syrie, l'an 267 de l'ère chrétienne. Elle battit elle-même les Romains en Égypte et en Perse; mais elle fut vaincue par l'empereur Aurélien, et tomba entre ses mains.

Sémiramis devint reine de Babylone, vers l'an 1229 avant J.-C., en succédant à Ninus, son mari. Elle remporta en personne plusieurs victoires. Elle fut l'effroi des monarques de l'Asie: elle ôta ou donna le sceptre à plus d'un roi.

Beaucoup d'autres souveraines furent guerrières. Les plus célèbres sont Tomyris, reine des Scythes, qui vainquit Cyrus; Laodicée, reine des Bretons, qui combattit les Romains; Marguerite Waldemar, reine de Danemarck, qui conquit deux royaumes; Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre, qui livra douze batailles pour replacer sur le trône Henri IV, son époux; Jeanne de Montfort, duchesse de Bretagne, qui, après beaucoup de siéges, de combats sur terre et sur mer, mit enfin la couronne sur la tête de son fils; et Henriette d'Angleterre, femme de Charles Ier, fille de Henri IV, qui repassa neuf fois l'Océan pour combattre Cromwell.

Page 53, vers 24.

Non : mille autres encor, sans être souveraines, etc.

Sans rappeler les annales des républiques anciennes, l'histoire moderne nous a transmis des exemples nombreux de la vaillance des femmes qui ne furent point assises sur le trône. Au temps des croisades, on en vit une foule combattre en Asie. Dans l'invasion des Turcs, les habitantes des îles de l'Archipel et de la Méditerranée, et, dans les guerres de la France, les habitantes d'Aix, de Marseille et de Péronne, repoussèrent intrépidement les ennemis.

Page 54, vers 7.

Fière Télesilla, j'atteste tes exploits.

Télesilla naquit à Argos, dans le Péloponèse. Elle était poète et guerrière. Entre autres exploits, elle délivra, l'an 557 avant Jésus-Christ, sa patrie assiégée par Cléomène, roi de Sparte. Ses concitoyens lui érigèrent, dans la place publique, une statue qui la représentait ayant un casque à la main et des livres à ses pieds.

Page 54, vers 9.

Jeanne d'Arc : Orléans tremblait pour ses murailles, etc.

C'est l'an 1429 que Jeanne d'Arc, paysanne née à Domremi, se signala en faisant lever aux Anglais le siége d'Orléans, et en conduisant Charles VII à Reims pour y être sacré.

L'an 1472, une autre Française, nommée Hachette, sauva Beauvais assiégé par le duc de Bourgogne : elle parut sur la brèche à la tête des femmes de cette ville, arracha le drapeau qu'on y voulait arborer, et renversa au bas de la muraille le soldat qui le portait.

Page 56, vers 1.

Veut de Calais dompté livrer les six victimes.

Dans la guerre de Philippe de Valois et d'Édouard III pour le trône de France, la ville de Calais, fidèle aux droits de Philippe que la loi salique y appelait, avait soutenu un siége de onze mois. Cette défense opiniâtre irrita le vainqueur, qui voulait tout passer au fil de l'épée ; il ne se laissa désarmer que sous la condition que six habitants de cette ville lui seraient remis les pieds nus, les mains liées, et la corde au cou. Six se présentèrent en cet état. Édouard ordonnait leur supplice ; mais la reine, par ses pressantes sollicitations, obtint leur grâce. Cet événement arriva l'an 1347.

Page 56, vers 20.

Ouvre-toi, triste enceinte, où le soldat blessé, etc.

Les garde-malades, dans les hôpitaux militaires et civils, étaient en France, avant la révolution, et sont encore dans l'Europe, des religieuses appelées Sœurs de la charité. On ne peut trop admirer la constance avec laquelle elles remplissent une si triste fonction.

Page 58, vers 4.

Dévouant Antigone aux horreurs de la faim.

Les anciens attachaient une grande importance à être inhumés. Polynice, expirant sous les coups d'Étéocle, conjura sa sœur Antigone de l'ensevelir. Comme il avait porté les armes contre sa patrie, les magistrats défendirent, sous peine de mort, de lui rendre les derniers honneurs. Antigone désobéit à la loi, et fut condamnée à périr de faim dans un antre que l'on mura sur elle.

Page 58, vers 13.

Qu'a fait cette Éponine à l'échafaud conduite?

Éponine avait épousé Sabinus, prince gaulois, qui

se révolta, vers l'an 69 de l'ère chrétienne, contre l'empereur Vespasien. Il fut vaincu, et se cacha dans un souterrain. Il fit savoir le lieu de sa retraite à Éponine. Cette tendre épouse vint l'y trouver, l'y servit pendant neuf ans, et y accoucha de deux enfants. Leur asile fut découvert. Vespasien les fit périr tous deux sans respect pour la vertu d'Éponine. La belle Panthée, femme d'Abradate; Porcia, femme de Brutus; Pauline, femme de Sénèque; Arria, femme de Pœtus; et Camma, veuve de Sinate, dont elle vengea l'assassinat en s'empoisonnant avec son meurtrier, se rendirent immortelles comme Éponine, par ce sublime empressement à s'immoler pour un époux.

Page 60, vers 10.

Du tombeau d'un époux protége sa vertu.

Ce trait est historique. L'héroïne était femme de Jean-Baptiste de La Porte, gouverneur de Bassano, qu'elle défendit vaillamment, mais en vain, après la mort de son mari, tué pendant le siége de cette ville.

Page 60, vers 11.

Que ne peut le devoir sur ces âmes fidèles!...

La fidélité conjugale rappelle le nom de Pénélope,

dont la constance honora tant l'hyménée. Ovide a fait sur cette reine une héroïde touchante, dont la traduction, que j'ai hasardée, ne sera point déplacée ici.

Ulysse, toi dont rien n'annonce
Le retour à mon cœur surpris,
Cher époux, c'est moi qui t'écris;
Toi-même à Pénélope apporte la réponse.
Il est, après dix ans, sur la poudre étendu
Cet Ilion, haï des filles de la Grèce;
Mais a-t-il pu souffrir autant que la tendresse
De l'épouse qui t'a perdu?
Plût aux dieux que sur l'onde eût péri l'adultère
Dont les feux ont souillé la cour de Ménélas!
Pleurante, et te cherchant trop vainement, hélas!
Je ne languirais point dans mon lit solitaire;
Je ne me plaindrais pas de la lenteur des jours;
Et, pour tromper des nuits la course encor plus lente,
Je ne déferais pas, d'une main défaillante,
L'ouvrage ingénieux que je refais toujours.
Combien j'ai tremblé pour ta vie!
L'amour craint tout; l'amour, me peignant ton trépas,
Te prêtait des dangers que tu ne courais pas.
Je voyais sur toi seul fondre toute l'Asie.
Je demandais sans cesse : Existe-t-il encor?
Je pâlissais au nom d'Hector!
Patrocle, qui d'Achille a revêtu les armes,
Tombait-il par Hector percé;

Par Hector Antiloque était-il renversé ;
Antiloque, Patrocle, augmentaient mes alarmes ;
Je croyais voir Ulysse avec eux terrassé.
Enfin, dès que la Renommée
M'apportait d'un revers la nouvelle semée,
Ce funeste récit redoublait ma frayeur;
Et chaque trait lancé venait frapper mon cœur.
Mais l'amour a veillé sur des jours que j'adore ;
Les Troyens ne sont plus, et toi, tu vis encore.
Tous les Grecs de retour font fumer les autels ;
Leur proie est déposée aux pieds des immortels ;
Leurs filles aux dieux rendent grâces
Pour un père sauvé, qui, près des siens assis,
Tranquille, d'Ilion raconte les disgrâces :
Les vieillards, les enfants, tremblants à ces récits,
Admirent en silence ; et l'épouse éperdue
Aux lèvres d'un époux écoute suspendue.
Souvent sa main, à leurs regards,
Sur la table, de vin rougie,
Dessine ces combats donnés dans la Phrygie,
Et d'Ilion détruit rebâtit les remparts.
Là coulait le Xante tranquille ;
Le Sigée, en ces lieux, s'avançait dans les mers ;
Là le palais des rois s'élevait dans les airs ;
Là combattait Ulysse, ici campait Achille ;
Plus loin Hector sanglant, à son char enchaîné,
Effraya les chevaux dont il était traîné ;
J'ai su tous ces détails célèbres
D'un fils qui de Nestor les avait tous appris.

Il m'a conté Dolon par tes regards surpris,
Et Rhésus par ton bras frappé dans les ténèbres.
Mais comment, oubliant ton épouse et ton fils,
Osas-tu pénétrer le camp du roi de Thrace,
Et, d'un seul homme aidé, braver tant d'ennemis?
Jadis plus amoureux, Ulysse eut moins d'audace.
Dieux! combien ce récit m'a fait pâlir! Mon cœur
Tremblait encor de crainte en te sachant vainqueur.
Mais que me sert, hélas! cet exploit qui t'honore,
Cet Ilion détruit par les Grecs et par toi,
Si tu fuis, cher époux, l'épouse qui t'adore,
Comme aux jours où ses murs te retenaient encore?
Renversé pour les Grecs il existe pour moi.
Déjà la moisson flotte à la place où fut Troie;
Le sol s'est engraissé du sang de ses héros;
Le soc, dont le vainqueur le déchire avec joie,
Brise leurs ossements, qui dorment sans tombeaux,
Et l'herbe croît déjà sur ces remparts si beaux,
Sur ces palais pompeux dont Vulcain fit sa proie.
Tu triomphes enfin, et ne m'apportes pas
Les fruits sanglants de ta conquête!
Et j'ignore quel lieu me dérobe tes pas!
Dès que sur cette rive un étranger s'arrête,
Je l'interroge, et n'apprends rien.
Je lui remets enfin ces mots pour te les rendre,
Si son vaisseau jamais peut rencontrer le tien,
Ces mots, où le cœur le plus tendre
Implore ta présence, au moins ton entretien.
J'écris souvent à Sparte, à Pylos, à Larisse:

Sur ces bords, m'a-t-on dit, tu n'es point descendu :
J'ai demandé partout Ulysse ;
L'univers sur ton sort ne m'a rien répondu.
Imprudente ! mes vœux hâtaient le sort de Troie :
Puisse-t-elle des Grecs braver encor les coups !
Ah ! je saurais du moins où combat mon époux,
Je ne craindrais que Mars ; et j'aurais cette joie
De ne pas gémir seule, et de voir d'autres cœurs,
Malheureux comme moi, partager mes frayeurs.
J'ignore ce que je redoute,
Et je crains tout. Je crains que les périls divers
Sans cesse renaissants sur la terre et les mers,
Ne te retardent dans ta route.
Mais peut-être, tandis que ce cœur plein d'effroi
Cherche de ton retard les causes incertaines,
Tandis que je tremble pour toi,
Quelque amour te retient sur des rives lointaines !
Peut-être à cet objet dont tu portes les chaînes,
Contes-tu les défauts qui m'ont ravi ta foi ;
Peut-être.... Je me trompe, Ulysse est plus fidèle ;
De toutes les vertus Ulysse est le modèle.
Il ne saurait trahir un cœur tel que le mien.
Oui, je crois mériter les sentiments du tien.
Mon père Icarius, lassé de ton silence,
Parlant toujours pour tes rivaux,
Me presse de voler à des liens nouveaux,
Et de quitter un lit, sacré dans ton absence.
Je rejette toujours une cruelle loi.
De plaire, de changer, je ne suis point jalouse ;

Je fus à toi, jamais je ne serai qu'à toi ;
Et Pénélope enfin veut mourir ton épouse.
Voilà ce que je dis à mon père alarmé :
Mes discours et mes pleurs l'ont enfin désarmé.
Mais, sortis des îles voisines,
Cent rivaux de leurs feux m'accablent chaque jour :
Amants usurpateurs, ils règnent dans ta cour.
Que dis-je ? Antinoüs montant sur tes ruines,
Médonte, Polydor, tous ces lâches sujets,
Dont ta trop longue absence enhardit les projets,
Sèment dans tes états leurs fureurs intestines.
Irus lui-même, Irus, qui, par le sort frappé,
Mendiait autrefois sa vie,
Aujourd'hui, dépouillant son maître et sa patrie,
Fatigue les regards de son faste usurpé.
Ils veulent tous ma main et le sceptre d'Ithaque :
Nous ne sommes que trois dont le bras les défend ;
Laërte, Pénélope et ton fils Télémaque ;
Mais que peut une femme, un vieillard, un enfant,
Un enfant, que déjà leur fureur environne
Pour s'ouvrir les chemins des autels et du trône ?
Hélas ! aux dieux, mes seuls soutiens,
Je demande toujours qu'achevant sa carrière,
Ce fils, à notre heure dernière,
Ferme tes yeux, ferme les miens.
Eumée et Philetès, confidents de mes larmes,
Me prêtent aux autels le secours de leurs vœux :
Des prières, des pleurs, voilà nos seules armes !
Télémaque, s'il vit, deviendra valeureux,

Sans doute ; mais dans son aurore,
Des secours de son père il a besoin encore :
Et moi, puis-je chasser des tyrans dangereux ?
C'est en toi seul qu'Ithaque et ta famille espère.
Ulysse, reviens donc pour leur prêter ton bras ;
Reviens. Ton fils, brûlant de marcher sur tes pas,
Demande les leçons d'un père
Dans l'art de la parole, et dans l'art des combats.
Sur le bord de la tombe, où l'attend le trépas,
Laërte veut ta main pour fermer sa paupière.
Pour moi, que tu quittas dans mes premiers beaux jours,
Si tu tardes, bientôt j'atteindrai la vieillesse;
Et je n'aurai de ma jeunesse
Que le cœur qui t'aima toujours.

Page 60, vers 16.

Combien leurs sentiments les rendent magnanimes !

On ne saurait penser sans attendrissement et sans reconnaissance, à l'attachement courageux, à la persévérance infatigable que les femmes, en général, montrèrent à l'époque de la Terreur pour les proscrits qui leur étaient attachés par les nœuds de la nature, du cœur, ou de l'hyménée. D'abord, au nombre de quinze à seize cents, elles présentèrent à la Convention une pétition en leur faveur. Depuis, dans toutes les villes où l'on emprisonna, où l'on égorgea,

il n'est pas de périls que les femmes ne bravèrent, pas de sollicitations qu'elles ne firent, pas de sacrifices qu'elles ne s'imposèrent, pour sauver ou pour voir et consoler les objets de leurs affections; et plus d'une fois, lorsqu'elles ne purent ni obtenir leur liberté ni les défendre, elles partagèrent volontairement leur captivité et leur trépas. Il m'eût été bien doux de rendre hommage à toutes ces héroïnes en rappelant leurs noms et les monuments de leur magnanimité; mais comment rassembler des faits innombrables? J'en ai du moins recueilli quelques-uns (1). Ils suffiront pour attester la vérité de mes vers, et la bonté de ces anges consolateurs qui, dans des jours de crime, ont remplacé la Providence.

Madame Lefort, dans un des départements de l'Ouest, tremblait pour son mari, incarcéré comme conspirateur. Elle acheta la permission de le voir. Au déclin du jour, elle vole le trouver avec des vêtements doubles; elle obtient de lui qu'ils changeront

(1) On rencontrera dans la narration de ces faits les noms de la Bourbe, de la Conciergerie, du Plessis, du Luxembourg, de l'Abbaye, de la rue de Sèvres, de Port-Libre : c'étaient des maisons d'arrêt de Paris.

d'habillements, et qu'ainsi déguisé il sortira de la prison et l'y laissera. Le projet réussit; l'époux s'échappe. Le lendemain on découvre que sa femme a pris sa place. Le représentant lui dit d'un ton menaçant : *Malheureuse, qu'avez-vous fait?* — *Mon devoir*, répondit-elle; *fais le tien*.

Un semblable stratagème arriva à Lyon, quand cette cité valeureuse, forcée de se soumettre à ses vainqueurs, devint le théâtre des plus barbares exécutions. Un des habitants allait être saisi : sa femme l'apprend; elle se hâte de l'avertir, lui donne son argent, ses bijoux, le contraint de s'éloigner, et se couvre des habits de cet époux menacé. Les sicaires arrivent et le demandent; la femme, vêtue comme lui, se présente; on la conduit au comité. Bientôt l'erreur est reconnue. On l'interroge sur son mari : elle répond qu'elle l'a fait fuir, et qu'elle se glorifie de s'être exposée pour lui sauver la vie. On lui présente l'image du supplice, si elle ne révèle la route qu'il a prise : *Frappez quand il vous plaira*, répond-elle; *je suis prête*. On ajoute que l'intérêt de la patrie lui commande de parler; elle s'écrie : *La patrie ne commande pas d'outrager la nature*.

Des agents de Robespierre furent envoyés à la

Ferté-sous-Jouarre pour s'emparer de M. Regnard, ancien maire de cette ville. On l'accusait de s'être montré trop respectueux pour le roi revenant de Varennes, que sa place lui prescrivait de recevoir. Sa femme essaya de le justifier près des commissaires; mais, croyant voir dans leurs yeux la mort certaine de son mari, elle passa désespérée dans son appartement. Là elle déposa tout ce qu'elle avait de précieux sur elle, courut au bout de son jardin qui donnait sur la Marne, et se précipita dans cette rivière. M. Regnard n'apprit qu'au Luxembourg la fin déplorable d'une épouse qui méritait tous ses regrets par son attachement et son esprit.

Paris vit, comme les départements, se multiplier les prodiges de la tendresse conjugale.

Madame Lavalette, détenue à la Bourbe avec son mari, est instruite qu'il se rend au tribunal : elle court vers lui, s'attache à son cou, enlace ses jambes dans les siennes, et supplie le guichetier de les laisser partir ensemble. On lui refusa cette triste faveur.

Madame Davaux l'obtint. Son mari, autrefois lieutenant-général du présidial de Riom, avait été ar-

rêté dans cette ville, et devait être transféré à la Conciergerie; il gémissait sous le poids de l'âge et des infirmités. Madame Davaux prévit le sort dont il était menacé, et voulut partager le sanglant sacrifice. Elle n'avait contre elle aucun mandat d'arrêt, et, libre, elle s'élança sur la voiture qui conduisait à Paris les prisonniers des départements. A leur arrivée, elle fut renfermée comme eux, et périt quelques mois après sur l'échafaud, à côté de son époux qu'elle tenait embrassé.

Madame Lavergne, femme du commandant de Longwy, éleva pour lui la voix au tribunal révolutionnaire, lorsqu'il y fut interrogé sur la reddition de cette place. Effort impuissant! sa sentence fut prononcée devant elle. Elle n'écouta plus que le désespoir; il suffisait de proférer le cri de : « Vive le roi » pour être immolé : elle en fit retentir la salle. En vain les juges voulurent la regarder comme aliénée; elle s'obstina à répéter ce cri favorable à sa résolution, jusqu'à ce qu'elle obtînt d'être elle-même condamnée.

Madame Roland, femme du ministre, le défendit à la barre de la Convention avec autant de fermeté que d'éloquence. Arrêtée, et ne pouvant plus lui

être utile, elle lui légua l'exemple d'une mort intrépide, par le calme avec lequel elle marcha à l'échafaud.

Madame Clavière (1), femme d'un autre ministre républicain, s'exposa vingt fois, après le 31 mai, à être mise en arrestation par les démarches qu'elle fit pour son mari détenu. Il dédaigna de paraître au tribunal de sang où l'attendaient ses ennemis, et se plongea un couteau dans le cœur, en prononçant ces vers de Voltaire :

Les criminels tremblants sont traînés au supplice ;
Les mortels généreux disposent de leur sort.

Madame Clavière reçoit cette nouvelle ; elle met ordre à ses affaires, et se tue avec la tranquillité de Socrate.

On déposa au Plessis des malheureux amenés à Paris pour y être jugés. L'un d'eux avait une femme jeune et belle, qui ne s'était point séparée de lui. Comme elle se promenait dans la cour avec les autres prisonniers, on appela son mari au guichet. Elle

(1) Extrait d'un excellent écrit de M. Riouffe, intitulé : *Les Mémoires d'un détenu.*

pressent que c'est le signal de sa perte ; elle veut le suivre. Le geôlier s'y oppose ; mais forte de sa douleur, elle renverse tout, elle se précipite dans les bras de son mari, elle s'attache à lui pour avoir au moins la triste douceur de partager son sort. Des gardes les séparent. *Barbares!* leur dit-elle, *je n'en mourrai pas moins.* En même temps elle s'élance vers la porte de fer de la prison, s'y brise la tête, et tombe expirante.

On avait conduit le maréchal de Mouchy au Luxembourg ; à peine y était-il que sa femme s'y rend. On lui représente que l'acte d'arrestation ne fait pas mention d'elle ; elle répond : *Puisque mon mari est arrêté, je le suis aussi.* Il est traduit au tribunal révolutionnaire ; elle l'y accompagne. L'accusateur public l'avertit que l'on ne l'a point mandée ; elle répond : *Puisque mon mari est mandé, je le suis aussi.* Enfin il reçoit son arrêt de mort ; elle monte avec lui dans la charrette meurtrière. Le bourreau lui dit qu'elle n'est point condamnée : *Puisque mon mari est condamné, je le suis aussi.* Telle fut son unique réponse.

Si l'hymen, dans ces temps horribles, fit tout pour les malheureux, on juge que l'amour, plus exalté,

plus impétueux, ne se laissa pas vaincre en générosité. La maîtresse d'un négociant de Toulouse en donna un exemple.

La commission révolutionnaire de cette ville l'avait condamné; il était nuit lorsque l'on prononça son arrêt : l'exécution fut donc remise au lendemain. Sa maîtresse apprend ce délai, et se dispose à en profiter pour le soustraire aux bourreaux. Une maison non habitée touchait au lieu où il devait passer la nuit : sa maîtresse, qui, dans le cours de son affaire, avait tout vendu pour répandre l'or en sa faveur, achète sur-le-champ cette maison. Elle y vole, suivie d'une femme de chambre dont elle était sûre. Elles percent toutes deux le mur contigu à la prison, et y font une ouverture assez grande pour donner une issue au captif qu'elles veulent délivrer ; mais les environs étaient remplis de gardes : comment le dérober à leurs yeux? Un déguisement militaire, que cette prévoyante amie avait apporté, favorise son évasion. Elle-même, vêtue en gendarme, le guide parmi les sentinelles. Ils traversèrent ainsi la ville sans être reconnus, et passèrent même devant la place où l'on dressait déjà l'instrument qui devait trancher des jours que l'amour sut conserver.

L'amour sauva aussi un jeune homme de Bordeaux, jeté dans l'une des prisons de cette ville. L'air malsain qu'il y respira avait altéré sa santé; il fût transféré à l'hôpital. Une jeune sœur, nommée Thérèse, se vit chargée de lui donner des soins. Il était d'une figure charmante, et y joignait les avantages de la naissance et de la fortune. Il l'intéressa d'abord par la douceur de sa physionomie; et, lorsqu'il lui eut raconté ses malheurs et ses craintes, la compassion acheva ce qu'un tendre intérêt avait commencé. Elle résolut de le faire évader. Après lui avoir communiqué ce dessein, sans lui avouer son penchant, elle lui recommanda de simuler des convulsions violentes, et de feindre enfin l'état de mort. Le jeune homme exécuta le stratagème convenu. La sœur Thérèse, selon l'usage, étendit sur sa tête le drap de son lit. Le médecin passa devant lui à l'heure accoutumée; elle lui annonça que le malade venait d'expirer; il s'éloigna sans soupçonner qu'elle le trompait. Le soir arrivé, la sœur Thérèse supposa que le prétendu mort était réclamé pour l'instruction des élèves, et le fit transporter à la salle de dissection. Dès qu'il y fut rendu, elle le couvrit des habits d'un chirurgien qui était dans leur secret; et, à la faveur de ce vêtement, il s'échappa sans être remarqué. La ruse ne fut découverte que le lendemain. On interro-

gea la sœur Thérèse, qui ne se permit aucune dissimulation, et en imposa tellement par sa franchise, qu'elle fut épargnée. Cependant elle avait inspiré un sentiment encore plus vif que celui qu'elle éprouvait; le jeune Bordelais l'engagea à venir le trouver dans son asile; et là, tombant à ses pieds, il la conjura d'embellir l'existence qu'il lui devait, en consentant à devenir son épouse. On juge qu'elle ne refusa pas; elle recevait le bonheur en le donnant. Ils s'enfuirent tous deux en Espagne, où ils se marièrent.

Une veuve, à la fleur de l'âge, déploya pour son amant, incarcéré dans un département du Nord, une énergie dont le succès ne fut pas aussi heureux. A la première nouvelle de sa détention, elle courut solliciter sa délivrance; on la repoussa; elle demanda à le voir, ou à être renfermée avec lui : on lui refusa tout. Elle vola vers sa prison qui donnait sur la rue, et y attendit l'occasion de l'apercevoir. Il parut à une fenêtre : on sent ce qu'éprouvèrent alors ces amants. Elle vint ainsi pendant quelque temps affronter la pluie, le vent, et les sentinelles, pires que toutes les injures de l'air, pour obtenir une courte entrevue (1). Mais un jour, au moment où elle

(1) Il en fut de même à Paris. Tous les jours, dans toutes

arrivait, quel spectacle frappe ses yeux! Une charrette partant pour le supplice, et son amant lié avec plusieurs autres victimes. A cet aspect, elle se précipite sur les chevaux, veut les arrêter, appelle le peuple à son secours, le supplie d'empêcher la mort de ce qu'elle aime. Les satellites la saisissent; elle cherche à se dégager de leurs mains pour revoler vers l'infortuné qu'on entraîne : toujours retenue par eux, elle leur reproche leur lâche obéissance à des tigres; elle les conjure de l'unir au sort de ce qu'elle a de plus cher au monde. Ils veulent l'éloigner; alors elle saisit le sabre de l'un d'eux, et se le plonge dans le cœur. Son sang jaillit; la multitude s'émeut, les soldats restent stupéfaits; l'amant est éperdu, ses compagnons d'infortune oublient le coup qui les at-

les saisons, le jardin du Luxembourg était rempli de femmes qui, malgré l'excès de la chaleur ou du froid, venaient y passer la matinée pour entrevoir un instant aux fenêtres, ou sur les toits du bâtiment, leurs frères, leurs pères, leurs maris enfermés; pour leur adresser ou recevoir d'eux un regard, un geste, un témoignage d'attachement et de regret. Quelques-unes firent plus : en dehors d'autres prisons où des égouts correspondaient, elles se penchèrent sur ces eaux infectes pour entretenir un ami, un parent, et les rassurer par les protestations les plus tendres contre la défiance trop naturelle au malheur.

tend, pour ne s'occuper que de son affreuse position. Cependant les municipaux accourent et font enlever le cadavre. La voiture homicide arrive à sa cruelle destination; les condamnés tombent sous la hache; et le souvenir du suicide de cette amante magnanime va se perdre dans les torrents de sang que chaque jour voit couler.

Madame C...r ne put également prouver son amour à M. Boyer qu'en mourant avec lui. Ils étaient détenus ensemble à Paris. Un jour M. Boyer est cité au tribunal comme témoin. Ses compagnons d'infortune sentirent qu'ils ne le reverraient plus, et tous les yeux se portèrent sur sa maîtresse. Elle parut fort calme; elle s'enferma pour écrire. Un de ses amis, craignant que cette tranquillité apparente ne cachât un projet sinistre, épia ses démarches, et intercepta une lettre qu'elle avait écrite à l'accusateur public. Cette lettre lui apprit tout ce qui se passait dans cette âme brûlante. Madame C...r y faisait des vœux pour le retour de la royauté : c'était demander la mort; elle l'attendait. Mais ne recevant pas de nouvelles, elle craignit que sa lettre ne fût point parvenue : elle en écrivit une autre, et prit ses mesures pour qu'elle arrivât. Cependant on lui cachait les journaux, parce que son amant était sur la liste des suppliciés : elle

dit à ses amis : *Je sais qu'il n'est plus ; ne me déguisez rien, j'ai du courage.* On lui avoua qu'elle avait tout perdu. Elle reçut ce dernier coup avec la plus grande fermeté, et se retira une seconde fois dans son appartement. Là elle relut toutes les lettres de son amant, s'en fit une ceinture, et passa le reste de la nuit à le pleurer. Le lendemain, elle s'habilla avec recherche ; et, à l'heure du déjeûner, comme elle était à table avec les autres prisonniers, elle entendit la cloche. *C'est moi que l'on vient chercher*, s'écria-t-elle avec joie ; *adieu, mes amis ; je suis heureuse, je vais le suivre !* A ces mots, elle coupa ses beaux cheveux, les partagea entre ses amis, donna ensuite à l'un une bague, à l'autre un collier, et les quitta après les avoir priés de jeter quelquefois un regard sur ses présents. Elle vola au tribunal. On lui demanda si elle était l'auteur de la lettre qui l'y faisait appeler : *Oui, cruels ; c'est moi qui vous l'ai adressée ; vous avez assassiné mon amant, frappez-moi à mon tour, je vous apporte ma tête.* Arrivée sur l'échafaud, elle s'écria : *C'est ici qu'il a péri, hier, à la même heure ; je vois son sang ; bourreau, viens y mêler celui de son amante.* Après avoir prononcé ces mots, elle se livra au fer assassin, en répétant jusqu'au dernier moment le nom qu'elle adorait.

Une autre femme se signala, après le trépas de son amant, par un transport d'un caractère différent, mais qui n'est pas moins tendre.

Elle avait assisté à l'exécution de l'infortuné qui lui était si cher. Elle suit sa dépouille jusqu'au lieu où l'on devait l'ensevelir avec d'autres cadavres. Là elle flatte la cupidité du fossoyeur pour en obtenir la tête d'une victime chérie. « Des yeux où régnait l'a-
» mour, et que la mort vient d'éteindre, la plus belle
» chevelure blonde, les grâces de la jeunesse flé-
» tries par le malheur : voilà, dit-elle, l'image de
» celui que je viens chercher. Cent louis seront la
» récompense de ce service. » La tête est promise. Elle revient seule et tremblante la prendre dans un voile précieux. Mais la nature fut moins forte que l'amour : cette sensible amante, épuisée des combats qu'elle éprouvait, tomba au coin de la rue Saint-Florentin, et laissa voir aux yeux effrayés son secret et son dépôt. Elle fut envoyée au tribunal révolutionnaire, qui lui fit un crime de l'action qui aurait dû l'attendrir; et elle marcha bientôt au supplice, heureuse de l'espoir de retrouver, dans un meilleur monde, l'objet qui lui avait inspiré un délire si passionné!

Il est un effort encore plus beau que de s'immoler

pour l'amant dont on est aimé : c'est de mourir pour un infidèle. L'histoire de Madame C.... présente cet excès de grandeur d'âme.

Un jeune homme en fut longtemps épris, et en avait obtenu le plus tendre retour; mais, quoique toujours adoré, il l'abandonna pour madame B...., dont l'amabilité pouvait faire excuser cette inconstance. Il est arrêté dans un département, ainsi que madame C... Réunie du moins par l'infortune à son volage amant, elle pardonne à sa rivale, et lui écrit même les lettres les plus affectueuses. Cependant les deux captifs apprennent que l'on a donné l'ordre de les transférer à Paris. Révoltés de périr sous la main d'un bourreau, ils marquent à madame B.... de se trouver munie de poison, tel jour, à telle heure, au passage de la galiote. Madame B.... se croit obligée de remplir leur dernière volonté. Elle se rend au jour, à l'heure, au lieu indiqué, courant mille fois le risque de se perdre elle-même. Son zèle fut trompé; on avait fait prendre la poste à ces malheureux amis, et déjà ils étaient à la Conciergerie : nul moyen de parvenir jusqu'à eux. Le jeune homme, qui desirait voir encore une fois celle qu'il préférait, écrit à madame B.... de paraître sur son passage le jour de l'exécution. Ce jour arrive. Madame B.... re-

cueille toutes ses forces, et se traîne rue Saint-Honoré. Cependant madame C...., sûre de n'être plus séparée de celui dont l'image n'était jamais sortie de son cœur, le console; et pour elle seule, au milieu d'une foule de victimes consternées, l'attente du supplice est le moment du bonheur. Le char de la mort traverse la rue Saint-Honoré. Madame B...., attachée aux barreaux d'une fenêtre, voit son amant enchaîné, et sa rivale à ses côtés. Tous deux, par des signes de tête, lui font les adieux les plus touchants. Le jeune homme la regardait avec des yeux où se peignait la douleur de la quitter; la femme, au contraire, le visage rayonnant, semblait lui dire : *Je suis plus heureuse que toi; je vais vivre éternellement avec lui.* Ils disparaissent : madame B... tombe évanouie; et quand elle revint à elle, ses amis n'étaient plus.

La tendresse fraternelle inspira aussi des sacrifices dignes d'être placés à côté de ceux de l'amour et de l'hymen.

Mademoiselle Maillé, détenue rue de Sèvres, s'immola pour sa belle-sœur. Elle s'était rendue dans la cour avec les autres prisonniers pour y entendre l'appel des accusés : son nom est prononcé, elle s'a-

vance; mais elle fait remarquer que le prénom n'étant pas le sien, ce n'est pas d'elle qu'il s'agit. On lui demande si elle sait quelle est la personne désignée (c'était sa belle-sœur); elle garde le silence. On lui ordonne de révéler sa retraite. *Je ne desire pas la mort*, répond-elle; *mais je la préfère mille fois à la honte de me sauver aux dépens d'une autre; je suis prête à vous suivre.*

Madame Élisabeth pouvait échapper aux dangers qui menaçaient les Bourbons, en rejoignant ceux de ses frères qui sortirent de France; elle aima mieux s'oublier elle-même pour ne pas abandonner le plus malheureux. Elle mourut bientôt après lui avec le calme d'une âme douce et pure. Dans la voiture qui la menait au supplice, son fichu tomba. Exposée en cet état aux regards de la multitude, elle adressa au bourreau ce mot mémorable : *Au nom de la pudeur, couvrez-moi le sein.*

Après la reddition de Lyon, une jeune fille entra désespérée dans la salle où la commission siégeait, et s'écria : *Il ne me restait de toute ma famille que mes frères; vous venez de les faire fusiller; de grâce, commandez que je périsse avec eux.* Elle pressait les genoux des juges en leur adressant cette triste prière.

On la refusa. Elle courut se jeter dans le Rhône.

Dans la même ville, à la même époque, cinq prisonniers s'échappèrent d'un cachot appelé la *Mauvaise Cave;* ce furent les sœurs du jeune Porral qui leur en facilitèrent les moyens. Elles donnèrent une partie de leur fortune pour pénétrer jusqu'à leur frère, et firent, au milieu des plus grands dangers, plusieurs voyages pour lui apporter les instruments nécessaires à son évasion. Le jeune Porral s'en servit avec autant de bonheur que de hardiesse, et vint bientôt, avec ses quatre compagnons, remercier ses sœurs, qui l'aidèrent encore à se dérober aux recherches qu'occasiona le bruit de sa fuite.

La France presque entière était devenue une arène sanglante où tous les sentiments se disputaient le dangereux honneur d'être utile à l'infortune; mais la piété filiale, en se dévouant à sa défense, acquit peut-être un nouveau degré d'intérêt par le contraste de l'héroïsme avec la jeunesse et l'innocence.

Mademoiselle de Bussy et mademoiselle de Brion, âgées, l'une de quinze ans, l'autre de dix-neuf, avaient toutes deux accompagné leurs mères en prison. Elles n'étaient point écrouées; elles pouvaient

sortir : elles préférèrent partager leur captivité ; et lorsque le décret qui expulsait de Paris la caste nobiliaire les força de s'en séparer, elles versèrent des torrents de larmes ; et, tous les jours, dans ces campagnes où elles jouissaient d'un air plus pur, on les entendit regretter l'insalubrité de l'horrible demeure d'où la violence les avait arrachées.

On a vu également madame Grimoard, maintenant madame Potier, témoigner à sa mère, madame Lachabaussière, le plus touchant empressement. Elle avait été envoyée dans une prison différente ; elle sollicita, quoique enceinte, sa translation à Port-Libre, pour être auprès de sa mère et lui rendre tous ses soins ; mais elle la trouva enfermée au secret, et traitée avec la plus grande barbarie. Témoin de cette cruauté, elle en fut tellement affectée que son esprit s'aliéna par intervalles ; elle devint la Nina de la nature. Elle négligeait le soin de se parer ; ses cheveux flottaient toujours épars. Dans son égarement, qui attendrissait tous les cœurs, tantôt fixée à une place, ses yeux se promenaient autour d'elle, et ne voyaient personne ; son sein exhalait des gémissements, sa figure et son corps se tourmentaient de convulsions ; tantôt elle se levait avec précipitation, parcourait les corridors, allait s'asseoir sur les de-

grés de la porte du cachot de sa mère. Là elle écoutait longtemps; et, si aucun bruit ne frappait son oreille, elle soupirait, elle pleurait, elle s'écriait douloureusement et à demi-voix : *O ma mère! ma tendre, ma malheureuse mère!* Si elle l'entendait marcher, ou faire quelques mouvements, elle s'entretenait avec elle; et, pour prolonger le pénible plaisir de cette conversation, elle restait des heures entières étendue sur le seuil. Elle ne se bornait point à des paroles : elle portait tous les jours à sa mère une partie de sa subsistance; c'était lui porter la vie, car souvent on oubliait cette infortunée. Mais lorsqu'elle venait demander au geôlier l'ouverture du cachot, par combien de refus grossiers, de propositions dégoûtantes, d'insolentes plaisanteries, il fallait l'acheter! N'importe, elle souffrait tout pour offrir quelque nourriture à sa mère, pour l'embrasser quelques instants. On eût dit que la sollicitude maternelle avait passé tout entière dans l'âme de cette fille sensible.

Le même éloge est dû à mademoiselle Delleglace. Son père, envoyé d'un cachot de Lyon à la Conciergie, partait pour Paris. Elle ne l'avait pas quitté; elle demanda au conducteur d'être admise dans la même voiture. Elle ne put l'obtenir; mais le cœur

connaît-il des obstacles? Quoiqu'elle fût d'une constitution très faible, elle fit le chemin à pied; elle suivit pendant plus de cent lieues le chariot où M. Delleglace était traîné, et ne s'en éloignait que pour aller dans chaque ville lui préparer des aliments, et le soir mendier une couverture qui facilitât son sommeil dans les différents cachots qui l'attendaient. Elle ne cessa pas un moment de l'accompagner et de veiller à tous ses besoins, jusqu'à ce que la Conciergerie les eut séparés. Habituée à fléchir les geôliers, elle ne désespéra point de désarmer des oppresseurs. Pendant trois mois, elle implora, tous les matins, ceux des membres du comité de salut public qui avaient le plus d'influence, et finit par vaincre leurs refus. Elle reconduisait son père à Lyon, fière de l'avoir délivré; mais le ciel ne lui permit pas de jouir de son ouvrage. Elle tomba malade dans la route, épuisée de l'excès de fatigue à laquelle elle s'était livrée, et perdit la vie, qu'elle avait sauvée à l'auteur de ses jours.

Mademoiselle de La Rochefoucauld montra autant de courage pour son père. Elle avait été condamnée avec lui dans la guerre de la Vendée; mais elle sut le dérober à l'exécution. Elle le cacha chez un artisan, jadis leur domestique, et chercha ailleurs un

asile pour elle. Tous deux vivaient ainsi à l'abri des bourreaux ; mais comme leurs biens étaient confisqués, et que la pitié est prompte à se lasser, leurs ressources s'épuisèrent en peu de temps. Mademoiselle de La Rochefoucauld apprend que son père va succomber au besoin ; réduite à la même extrémité, et ne pouvant le secourir, elle se dévoue pour lui. Un général républicain passait alors dans la ville où elle s'était réfugiée : elle l'instruit, dans la lettre la plus pathétique, de la situation déplorable de son père, et lui offre de se présenter pour subir l'arrêt prononcé contre elle, s'il s'engage à donner un prompt secours à ce vieillard expirant. Le guerrier vole la trouver ; mais ce n'est pas un ennemi qu'elle voit en lui ; c'est un protecteur. Il secourut le père, sauva la fille, et, après le 9 thermidor, les fit rentrer dans leur fortune en obtenant la révision de leur jugement.

Le trait de la jeune Bois-Béranger est aussi admirable, et peut-être encore plus attendrissant. Sa mère, son père et sa sœur, avaient reçu leur acte d'accusation ; elle seule semblait avoir été oubliée des meurtriers de sa famille. Combien cette funeste préférence lui coûta de larmes ! Elle disait, dans son désespoir : *Je suis donc condamnée à vous survivre ! nous*

ne mourrons pas ensemble! Elle s'arrachait les cheveux; elle embrassait tour à tour sa mère, sa sœur, son père; elle les baignait de ses pleurs, et répétait avec amertume : *Nous ne mourrons donc pas ensemble!* L'acte d'accusation si desiré arrive; plus de regrets, plus de larmes : elle fait éclater les transports de sa joie. Elle embrasse de nouveau ses parents, en s'écriant : *Nous mourrons ensemble!* On eût dit qu'elle tenait dans ses mains leur liberté et la sienne. Elle se para comme pour un jour de fête : elle coupa elle-même les tresses de sa belle chevelure. Au sortir de la Conciergerie, elle pressait dans ses bras sa malheureuse mère, dont l'abattement était le seul chagrin qu'elle éprouvait; enfin elle soutint jusqu'à l'échafaud son courage affaibli. *Consolez-vous*, lui disait-elle, *consolez-vous; n'êtes-vous pas heureuse? Vous n'emportez pas le moindre regret dans le tombeau; toute votre famille vous accompagne, et vous allez recevoir la récompense que méritent vos vertus.*

Il est plusieurs femmes à qui l'humanité seule inspira ce noble mépris de la vie, que d'autres montrèrent par attachement à des liens sacrés.

Quelque temps après le 31 mai, M. Lanjuinais, mis hors la loi, vint se réfugier à Rennes, chez sa

mère, qui n'avait à son service qu'une ancienne femme de chambre. Il crut devoir déguiser la vérité à cette dernière; mais un jour il lit dans les papiers publics que le député Guadet a été exécuté à Bordeaux, et que l'on a enveloppé dans sa proscription tous ceux de ses amis qui l'avaient reçu, et même les domestiques qui n'avaient pas déclaré son asile. M. Lanjuinais voit le péril où sa présence jette la femme attachée à sa mère; et il se décide, au risque de sa vie, à l'y soustraire. Il lui révèle sa position, l'avertit de ce qu'elle doit craindre, et l'engage à s'éloigner, en lui recommandant le silence. Elle lui répond qu'elle ne l'abandonnera pas quand il est en danger, et qu'il lui importe peu de mourir si elle doit le perdre. Il lui fait des représentations : toutes sont inutiles; elle réclame avec instance le bonheur de rester près de ses maîtres jusqu'au dernier moment. Lanjuinais, pénétré, se laissa vaincre, et parvint à gagner, par l'adresse de cette femme, l'époque de la chute de Robespierre, où elle recueillit, dans le salut du fils de sa maîtresse, le prix de sa vertueuse obstination.

Marie, servante dans une maison d'arrêt de Bordeaux, inspira de la confiance à deux jeunes gens par la douceur avec laquelle elle traitait ceux qui y

étaient enfermés. Ils s'adressèrent à elle pour s'évader. Elle consentit à leur en fournir les moyens. Au moment de sortir, ils lui offrirent chacun un assignat de cinq cents francs, comme un témoignage de leur reconnaissance. Elle s'en offensa, et leur dit : *Vous ne méritez pas que je vous sois utile, puisque vous m'estimez assez peu pour imaginer qu'un vil intérêt me guide.* Ils eurent beau lui faire observer qu'ils ne lui proposaient cette somme que pour qu'elle échappât sans craindre les besoins, si elle était soupçonnée d'avoir participé à leur fuite; ils virent bientôt qu'il fallait ou ne plus lui parler d'argent, ou renoncer à accepter son secours. Ils s'abandonnèrent enfin à elle, en lui demandant quel gage ils pouvaient lui laisser de leur sensibilité : *Embrassez-moi*, leur répondit-elle, *je ne veux pas d'autre récompense.*

Dans la ville de Brest, un inconnu entra chez madame Ruvilly pour lui demander un asile contre la proscription. C'était un vieillard de quatre-vingts ans. Née avec une âme compatissante, elle ne s'informa pas de son existence, elle n'examina pas le danger qu'il lui apportait; il était malheureux, ce titre lui suffit : elle s'empressa de le cacher, et lui prodigua les soins les plus attentifs. Deux jours après, le vieillard vient prendre congé d'elle. Madame Ruvilly,

qui avait eu la délicatesse de ne pas le questionner, lui témoigne sa surprise. Il lui avoue qu'il est prêtre, et que, voué par ce nom seul à la persécution, il craint qu'un plus long séjour ne l'attire sur elle. *Souffrez*, poursuit-il, *qu'en m'éloignant, je vous délivre du danger de m'avoir recueilli, et m'épargne à moi-même la douleur de vous entraîner dans ma ruine. — Mais dans quel lieu vous retirerez-vous?* lui dit madame Ruvilly. — *Dieu y pourvoira*, répond-il. — *Quoi!* s'écrie-t-elle, *vous n'avez pas de retraite, et vous voulez que je vous laisse partir! Non: plus votre état vous expose, plus vous m'intéressez. Attendez, de grâce, dans cette maison, un moment plus tranquille.* Le vieillard refusa, et, malgré les instances les plus vives, resta vainqueur dans ce combat de générosité. Madame Desmarets, sœur de madame Ruvilly, se trouvait alors chez cette dernière; elle fut témoin de cette scène touchante, et garda le secret. Mais la tyrannie a les yeux toujours ouverts: elle surprit bientôt les traces de cet acte hospitalier. Madame Ruvilly s'applaudit, devant ses juges, du service qu'elle avait rendu, et ne parut affligée que de voir sa sœur condamnée avec elle pour ne l'avoir pas dénoncée. Ces deux femmes subirent leur sort, fières d'être punies pour une action généreuse.

Madame Payssac, habitante de Paris, fit plus que donner l'hospitalité : elle l'offrit. L'estimable Rabaud de Saint-Étienne fut mis hors la loi après le 31 mai ; madame Payssac vint lui proposer un asile dans sa maison. En vain il lui fit sentir l'étendue des dangers où il la jetterait en acceptant ; elle insista avec toute l'énergie d'une belle âme, et parvint à triompher de ses refus. Cependant il fut découvert chez elle ; et, bientôt après, elle le suivit au supplice avec le courage qu'elle avait montré lorsqu'elle en affronta le péril.

Le célèbre Condorcet était poursuivi à cette affreuse époque. Une femme de ses amies lui fit également la proposition de le cacher. Il refusa en s'écriant : *Vous seriez hors la loi.* — *Eh!* reprit-elle, *suis-je hors l'humanité?* Cette réponse ne le détermina pas. Quelque temps après, on le trouva tué de ses propres mains dans un village voisin de Paris.

Madame Le Jay réussit mieux : elle recueillit M. Doulcet de Pontécoulant, et son zèle fut si ingénieux qu'elle sauva sa vie et la sienne.

La nièce d'un sacristain de Bruxelles eut le même bonheur en secourant un Français qui s'y était ré-

fugié dans nos jours sanguinaires. C'était après la bataille de Fleurus, lorsque nos troupes rentrèrent dans la Belgique. Menacé d'être pris dans Bruxelles, il fuyait; une jeune fille, assise devant une porte, et entraînée par le seul intérêt qu'inspire un malheureux, l'arrêta en lui criant : *Vous êtes perdu, si vous allez plus loin! — Si je retourne, je le suis également! — Hé bien*, reprit-elle, *entrez ici*. Il accepta. Après lui avoir appris qu'elle le recevait dans la maison de son oncle, qui ne lui permettrait pas de le sauver s'il en était instruit, elle le conduisit dans une grange où il se cacha. A peine il faisait nuit, que quelques soldats vinrent s'y livrer au sommeil. La nièce les suivit sans en être aperçue, et, dès qu'ils furent endormis, elle en profita pour tirer le Français de ce lieu trop peu sûr; mais comme il s'échappait, un d'eux se réveilla, et le saisit par la main. A ce mouvement elle s'élança entre eux, en disant : *Lâchez-moi donc! c'est moi qui viens*... Elle n'eut pas besoin d'achever; le soldat, trompé par la voix d'une femme, abandonna son captif. Elle mena ce dernier jusqu'à sa chambre; là elle prit les clefs de l'église, et, une lampe à la main, elle la lui ouvrit. Ils arrivèrent à une chapelle que les ravages de la guerre avaient dépouillée de ses ornements. Derrière l'autel était une trappe difficile à apercevoir. Dès qu'elle

l'eut levée : « Vous voyez, lui dit-elle, cet escalier » sombre; c'est celui d'un caveau qui renferme les » restes d'une famille illustre; il est probable que » l'on ne vous soupçonnera pas dans ce lieu. Ayez » le courage d'y demeurer jusqu'à ce qu'il se présente » un moment favorable à votre évasion. » Il ne balance pas; il descend avec confiance. O surprise! les premiers objets qu'il aperçoit, à la clarté de la lampe, sont les armes de sa famille, originaire de ce pays! il reconnaît les tombeaux de ses aïeux, il les salue avec respect; il touche avec attendrissement ces marbres chéris. La nièce le laisse au milieu de ces impressions. Leur douceur, et surtout l'espérance de retrouver une épouse qu'il adorait, lui firent oublier quelque temps l'horreur de son habitation; mais deux jours s'étaient passés, et il ne voyait pas revenir sa libératrice. Il ne sut qu'imaginer; tantôt il craignait qu'elle n'eût été la victime de ses services; tantôt il tremblait qu'elle ne l'eût oublié. Le besoin de la faim se joignit à ces idées effrayantes, et il n'eut plus devant les yeux que l'image d'une mort plus horrible que celle qu'il avait évitée. Ses forces s'épuisèrent; il tomba presque sans connaissance sur le cercueil d'un de ses ancêtres. Cependant un bruit se fit entendre; c'était la voix de la sensible nièce qui l'appelait. Accablé par la joie comme par

la faiblesse, il ne put répondre; elle le crut mort, et laissa retomber la trappe en gémissant. Le malheureux, épouvanté, fit un effort, poussa un grand cri; elle l'entendit, et accourut. Elle se hâta de lui présenter des aliments, lui expliqua la cause de ses retards, et l'assura que ses précautions étaient si bien prises, que désormais elle ne lui en ferait plus éprouver. Elle venait de le quitter, lorsqu'un cliquetis d'armes frappa son oreille; elle rentra précipitamment dans le caveau, en recommandant au Français de garder le silence. C'étaient en effet des hommes armés que le sacristain, accusé d'avoir introduit un émigré dans l'église, et ignorant l'imprudence de sa nièce, y conduisait pour qu'ils fissent leurs perquisitions. Rien n'échappa à leurs regards; ils visitèrent partout; ils marchèrent même sur la fatale trappe. Quel moment pour les deux captifs! Chaque pas qui l'ébranlait répondait à leur cœur, et leur semblait être l'approche de leur dernier moment. Cependant le bruit s'éloigna peu à peu, et finit par se dissiper entièrement. La nièce sortit encore inquiète, parcourut l'église, y trouva une profonde solitude, revint rassurer le Français alarmé, et se retira. Le lendemain, les jours suivants, elle lui apporta exactement sa nourriture; il resta ainsi longtemps dans ce souterrain, sous la garde de cette fille attentive. Un moment de

tranquillité arriva; elle l'en avertit. Il dit un adieu tendre et respectueux aux mânes de ses ancêtres qui l'avaient protégé, sortit de ce tombeau vivant, gagna la campagne, et rejoignit bientôt une épouse dont la présence et l'amour lui firent encore plus apprécier le bienfait de sa généreuse libératrice.

Page 61, vers 7.

Pour les jours d'un époux vertueuse adultère.

Ce n'est point une exagération poétique; c'est encore la vérité. Que l'on consulte surtout les procès de Carrier et de Joseph Lebon, on s'assurera que plusieurs femmes furent obligées, pour racheter la vie d'un père ou d'un mari, de s'abandonner à la lubricité de ces barbares; et je crois que rien ne mérite plus le nom de vertu que ce sacrifice de la vertu même, que ce supplice effroyable d'assouvir, pour le salut d'un objet chéri, les transports de monstres dégouttants de meurtres et de forfaits.

Page 62, vers 3.

Sombreuil vient, éperdue, affronter le carnage.

Cette belle action de mademoiselle de Sombreuil, au milieu des massacres de septembre, est trop con-

nue pour que j'entre dans de longs détails. Il est juste pourtant que je rappelle ici, comme une nouvelle preuve de son dévouement, un fait que je n'ai pu placer dans mes vers. Un des meurtriers mit à la délivrance de M. de Sombreuil la condition qu'elle boirait un verre de sang. L'amour filial lui donna la force de céder à cette horrible proposition. Depuis cette époque, mademoiselle de Sombreuil eut des convulsions fréquentes, et dont le retour était régulier. Elle n'en fut pas moins attentive pour son père; elle partagea ses fers lorsqu'il fut réincarcéré pendant la terreur. La première fois qu'elle parut devant les autres prisonniers, tous les yeux se fixèrent sur elle et se remplirent de larmes; elle reçut de tous les cœurs le prix que l'on doit à la vertu. M. Coëttant la célébra dans une romance touchante. Madame de Rosambo lui adressa un mot qui les honore l'une et l'autre. Elle sortait de la prison avec le vénérable Malesherbes pour paraître au tribunal; elle aperçoit mademoiselle de Sombreuil : *Vous avez eu*, lui dit-elle, *la gloire de sauver votre père, et moi j'ai la consolation de mourir avec le mien.*

La fille de l'estimable Cazotte (1) l'arracha aussi

(1) Auteur d'ouvrages fort ingénieux, tels qu'*Ollivier, le Diable amoureux*, etc.

aux égorgeurs des prisons. Comme ce trait a fait moins de bruit que l'autre, il n'est pas indifférent que j'en développe les circonstances.

Quelques jours avant le 2 septembre, mademoiselle Cazotte, mise à l'Abbaye avec son père, fut reconnue innocente; mais elle ne voulut pas l'y laisser seul et sans secours : elle obtint la faveur de rester auprès de lui. Arrivèrent ces journées effroyables qui furent les dernières de tant de Français. La veille, mademoiselle Cazotte, par le charme de sa figure, la pureté de son âme, et la chaleur de ses discours, avait su intéresser des Marseillais qui étaient entrés dans l'intérieur de l'Abbaye. Ce furent eux qui l'aidèrent à sauver ce vieillard : condamné après trente heures de carnage, il allait périr sous les coups d'un groupe d'assassins; sa fille se jette entre eux et lui, pâle, échevelée, et plus belle encore de son désordre et de ses larmes : *Vous n'arriverez à mon père*, disait-elle, *qu'après m'avoir percé le cœur*. Un cri de grâce se fait entendre; cent voix le répètent; les Marseillais ouvrent le passage à mademoiselle Cazotte, qui emmène son père, et vient le déposer dans le sein de sa famille. Cependant sa joie ne fut pas de longue durée. Le 12 septembre, elle le voit jeter une seconde fois dans les fers. Elle se

présente à la Conciergerie avec lui; la porte, ouverte pour le père, est refusée avec dureté à la fille. Elle vole à la Commune et chez le ministre de l'intérieur, et, à force de larmes et de supplications, leur arrache la permission de servir son père. Elle passait les jours et les nuits à ses côtés, et ne s'éloignait de lui que pour intéresser ses juges en sa faveur, ou pour disposer des moyens de défense. Déjà elle s'était assurée de ces mêmes Marseillais, auxquels elle fut si redevable dans son premier danger; déjà elle avait rassemblé des femmes qui lui avaient promis de la seconder : elle commençait enfin à espérer, lorsqu'on vint la mettre au secret. Son zèle s'était fait tellement redouter des adversaires de son père, qu'ils n'avaient trouvé que ce moyen pour qu'il ne pût leur échapper une seconde fois. En effet, ils égorgèrent, pendant l'absence de sa fille, cet homme qu'auraient dû faire respecter son grand âge, ses talents, et ce spectacle effrayant de la mort qui, dans les horreurs de septembre, avait plané trente heures sur sa tête. Mademoiselle Cazotte n'apprit qu'en devenant libre une perte si cruelle : on conçoit l'étendue de sa douleur. Elle n'eut d'autre consolation que d'adoucir les chagrins de sa mère, et elle se livre encore à ce devoir avec toute la délicatesse des sentiments dont la nature l'a douée.

Lorsque la pensée s'arrête sur nos massacres révolutionnaires, et principalement sur le régime de la Terreur, où le meurtre régna quatorze mois parmi nous, il est difficile de ne pas se rappeler les temps de Marius et de Sylla, qui furent aussi une des époques les plus fatales à l'humanité. Lucain a fait, dans sa Pharsale, la peinture de leurs proscriptions. J'ai tenté une traduction libre et abrégée de ce passage de son poëme : je vais la transcrire. Peut-être ce tableau ne sera pas sans intérêt, puisqu'on y trouvera plus d'un rapport avec les crimes dont nous avons été les témoins (1).

(*C'est un vieillard qui parle, effrayé de l'approche de César.*)

Je les revois, dit-il, à ses fils éperdus,
Ces jours de deuil, ces temps où le fier Marius,
Ce vainqueur des Teutons, chassé de l'Italie,
Cacha dans les marais sa tête ensevelie;
Et, bientôt découvert sous leurs impurs roseaux,
De cet abri fangeux passa dans les cachots.
D'avance il subissait la peine de ses crimes.
Né pour finir ses jours sur un tas de victimes,
Dans Rome, que ses mains oseront embraser,

(1) Cette traduction a paru dans l'*Almanach des Muses* de l'an IV (1796).

Le trépas qu'il attend semble le refuser.
Un Cimbre, en sa prison, pour l'immoler s'avance;
Il recule à l'aspect du héros sans défense;
Il fuit : il a cru voir, sous ces murs ténébreux,
Des éclairs redoublés jetant un jour affreux,
Des esprits infernaux toute la troupe impure,
Et Marius déjà dans sa grandeur future.
Une voix l'a frappé : « Respecte Marius,
» Cimbre; à ton bras obscur ses jours ne sont pas dus.
» Avant de pénétrer dans le royaume sombre,
» Il faut que d'autres morts y précèdent son ombre.
» Respecte Marius; tes peuples égorgés
» En lui laissant le jour seront bien mieux vengés. »
Son sort change en effet : affranchi de ses chaînes,
Il erre quelque temps sur des plages lointaines.
Il parcourt la Libye, et les bords habités
Par ces peuples sans frein qu'il a jadis domptés;
Il foule aux pieds Carthage et sa cendre immortelle,
Et, comme elle abattu, se console avec elle.
C'est là qu'enfin les dieux relèvent son destin.
Le bruit de ses revers enflamme l'Africain.
Son grand nom, sa valeur à vaincre accoutumée,
D'esclaves, de brigands, lui donnent une armée :
Il ne veut que des cœurs dans les forfaits vieillis;
Et les plus criminels sont les mieux accueillis.

Quel fut ce jour, marqué par tant de funérailles,
Où Marius vainqueur entra dans nos murailles!
La mort volait partout. L'un sur l'autre étendus,

La noblesse et le peuple expirent confondus :
Sur leurs têtes au loin le glaive se promène.
Plus de respect pour l'âge ; une foule inhumaine
Égorge le vieillard qui se traîne au tombeau,
Et l'enfant malheureux couché dans son berceau.
L'enfant ! du jour à peine il voyait la lumière !
Qu'a-t-il fait pour mourir en ouvrant la paupière ?
Il le peut, c'est assez : du soldat menaçant
La fureur le rencontre, et l'immole en passant.
Elle frappe au hasard, elle entasse les crimes,
Dans le barbare effroi de manquer de victimes.
De morts et de mourants les temples sont jonchés ;
Sous des ruisseaux de sang les chemins sont cachés,
Et, grossi par leurs eaux, sur sa rive fumante,
Le Tibre épouvanté roule une onde sanglante.
Sur qui pleurer au sein des publiques douleurs ?
Ah ! recevez du moins nos regrets et nos pleurs,
Proscrits, qu'a distingués une grande infortune ;
Licinius, traîné mourant dans la tribune ;
Bæbius, dont leurs bras, de carnage enivrés,
Partagèrent entre eux les membres déchirés ;
Toi, surtout, qui prédis ces maux à l'Italie,
O vieillard éloquent, dont la tête blanchie,
Portée à Marius par tes vils assassins,
Orna, sanglante encor, ses horribles festins.
Rome a récompensé Marius qu'elle abhorre ;
Pour la septième fois il est consul encore.
Il meurt, ayant atteint dans ses jours agités

Le comble des revers et des prospérités,
Porté, par les destins contraires et propices,
Au faîte des grandeurs, du fond des précipices.
Sylla revint dans Rome, et, lui rouvrant le flanc,
Vengea le sang versé par des fleuves de sang.
Victimes et bourreaux, tous étaient des coupables.
C'est alors qu'on dressa ces odieuses tables
Où l'airain criminel, des têtes des proscrits,
Offrait, en traits de sang, et le nom et le prix.
A ce signal de mort, les haines personnelles
Remplissent sans danger leurs vengeances cruelles;
Et le brigand armé, qui se croit tout permis,
Frappe au nom de Sylla ses propres ennemis.
L'esclave, las du joug, assassine son maître;
Le père ouvre le flanc du fils qu'il a fait naître;
Le frère meurtrier vend le sang fraternel;
Les fils, tout dégouttants du meurtre paternel,
Pour l'offrir à Sylla, dans leur fureur avide,
Se disputent entre eux une tête livide.
Les proscrits vainement s'éloignent à grands pas.
Les uns, dans les tombeaux croyant fuir le trépas,
Le retrouvent bientôt sous ces marbres funèbres,
Dans l'air empoisonné de leurs mornes ténèbres;
Les autres, se cachant dans des antres secrets,
Vont servir de pâture aux monstres des forêts;
Quelques-uns, dans l'orgueil d'un désespoir extrême,
Pour dérober leur mort, se poignardent eux-mêmes;
Mais leurs restes sanglants sont encore frappés

Par des bras, furieux qu'ils leur soient échappés.
Les vainqueurs, échauffés par leurs forfaits rapides,
Volent sur mille morts à d'autres homicides;
Femmes, enfants, vieillards, sous leurs coups ont péri;
Et le peuple tremblant voit, d'un œil attendri,
Sur des piques, de sang et de pleurs arrosées,
Des plus grands citoyens les têtes exposées;
Et ne peut, quand sa main veut dresser leurs tombeaux,
De leurs membres épars rassembler les lambeaux.

A ce spectacle affreux, Sylla, fier, immobile,
Du haut du Capitole, avec un front tranquille,
Dans nos murs, où sa rage envoyait le trépas,
Du geste et de la voix anime ses soldats,
Et hâte, sans pâlir des crimes qu'il consomme,
Dans les derniers Romains la ruine de Rome.
C'est par tous ces forfaits que, d'un lâche sénat,
Il mérita le nom de Père de l'État.
Mais enfin, las du soin d'égorger ses victimes,
Il abdiqua ce rang payé par tant de crimes;
Et dans Tibur, au sein d'un repos fastueux,
Il mourut de la mort des hommes vertueux.

Page 64, vers 10.

. . . . . La joueuse, l'avare,
L'altière au cœur d'airain, la folle au cœur bizarre.

Ce sont là quelques-uns des défauts que Boileau reproche aux femmes dans sa dixième satire.

Page 64, vers 19.

Vous m'offrez Éryphile et sa fourbe adultère,
Les fureurs dont Médée épouvanta Colchos,
Le crime qui souilla les femmes de Lemnos.

Éryphile était l'épouse du devin Amphiaraüs, l'un des sept chefs au siège de Thèbes. Amphiaraüs lui avait confié que, s'il allait à cette guerre, il y périrait; et il se cacha pour éviter son sort. Éryphile, séduite par un présent de Polynice, lui découvrit son asile, et fut ainsi la cause de sa mort.

Médée, avant de fuir avec Jason, massacra son frère Absyrte, et dispersa ses membres sur la route, pour arrêter la poursuite de son père.

Les Lemniennes, ayant appris que leurs époux, partis pour une expédition lointaine, s'étaient unis à d'autres femmes, les égorgèrent tous à leur retour.

Page 64, vers 24.

. . . . . L'affreuse Médicis
Au meurtre des Français encourageant son fils.

Il es question de la trop fameuse Catherine de Médicis, mère de Charles IX. On sait que c'est elle qui lui inspira la Saint-Barthélemi.

(*Note de l'Éditeur.*)

Page 66, vers 6.

Les femmes, dût s'en plaindre une maligne envie,
Sont ces fleurs, ornements du désert de la vie.

L'un de nos poètes du siècle les plus distingués, M. Campenon, en remerciant Legouvé de l'envoi de son *Mérite des Femmes*, a fait allusion à ces deux jolis vers de la manière la plus ingénieuse, à propos d'une *Épître aux Femmes* que lui-même avait composée depuis l'année 1795. Il nous paraît piquant aujourd'hui de rapprocher ici du poëme de Legouvé, cette *Épître* de M. Campenon, petit chef-d'œuvre de grâce, de finesse et de sentiment : nous doublerons ainsi les jouissances du lecteur : car, tout en suivant une route différente, nos deux poètes ont également eu l'art de plaire et de charmer.

Supplément aux Notes

DU

MÉRITE DES FEMMES.

Le commencement du XIXe siècle compte déjà plus d'une célébrité parmi les femmes; il faut choisir, ne pouvant les nommer toutes, car elles sont nombreuses; et il ne paraîtra pas déplacé d'en faire mention dans un livre qui leur est consacré : c'est à la fois comprendre l'intention de l'auteur, et terminer dignement un monument élevé à leur gloire par le poète qui leur dut son génie.

Pourra-t-on oublier jamais le beau dévouement de madame Lavalette en 1815? elle imita l'exemple si touchant de madame Lefort, en prenant dans une prison la place de son mari condamné à mort; et quand le bourreau vint y chercher sa victime, il ne rouva plus qu'une faible femme; mais il ne lui était pas réservé de jouir de son triomphe, car ce fut aux dépens de sa raison qu'elle sauva des jours

précieux. Elle revit dans l'exil celui qui devait à son amour le bonheur et la vie; mais, hélas! dans l'égarement de sa douleur, elle expira sans avoir pu reconnaître l'époux vivant dont elle pleurait la mort.

Le courage de ce sexe, toujours grand et fort dans le danger, ne se démentit pas durant les trois journées qui amenèrent la révolution de 1830; on les vit partout, bravant une mort presque inévitable pour lui arracher de nombreuses victimes; car, non contentes de nous donner le jour, elles osèrent le disputer au trépas. Il y a des actions qui ne se récompensent pas par des couronnes, mais dont la reconnaissance grave le souvenir au fond des cœurs; et ce souvenir vaut bien la renommée.

La poésie surtout a rencontré parmi les femmes d'éloquents interprètes. Madame Desbordes-Valmore fit longtemps résonner la lyre de Sapho, et sa poésie pleine de charme et de sentiment l'a mise au rang des illustrations de notre époque. On distingue, dans le recueil de ses œuvres, plusieurs élégies que n'eût pas désavouées le chantre de Lesbos.

Mademoiselle Delphine Gay (1) débuta de bonne

(1) Aujourd'hui madame Girardin.

heure dans une carrière qu'elle parcourt encore au milieu des applaudissements des enfants d'Apollon. Sa première pièce de vers, le *Dévouement des médecins français à Barcelone*, par laquelle elle concourut à dix-sept ans pour le prix de l'Académie française, lui valut une mention des plus honorables. Encouragée par ce premier succès, elle publia la *Quête au profit des Grecs*, et dans cette ode remarquable elle sut monter sa lyre à la hauteur du sujet.

Semblable au météore qui brille un instant et disparaît pour toujours, mademoiselle Élisa Mercœur, poète à seize ans, fit entendre des chants tantôt pleins d'une douce mélancolie, et tantôt rapides comme sa pensée ou élevés comme son âme. Elle devint le Tibulle de son sexe; parfois même elle en fut le Pindare. Lorsqu'elle fit ses adieux à l'existence dans une élégie triste et touchante, le *Déclin du Jour*, elle n'avait pas vingt ans : c'était le chant du cygne qui va mourir.

A côté de tous ces noms également chers à la poésie, il faut placer encore ceux de mesdames Tastu et Anaïs Ségalas; elles peuvent aussi prendre leur part de gloire, car on doit à leurs plumes des vers gracieux comme ceux d'Anacréon, doux et tendres comme ceux de Catulle.

Mesdames Sophie Gay, de Duras et d'Abrantès ne

montrèrent pas moins de talent dans une autre branche de littérature; les deux premières dans des romans que l'on croirait sortis de la plume et du cœur de madame Cottin; la dernière, dans des mémoires remplis d'intérêt, où l'âme de l'auteur de Corinne s'unit à l'esprit de Sévigné.

Peintres éloquents du cœur, les femmes firent palpiter les passions sous le pinceau comme sous la plume, et les admirables compositions des Hersent et des Lescaut (1), les placent avec avantage à côté des grands maîtres de notre école, fiers de pouvoir compter dans leurs rangs un sexe appelé à tous les genres de célébrité. Mesdemoiselles Loïsa Puget et Bertin ont apporté à Polymnie le tribut de leurs talents; enfin la sculpture même ne fut pas dédaignée par les femmes, jalouses de partager toutes nos gloires. Une personne auguste, passant des degrés du trône à l'atelier de l'artiste, osa la première armer ses faibles mains du ciseau de Pygmalion. Comme lui elle anime le marbre; il fit sa Galatée : elle devine et modèle l'amour; et s'élevant plus haut encore, elle consacre son ciseau à la reproduction de Jeanne-d'Arc, cette autre illustration de son sexe.

(Notes de l'Éditeur.)

(1) Aujourd'hui madame Haudebourt.

ÉPITRE

AUX FEMMES,

PAR M. CAMPENON.

1795.

Epître

AUX FEMMES.

1795

O vous, dont le nom seul porte au fond de notre âme
Un intérêt touchant qui l'agite et l'enflamme,
Femmes, souffrirez-vous que je chante en mes vers
Vos grâces, vos talents, et même vos travers?

Oui, vos travers. Je veux vous voir comme vous êtes :
Nous vous aimerions moins si vous étiez parfaites ;
Et vous iriez vous-même arracher les pinceaux
A la main qui voudrait vous peindre sans défauts.
Ne craignez pas pourtant qu'un injuste caprice
Des traits de la satire arme ma main novice ;
Je sais que maint auteur, déshonorant sa voix,
Sur vous de l'épigramme épuisa le carquois ;
D'autres, plus dangereux, s'attachant à vos traces,
De leurs froids madrigaux affadissent vos grâces :
Entre ce double écueil, heureux qui peut marcher !
Il est certains objets qu'à peine on doit toucher ;
Et je sais, comme vous, couvrir d'un égal blâme
Et l'amant furieux qui, trahi dans sa flamme,
Se venge, en vers malins, du trait qui l'a blessé,
Et l'amant maladroit qui, par vous délaissé,
Incapable d'éteindre un feu qui le dévore,
Vous prie à deux genoux de le tromper encore :
Ne peut-on donc vers vous se frayer un chemin
Que l'injure à la bouche, ou l'encens à la main ?
Pour moi, j'aime à gémir sous le poids de vos chaînes ;
Je regrette dans vous jusques à vos migraines.
Vos attaques de nerfs, vos caprices légers,
Vos modes, vos vapeurs, vos dépits passagers,
Tous ces secrets d'état ont besoin du mystère,
Et, pour l'honneur commun, sur eux je veux me taire.

J'y crus, et c'est assez pour que mes vers décents
N'insultent point l'autel où fuma mon encens.
Quel reproche, après tout, a-t-on droit de vous faire?
A vos accusateurs défendez de se taire.
Que leur haine féconde en arguments subtils
S'explique sans détours : voyons, que diront-ils?
Que vos cœurs sont formés de cet argent mobile
Qui, dans son tube étroit, d'un mouvement agile,
Ou s'élève, ou s'abaisse au gré des éléments;
Que vous prenez parfois, pour tracer vos serments,
La plume dont Ninon écrivait à La Châtre;
Que votre esprit léger, de la mode idolâtre,
Dans les nœuds d'une gaze ou les plis d'un mouchoir
Perd un temps qu'il pourrait consacrer au devoir;
Qu'enfin l'amour chez vous, bien loin d'être un mystère,
N'est qu'un frivole échange où l'âme est étrangère,
Qu'un jeu de pur hasard, où la saine raison
Ose voir du même œil la dupe et le fripon.
Tels seront leurs discours : ils jugent la surface;
Mais dans votre âme, enfin, sait-on ce qui se passe?
A-t-on pour vous juger la clef de vos secrets?
Pouvons-nous vous blâmer du soin de vos attraits,
Nous, dont le faible cœur dans vos filets s'enlace,
Par l'effet d'un ruban qui se noue avec grâce?
Et, loin de critiquer vos changeantes amours,
Chacun de nous, enfin, ne peut-il pas toujours

Garder, grâce à vos soins, la flatteuse espérance
Qu'il n'échappera point, et que son tour avance?

Femmes, n'en doutez pas, j'aurais été jaloux
De louer, avant tout, ce que j'admire en vous:
A vos simples vertus, oui, j'aime à rendre hommage;
Dans vos âmes surtout j'honore le courage:
J'ai vu votre constance, au sein de la douleur,
Sortir avec éclat du creuset du malheur:
J'admirais.... J'ignorais où vous puisiez l'adresse
D'allier tant de force avec tant de faiblesse.
Quoi! disais-je, ce front qu'un éclair fait pâlir,
Ce cœur qu'un seul reproche aurait fait défaillir,
Ces nerfs si délicats, dont la fibre agacée
Du souffle d'une abeille aurait été blessée,
Animés tout à coup d'un magique pouvoir,
Quand notre âme s'abat sous un froid désespoir,
Semblent, dans le malheur, reculer la limite
Qu'à nos plus grands efforts la nature a prescrite!
De ces nobles élans, oui, j'aime à vous louer.
Mais, à voir ce contraste, il faut bien l'avouer,
Qui ne serait tenté de vous croire deux âmes:
L'une, s'ouvrant sans cesse aux passagères flammes,
Aux feux follets des sens, aux sentiments jaloux,
A tous les faux plaisirs si voisins des dégoûts;
L'autre, asile de paix, où la vertu réside,

Où la volupté même a le devoir pour guide;
Où d'un commun accord habitent de moitié,
L'estime de soi-même et la sainte amitié?
Pour nous vaincre, c'est là que vous prenez des armes;
C'est là qu'est votre force! On résiste à vos charmes;
Mais on cède aux vertus que la grâce embellit,
Aux attraits d'un bon cœur, à ceux d'un bon esprit.
Ainsi vous ravissez à l'homme son empire,
Empire dont souvent votre orgueil doit sourire!
Car où sont ces tyrans, si fiers, si décriés?
D'un bout du monde à l'autre on les trouve à vos pieds,
Garottés de vos fers, les portant sans murmure.
Ce n'est pas seulement aux lieux où la nature
D'incarnat et d'albâtre a pétri vos minois;
C'est à tout l'univers que vous dictez des lois.
Aux murs où des soudans la majesté respire,
Pour un nez retroussé je vois trembler l'empire;
Sur les bords du Kiang, je vois le mandarin
Tomber aux pieds pointus des dames de Pékin;
Le Lapon, tout transi, sur son traîneau s'élance
Pour plaire aux mêmes yeux qui déplairaient en France;
Et le roi de Pégu ne s'avance aux combats
Qu'enflammé par l'objet dont les mornes appas
S'embellissent pour lui d'un noir épais d'ébène.
Eh bien! dans ces climats comme aux bords de la Seine,
A Paris, à Pékin, votre empire est si doux,

Que, lorsqu'on suit vos lois, on croit suivre ses goûts.

Mais d'un nouveau grief j'entends qu'on vous accuse.
Quelques hommes jaloux d'un jeu qui vous amuse
Ferment à vos efforts le champ libre des vers :
Ils disent que vos doigts, peu faits à ce travers,
Ne doivent de Minerve occuper que l'aiguille ;
Que vos talents sont faits pour briller en famille ;
Que Sapho, dans son art de Phaon dédaigné,
N'eut jamais le bonheur que goûtait Sévigné,
Quand, sans art, exprimant de touchantes alarmes,
Ses lettres à sa fille allaient porter ses larmes.
Il est dans ce reproche un fond de vérité ;
Mais j'y crois voir aussi trop de sévérité.
Vous défendre les vers est un arrêt barbare ;
L'encre sied à vos doigts, quoi qu'en dise Pindare (1).
Si vous vous contentiez d'inspirer nos chansons,
Qui donc pourrait chanter ce que nous inspirons ?
Mieux que nous, votre main, par les Grâces guidée,
Sait d'une image fraîche envelopper l'idée ;
Du fond de votre cœur vos vers semblent couler ;
En vous lisant on croit vous entendre parler ;
Et cette illusion, où le lecteur s'oublie,

(1) Allusion à ce vers du poète Le Brun :

L'encre sied mal aux doigts de rose.

Doit fléchir sa critique ou la rendre polie.
Objets doux et cruels dont notre œil est flatté,
Assemblage de force et de timidité,
De souffrance et d'orgueil, d'astuce et d'innocence,
Vous dont les faibles mains sèment notre existence
De joie et de tourments, de fleurs et de poisons;
Vous qui nous désolez, et que nous chérissons;
De l'homme tour à tour idoles et victimes,
Sources de ses vertus, quelquefois de ses crimes,
Le ciel, en vous formant, embellissait pour nous
Le vase où, se livrant au penchant le plus doux,
La faible humanité, sur ses maux étourdie,
Boit ce breuvage amer qu'on appelle la vie.
Oui, je plains le mortel qui ne vous connaît pas.
Qu'une femme jamais n'a pressé dans ses bras,
Et dont l'âme, fermée au desir de vous plaire,
N'a jamais éprouvé le tourment nécessaire
D'aimer, même privé de l'espoir d'être aimé;
Il vit, il vieillit seul, de regrets consumé,
Fuyant partout l'amour.... L'amour, douce folie,
Épisode trop court du roman de la vie!
Enfin, sans que son cœur, lassé d'un long ennui,
D'un cœur qui lui réponde ait imploré l'appui;
Sans que les noms si doux et d'époux et de père,
Viennent le ranimer à son heure dernière;
Il s'éteint.... A sa mort, aucune femme en deuil

Ne va de ses sanglots escorter son cercueil ;
Un enfant éploré, sur la pierre fatale
N'ira point exhaler sa douleur filiale ;
A peine verra-t-on son cortége isolé
Entraîner à sa suite un ami désolé,
Dont le regret fidèle à la tombe accompagne
La cendre du mortel qui vécut sans compagne.

LES

SOUVENIRS.

LES SOUVENIRS

OU

LES AVANTAGES DE LA MÉMOIRE.

Sur l'immortel sommet de la double colline
Tu créas la Mémoire, auguste Mnémosyne;
Je chante tes bienfaits; souris à mes accords.
La Mémoire, en effet, est un de nos trésors;

Par elle on ressaisit les heures, les années,
Dans la fuite du temps tour à tour entraînées;
Par elle le passé redevient le présent.
Eh! jetant sur ses jours un regard complaisant,
Qui n'aime à remonter le fleuve de la vie?
Qui n'aime à voir, devant son âme recueillie,
Comme un mouvant tableau, repasser lentement
Ses instants de plaisir, et même de tourment!
Il semble que du temps on arrête la trace;
On croit joindre à ses jours tous ceux qu'on se retrace,
Et de leur cours rapide on se sent consolé.
Regardez ce vieillard sous les ans accablé;
Si l'on oubliait tout, sa voix faible et tremblante,
Ses yeux appesantis, sa marche défaillante,
De la mort à son âme offriraient le tableau;
Mais, grâce aux Souvenirs, du bord de son tombeau
Rejetant à son gré ses regards en arrière,
Il revient sur ses jours, et rouvre sa carrière :
Il s'entoure des biens qu'il goûta si longtemps;
Sa vieillesse sourit aux jeux de son printemps;
Et, dans l'illusion dont son âme est ravie,
Il repousse sa tombe et s'attache à la vie.

C'est peu de rajeunir le vieillard étonné :
Les Souvenirs aussi charment l'infortuné.
Un riche, du destin éprouvant l'inconstance,

Est-il de sa splendeur tombé dans l'indigence ;
Si de nos parvenus il n'eut pas la hauteur,
Si du faible toujours il fut le protecteur,
Si le mérite obtint ses secours, ses hommages,
Qu'il reporte les yeux sur ces douces images :
Il se croit riche au moins de ses nombreux bienfaits,
Et reste heureux encor des heureux qu'il a faits.
L'homme sent-il un voile épaissi sur sa vue;
D'un immense horizon l'imposante étendue,
Le pourpre de l'aurore, et le cristal des eaux,
Les trésors des jardins, des guérets, des coteaux,
Tout se couvre à ses yeux d'une ombre universelle :
La Mémoire lui reste, il revoit tout par elle.

La Mémoire à l'amant solitaire, éploré,
Fait retrouver l'objet dont il est séparé.
Voyez Saint-Preux contraint d'abandonner Julie :
Il court porter sa flamme et sa mélancolie
Dans les monts du Valais, sur ces sommets déserts
Dont les fronts escarpés se perdent dans les airs.
Leur immense hauteur, ces roches menaçantes,
Ces gouffres entr'ouverts, ces ondes mugissantes,
Ce tonnerre roulant dans l'horizon lointain,
Le deuil de l'if lugubre et du sombre sapin,
Des voraces oiseaux les cris lents et funèbres,
Ce brouillard plus affreux encor que les ténèbres,

Et de ces vieux glaçons la sinistre pâleur,
Tout répond à son âme et parle à sa douleur;

Son œil désespéré, de la plus haute cime,
Trouve un plaisir cruel à plonger dans l'abîme;
Il est près d'y tomber, fatigué de souffrir;
Mais il nomme Julie, et ne veut plus mourir.
Julie!... à ses côtés en esprit il l'appelle;
Il ne fait plus un pas qu'il ne marche avec elle :
Avec elle il franchit les rochers et les monts;
Avec elle il descend dans les riants vallons.

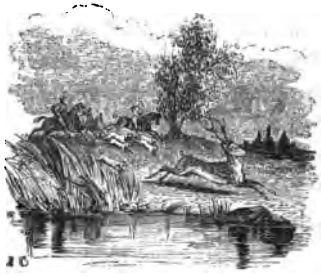
Trouve-t-il un bosquet; ce bosquet dans son âme
Du baiser de *Clarens* a réveillé la flamme.

Un paisible hameau s'offre-t-il à ses yeux;
Il songe à ce *Chalet* qui dut le rendre heureux.
Lit-il sur un ormeau des lettres enlacées;
Tout à coup se présente à ses tendres pensées
Chaque arbre confident, où, dans un doux lien,
Au chiffre de Julie il enchaîna le sien.
Julie, enfin, dans tout est l'objet qu'il admire;
Il la voit dans les fleurs, l'entend dans le zéphire;
Par ce prestige heureux, la rapprochant de lui,
Il trompe son exil, il charme son ennui,
Savoure du bonheur l'ivresse renaissante,
Et remplit les déserts de sa maîtresse absente.

Mais sur l'homme assoupi Morphée est descendu ;
Sa paupière est fermée, et son corps étendu.
Qui remplira le vide où le sommeil le plonge ?
Les Souvenirs portés sur les ailes d'un songe.
Dans ces tableaux trompeurs par eux seuls animés,
Il reprend ses travaux, ses jeux accoutumés.
Le berger endormi tient encor sa houlette,

Le poète son luth, le peintre sa palette ;

L'ami des champs croit voir les prés et les vallons,
Et d'un pied fantastique il foule les gazons;



Le chasseur presse et frappe un cerf imaginaire;
Le guerrier d'un vain bronze affronte le tonnerre;
L'amant entre ses bras retenant la beauté,
Sur un lit idéal rêve la volupté;
Enfin l'ami qui pleure une perte cruelle,
Reconnaît en dormant, dans une ombre fidèle,
Son ami qui mourut, et lui semble vivant.
O toi que ma douleur appelle si souvent,
Et qui, perdu trop tôt pour le fils le plus tendre,
Ne me laissas de toi que ton nom et ta cendre;
O mon père! ton front vénérable et chéri
Se peint dans plus d'un songe à mon œil attendri.

Dans plus d'un songe encor, ton aimable sagesse
Aux utiles travaux invite ma jeunesse,
Rend à mon cœur charmé tes leçons, tes vertus;
C'est ta voix que j'entends, hélas! et tu n'es plus!
Pourquoi dans ton aspect n'ai-je vu qu'un prestige?
Et toi dont chaque jour l'horrible mort m'afflige,
Toi, dès mes premiers ans ô mon plus tendre ami,
Qui, périssant si jeune en ce temps ennemi
Où la Terreur hideuse ensanglantait la France,
D'un orateur futur emportas l'espérance,
Que de fois je t'embrasse, au milieu de la nuit,
Dans ces fantômes vains que son ombre produit!
Là de nos entretiens je retrouve les charmes;
Nous nous contons nos vœux, nos plaisirs, nos alarmes;
Nous nous disons nos plans, nos veilles, nos travaux;
Nous lisons ces écrits qui n'ont point de rivaux;
Et, de nos goûts toujours gardant le caractère,
Tu me vantes Rousseau, je te vante Voltaire;
Et, renouant les nœuds dont mon cœur fut lié,
Je sens l'attrait des arts au sein de l'amitié.
Songes heureux! faut-il qu'en rouvrant mes paupières
Le jour m'enlève, hélas! de si douces chimères!
Quand mon sommeil ranime un des morts que j'aimais,
Je voudrais près de lui ne m'éveiller jamais!
Ainsi de mille objets l'image retracée,
Quand les yeux sont fermés, fait veiller la pensée,

Et du sommeil oisif venant remplir le cours,
Reproduit nos plaisirs, et prolonge nos jours.

Les Souvenirs encor ont une autre puissance :
Ils donnent le bonheur de la reconnaissance;
Nous cherchons les mortels qui pour nous ont tout fait;
L'aspect d'un bienfaiteur est un second bienfait.
Oui, de tous nos penchants la Mémoire est la cause :
De mes soins les plus doux si mon ami dispose,
C'est que je dis tout bas alors que je le voi,
Voila l'être qui souffre ou jouit avec moi!
Pourquoi le fils sensible, en abordant sa mère,
Éprouve-t-il toujours un charme involontaire?
C'est qu'il se dit : Son lait au berceau m'a nourri.
Qui voit la jeune Églé d'un œil plus attendri?
L'amant qui fut heureux, s'il porte un cœur fidèle :
Du bonheur qu'il obtint il palpite auprès d'elle;
Et quand elle se livre à ses nouveaux desirs,
Les plaisirs de la veille augmentent ses plaisirs.

Les arts surtout, les arts sont fils de la Mémoire.
Quand ces peintres dont Rome a préparé la gloire,
Ont voulu reproduire en leurs savants tableaux
Le courroux des autans qui soulèvent les flots,
Les éclats d'un volcan, le choc de deux armées,
Le vol de l'incendie aux ailes enflammées,

Les sillons de la foudre éclatant dans les cieux,
Ces grands objets alors étaient-ils sous leurs yeux ?
Non, ils n'étaient présents qu'aux yeux de leur pensée.
Et ces nobles enfants d'Euripide et d'Alcée,
Tous ceux de qui les vers, si doux à retenir,
Ont captivé leur siècle et conquis l'avenir,
S'ils ont, sous des couleurs fidèles, éloquentes,
Tracé du cœur humain les passions brûlantes,
C'est qu'ils avaient senti ce qu'ils ont exprimé :
Pour bien peindre l'amour il faut avoir aimé.
J'en atteste ta gloire, ô grand homme, ô Racine !

Au théâtre attendri quand ta plume divine
Des tourments d'Hermione étonna les Français,

Tu portais dans ton cœur l'amour que tu traçais.
Longtemps pour Champmêlé plein d'une ardeur extrême
Dans Oreste et Pyrrhus tu te peignis toi-même;
Tes vers, de ces amants exprimant les douleurs,
S'embrasaient de tes feux, se mouillaient de tes pleurs,
Et n'étaient, quand de Phèdre ils disaient la tendresse,
Que de nouveaux soupirs offerts à ta maîtresse.
On doit au Souvenir les vers et le pinceau.

Il fit plus : de l'histoire il créa le flambeau.
Avant qu'on vît briller cette clarté féconde,
Les temps se succédaient dans une nuit profonde;
Les peuples tour à tour par l'oubli dévorés,
Sur la terre passaient l'un de l'autre ignorés;

Les grands événements n'avaient point d'interprètes;
Les débris étaient morts, et les tombes muettes;
L'histoire luit : soudain les temps ont reculé;

L'ombre a fui; les tombeaux, les débris ont parlé;
Les générations s'entendent et s'instruisent,
Et de l'esprit humain les travaux s'éternisent.
O charmes de l'étude! ô sublimes récits!
Dans quels transports le sage, à son foyer assis,
Suit les nombreux combats et d'Athène et de Rome,
A travers deux mille ans applaudit au grand homme,
Consulte l'orateur et le guerrier fameux,
Partage les revers des peuples grands comme eux,

Voit l'empire romain sous le fer des Vandales,
De ses vils empereurs expier les scandales,
Et bientôt, déchiré par divers potentats,
Son cadavre fécond enfanter cent états;
Retrouve en d'autres lieux, sur la sanglante arène,
Marcius dans Condé, Scipion dans Turenne,
Et, rempli des héros et des faits éclatants,
Ainsi que tous les lieux embrasse tous les temps!

Il est vrai, trop souvent pour une âme sensible
Des fastes de Clio la lecture est pénible.
Sous ses tristes pinceaux, les combats meurtriers
S'embellissent du moins de l'éclat des lauriers;
Mais lorsqu'elle décrit des villes inondées
Par des volcans en feux, par les mers débordées;
Mais lorsqu'elle dépeint ces empereurs sanglants,
Qui, plus cruels encor que les mers, les volcans,
Joignent la barbarie à la débauche immonde,
Et dans des coupes d'or boivent les pleurs du monde;
Lorsqu'elle montre enfin le mérite ignoré,
Et la vertu proscrite, et le crime honoré,
La superstition en devoir érigée,
La terre dans le sang au nom du ciel plongée,
Les sombres factions, et ce choc désastreux
Où tous les citoyens se déchirent entre eux,
On gémit de savoir tant de maux, tant de crimes;

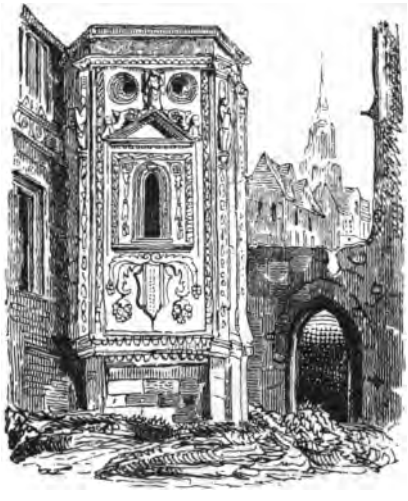
On voudrait que l'oubli pût rouvrir ses abîmes.
Vœux imprudents! du mal le souvenir affreux
Au souvenir du bien donne un prix plus heureux;
L'âme, sur les vertus qu'aux forfaits elle oppose,
Avec plus d'intérêt s'arrête et se repose.
Quand d'un Domitien, d'un Néron, d'un Caïus
La présence nous pèse, ah! combien de Titus
L'image en ce moment nous apparaît plus belle!
Qu'on aime à fuir Tibère auprès de Marc-Aurèle!
Et lorsqu'en son courroux le Vésuve fumant
Engloutit Pompéia dans un gouffre écumant,
Qu'il est doux d'observer, après un tel ravage,
Pétersbourg s'élevant sur un nouveau rivage,
Et de passer ainsi, dans un autre tableau,
De l'aspect d'une tombe à celui d'un berceau!
Que dis-je? ces noms vils que l'histoire déploie
Nous attachent souvent : nous voyons avec joie
Que le crime ne peut, même après le remord,
S'absoudre et se cacher dans la nuit de la mort;
Qu'il existe un vengeur dont la main implacable
De sa tombe ébranlée arrache le coupable,
Et le traîne, honteux de sa triste clarté,
Devant le tribunal du lecteur irrité :
Notre voix lui reproche et sa vie et ses crimes;
Nous aimons sur sa cendre à venger ses victimes.
Nous pardonnons aux dieux, puisque leur équité

Créa pour le pervers une immortalité;
Et de ce châtiment terrible, inévitable,
Lui montre en ses succès l'image épouvantable
Qui, tourmentant ses nuits, empoisonnant ses jours,
Comme un fer suspendu, le menace toujours.
Oh! que les opprimés embrassent cette idée!
Comme elle consolait mon âme intimidée
Dans ces jours de forfaits, où, creusant nos tombeaux,
Un vil tyran sur nous fit régner les bourreaux!
« L'impunité, disais-je, au meurtre en vain l'excite;
« Il est du moins puni lorsqu'il songe à Tacite!
« Il pâlit, effrayé de ce hardi pinceau
« Qui du crime à Néron sut imprimer le sceau,
« Et se voit, comme lui, par de mâles peintures,
« Renaître tout sanglant chez les races futures. »
Je m'écriais : « Il souffre, et le ciel est absous! »
Mais n'est-il pour l'esprit, de s'instruire jaloux,
Que la voix de Clio? Non, grâce à la Mémoire,
L'univers est encore une vivante histoire.
Que loin de ses foyers le savant élancé
Le parcoure; il voyage entouré du passé.
O champs de l'Apennin! ô fleuves d'Ausonie!
Cherchons-nous sur vos bords les sons de l'harmonie,
D'un éternel azur l'aspect délicieux,
Et ce peuple à la fois galant, religieux,
Qui, tout entier à Dieu comme aux tendres faiblesses,

Vit entre des chanteurs, un prêtre, et des maîtresses,
Et, de ses goûts divers esclave tour à tour,
Encense Polymnie, et le pape, et l'amour?
Non, nous courons plutôt, dans ses brillants vestiges,

De l'Italie antique évoquer les prodiges.
Chaque lieu se revêt de son premier renom;
Tout parle d'un haut fait, tout révèle un grand nom.
Que raconte Trébie, et Canne, et Trasimène?
Là, devant Annibal a fui l'aigle romaine.
Que disent ces hameaux, ces cités, ces vallons?
Ici, sous Marius, ont péri les Teutons.
Ces bords sont le théâtre où s'illustra Scévole;
Cette roche escarpée est le fier Capitole,
Où, des fronts couronnés consacrant les revers,
La victoire attacha le joug de l'univers.

Ces superbes palais dont la vue est frappée,



C'est celui de César, c'est celui de Pompée.
Dans ces modestes champs, tous les consuls héros
Reprenaient la charrue en quittant les faisceaux.
Horace vit le jour dans ce hameau tranquille;
Vers ce bois est la tombe où repose Virgile.
Virgile! ah! c'est surtout près de ce monument
Que l'étranger s'arrête avec ravissement.
Cette riche colline et ces plaines fécondes,
Les mers avec orgueil développant leurs ondes,

Et d'un ciel toujours pur l'éclatante beauté,
Tout semble à ses regards par Virgile enchanté.
Aux tombes des Césars son âme fut distraite;
Son âme se recueille au tombeau du poète;
Il y chante les vers où Didon a gémi,
Et quitte ce tombeau comme on quitte un ami.
Des voyages lointains telle est l'heureuse ivresse.

Telle est l'illusion qui me suit dans la Grèce.
De ruines en vain ces climats sont flétris :
L'imagination relève leurs débris;
Tout est héros ou dieu dans ces riches décombres,
Et je marche au milieu des plus illustres ombres.
Athènes se réveille et sort de son tombeau :
Voilà donc ces remparts, ce portique si beau,

Ce théâtre où des vers éclatait l'harmonie,
Et tous ces monuments conquêtes du génie!
Je sors d'Athène et vole aux champs de Marathon;
De Miltiade encore ils répètent le nom.
Je m'avance à Trézène; un autre nom l'habite :
Les rochers sont encor teints du sang d'Hippolyte.
Les roseaux du Ladon appellent-ils mes yeux;
Syrinx fait soupirer ses bords mélodieux.
Ai-je aperçu l'Élide; en ses champs magnifiques
Il me semble assister aux fêtes olympiques :
J'entends le bruit des chars, le cri des combattants,
Et le souffle et le pas des coursiers haletants.
Suis-je à Naxos; je trouve Ariane plaintive,
Accusant d'un ingrat la voile fugitive.
Je nage avec Léandre aux rives d'Abydos.

Je pleure avec Sapho lorsque j'entre à Lesbos.

La Grèce si longtemps par Hector repoussée,
Les adieux d'Andromaque à la porte de Scée,
Mais combien Ilion me demande de larmes!
C'est là surtout le lieu qui pour l'âme a des charmes.
L'amour mystérieux d'Anchise et de Cypris,
Œnone au mont Ida redemandant Pâris,

Le monstre dont les flancs vomissaient le trépas,
Tous ces événemens revivent sous mes pas;
Et sur ces bords rendus à leur splendeur première,
L'antiquité renaît et brille tout entière.

Les climats, pleins de faits récents et glorieux,
Par un nouvel attrait doivent charmer nos yeux.
Le guerrier, que les champs de Fleurus ou d'Arcole

Ont vu de l'aigle altier briser l'espoir frivole.
Les retrouvera-t-il sans penser aux combats
Où pour la liberté s'est signalé son bras?
Il saluera ces champs, théâtre de sa gloire :
Chaque bois, chaque mont frappera sa mémoire.
Ce vieux fort aux assauts a longtemps résisté;
Vers ce fleuve en fuyant l'ennemi s'est porté :
Tout viendra du Français flatter l'âme attentive:
Il entendra des morts gémir l'ombre plaintive:
Et, foulant ces gazons de leur sang illustrés,
Sentira tressaillir leurs ossements sacrés.

Non moins heureux celui qui peut revoir l'asile
Dont la paix protégea son enfance tranquille!
Du monde vers ce lieu que j'aime à m'échapper!
De mes premiers plaisirs je reviens m'occuper.
Ce mur, que je frappais d'une balle docile,
Cette pierre aplanie, où, d'une corde agile,
Sous mes pieds bondissants ma main doublait les tours,
Chaque objet me ramène à ces aimables jours
Où les plaisirs sont vifs, les peines sont légères,
Où l'on croit tous les cœurs généreux et sincères,
Où l'âme, vierge encor, dans le sommeil des sens,
Des folles passions ignore les tourments;
Où l'on ne connaît pas l'orgueil de l'opulence;
Je redeviens enfant aux lieux de mon enfance,

Et retrouve, à l'aspect de ces jeux innocents,
Le calme qui s'envole avec nos premiers ans.
Ainsi le Souvenir partout nous dédommage.

De la patrie absente il nous offre l'image;
Loin d'elle vainement on erre transporté :
On retourne en esprit au bord qu'on a quitté.

O Français, qui languis captif de l'Angleterre,
Voilà ce qui distrait ta douleur solitaire!
Que te font et Saint-Jame et ce Windsor pompeux,
Ces bois si renommés, ces palais si fameux?
Tu dis en t'éloignant de leur triste opulence:
Ce ne sont pas les bois, les palais de la France!
Tu l'appelles sans cesse; aux échos étrangers
Tu contes ses combats, ses succès, ses dangers;
Et de tes nobles fers ta pensée affranchie

Vole vers la cité par la Seine enrichie,
Se promène aux climats où le Rhône amoureux
De la Saône en son lit reçoit l'hymen heureux,
Visite l'humble toit où tu vis la lumière,
S'assied près d'une amante, à côté d'une mère;
Et, par ces doux tableaux à ton pays rendu,
Ton cœur revoit le ciel que tes yeux ont perdu.
Oh! combien la Mémoire a d'heureux avantages!
Elle charme l'exil, embellit les voyages,
Recule le présent, et promet l'avenir.

Oui, si l'on doit aimer son propre Souvenir,
Le Souvenir qu'on laisse a-t-il moins droit de plaire?
Regardez ce mortel qui s'élance à la guerre :
Loin de la paix des champs ou des jeux d'une cour,
Loin des nœuds assemblés par l'hymen ou l'amour,

Il vole, sur la terre ou les gouffres de l'onde,

Braver le fer qui luit et le bronze qui gronde.
Pourquoi dans les combats s'est-il sacrifié ?
Il voulait que son nom ne fût point oublié.
O désir inquiet d'une longue mémoire !
Ce besoin appelait Démosthène à la gloire.
Voyez-le pour s'instruire, au fond d'un noir séjour,
Fuir les fêtes d'Athène et la splendeur du jour :
Ecoutez-le, des mers parcourant les rivages,
Pour affermir sa voix, haranguer les orages.

C'est ce vœu d'échapper au noir oubli des temps
Qui, loin des vains plaisirs, sur des travaux constants,
A toute heure, en tout lieu faisait pâlir Voltaire;
C'est lui qui, de Raynal enflammant l'âme austère,

Lui dit de préférer à des honneurs brillants
Le lustre du malheur et l'éclat des talents;
C'est lui qui, dans les bois propices à l'étude,
Exilait de Rousseau la docte inquiétude.
Rousseau!... Si l'écrivain dont l'éloquente voix
Fit parler la morale, et l'amour, et les lois,
Pour mûrir son génie, aux délices du monde
Courut se dérober dans la forêt profonde,
C'est que, plein des tributs qu'il devait obtenir,
Il respirait de loin l'encens de l'avenir,
Et voyait ses leçons, dont la France s'honore,
Triompher en des jours qui n'étaient pas encore.
L'espoir d'un Souvenir conduit même aux vertus;
Cet illustre vieillard proscrit par Anitus,
Intrépide martyr de sa haute sagesse,
Eût-il dans les cachots bu la mort sans faiblesse,
S'il n'eût cru que le monde, honorant son tombeau,
D'un opprobre éternel flétrirait son bourreau?
Quand Brutus s'immolant sut dompter la nature,
Il se sentait d'avance en sa grandeur future;
Et Barneveldt, frappé comme un vil criminel,
Voyait son échafaud se changer en autel.
Le grand homme a seul droit de briguer cet hommage
Qui dans tout l'avenir consacre son image;
Mais d'un tribut plus doux l'homme obscur est épris;
Il veut le Souvenir de ceux qu'il a chéris.

Qui ne se dit, tout près de perdre la lumière :

« Ma fille de ses pleurs baignera ma poussière ;
« Le long deuil d'une épouse attestera sa foi ;
« Quelquefois mes amis s'entretiendront de moi ;
« Je reste dans leurs cœurs, je vivrai dans leurs larmes ? »
Ce tableau de la mort adoucit les alarmes ;
Et l'espoir des regrets que tout mortel attend
Est un dernier bonheur à son dernier instant.

NOTES.

Page 159, vers 13.

O mon père ! ton front vénérable et chéri.

Je finissais mes études quand mon père mourut : j'avais besoin d'un guide dans la route si difficile du monde où j'entrais ; c'est alors que j'eus le malheur de perdre cet homme respectable. Distingué dans la profession d'avocat, il avait défendu avec succès plus d'un orphelin : fallait-il que son fils le devînt à l'âge même où les exemples et la tendresse d'un père lui étaient si nécessaires ? Du moins, si je fus privé de lui et de ses conseils, il me laissa un nom qui me fit sentir plus d'une fois combien il est avantageux de porter celui d'un homme estimé.

Page 160, vers 6.

Et toi, dont chaque jour l'horrible mort m'afflige.

L'ami dont je parle ici fut juridiquement assassiné

sous le règne de la Terreur, avant l'âge de vingt-cinq ans; il s'appelait Cezeron. Son nom n'est pas connu; mais il l'aurait rendu célèbre s'il eût vécu plus longtemps. Ce jeune homme, passionné pour l'étude, joignait à une vaste érudition une imagination brillante et les dispositions les plus heureuses pour le talent de la parole; cet avantage est ce qui le perdit. Ami de la liberté, il s'éleva, au 31 mai, avec autant d'éloquence que de courage, contre les anarchistes qui voulaient la souiller; ils s'en vengèrent en l'envoyant à l'échafaud. Nous nous étions liés au collége; dans le monde, la raison fortifia cette union commencée dès l'enfance; nous ne passions pas un jour sans nous voir, sans converser sur la poésie et l'éloquence. Quand il fut incarcéré, j'obtins les moyens de pénétrer dans sa prison; j'y courus. Je cherchai à le consoler; il n'en avait pas besoin : il prévoyait son sort, et l'envisageait sans crainte. Dans cette demeure affreuse, il s'entretenait encore avec moi de Démosthène, de Cicéron, de Rousseau, de tous ces modèles de l'éloquence qu'il aurait peut-être un jour égalés. Il m'écrivit avant d'aller à la mort : je recueillis ses dernières pensées; je reçus presque son dernier soupir. Ce tableau restera toujours gravé dans mon âme, et tant que j'existerai, je donnerai des larmes à cet infortuné jeune homme, dont l'amitié

embellit une partie de mon existence, et dont la perte empoisonne le reste.

Page 166, vers 11.

Engloutit Pompéia dans un gouffre écumant.

C'est une ville d'Italie qui fut engloutie, ainsi qu'Herculanum, dans une éruption du Vésuve, l'an 79 de l'ère chrétienne. Le naturaliste Pline, voulant observer ce phénomène, y périt.

Page 167, vers 11.

Il est du moins puni lorsqu'il songe à Tacite!

La lecture de ce sublime écrivain sera éternellement l'effroi des oppresseurs. On n'a pu retrouver parmi les ruines de l'antiquité l'histoire de la fin du règne de Néron : quelle perte que cette partie de ses annales! Si Suétone a été éloquent dans le tableau de la chute de ce monstre, qu'aurait donc été Tacite?

Page 172, vers 13.

Le guerrier que les champs de Fleurus et d'Arcole...

Fleurus est une plaine de la Belgique que rendirent célèbre deux batailles gagnées par les Français : la première, en 1690, sous le commandement du

maréchal de Luxembourg; la seconde, plus mémorable encore, sous celui de Jourdan, l'an II de la république.

Arcole fut le théâtre de l'une des victoires de Bonaparte sur les Autrichiens. Ce héros, l'honneur du nom français, avant l'âge de trente ans, renouvela en Italie tous les prodiges d'Annibal, et n'eut point de Capoue.

Page 177, vers 2.

Le lustre du malheur et l'éclat des talents.

On sait que l'abbé Raynal, quand il fit paraître son immortelle Histoire des deux Indes, perdit sa fortune, et fut exilé à Marseille. C'est ainsi que l'on récompense les talents!

Page 177, vers 21.

Et Barneveldt, frappé comme un vil criminel.

Barneveldt, avocat-général des États de Hollande, périt sur l'échafaud, l'an 1519, par les intrigues de Maurice de Nassau, stathouder, qui, redoutant son inflexibilité, le fit condamner par des juges vendus, pour une prétendue conspiration contre l'État.

LA MÉLANCOLIE.

LA

MÉLANCOLIE.

La joie a ses plaisirs; mais la Mélancolie,
Amante du Silence, et dans soi recueillie,
Dédaigne tous ces jeux, tout ce bruyant bonheur
Où s'étourdit l'esprit, où se glace le cœur.

L'homme sensible et tendre à la vive allégresse
Préfère la langueur d'une douce tristesse.
Il la demande aux arts : suivons-le dans ces lieux
Que la peinture orna de ses dons précieux;
Il quitte ces tableaux où le pinceau déploie
D'une fête, d'un bal la splendeur et la joie,
Pour chercher ceux où l'art, attristant sa couleur,
D'un amant, d'un proscrit a tracé le malheur.
De la toile attendrie, où ces scènes sont peintes,
Son âme dans l'extase entend sortir des plaintes,
Et son regard avide y demeure attaché.

Au théâtre surtout il veut être touché.
Voyez-vous, pour entendre Émilie, Orosmane,
Phèdre en proie à l'amour qu'elle-même condamne,
Comme un peuple nombreux dans le cirque est pressé!
Chacun chérit les traits dont il se sent blessé;
Chacun aime à verser sur de feintes alarmes,
Sur des désastres faux, de véritables larmes;
Et loin du cirque même, en son cœur, en ses yeux,
Garde et nourrit longtemps ses pleurs délicieux.
Quel est, en le lisant, l'ouvrage qu'on admire?
L'ouvrage où l'écrivain s'attendrit et soupire,
L'Iliade, d'Hector peignant le dernier jour;
Les vers où de Didon tonne et gémit l'amour;
Les plaintes de Tancrède, et les feux d'Herminie;

Héloïse, Werther, Paul et sa Virginie;
Ces tableaux douloureux, ces récits enchanteurs
Que l'on croirait tracés par les Grâces en pleurs.
Ignorant, éclairé, tout mortel les dévore;
La nuit même il les lit; et quelquefois l'Aurore,
En rouvrant le palais de l'Orient vermeil,
Le voit, le livre en main, oublier le sommeil:
Dans le recueillement son âme est absorbée,
Et sur la page humide une larme est tombée.
Douce larme du cœur, trouble du sentiment,
Qui nais dans l'abandon d'un long enchantement,
Heureux qui te connaît! malheureux qui t'ignore!

Arrêtons-nous aux champs qu'un riche émail colore :

Du pourpre des raisins, et de l'or des guérets
L'aspect riant, d'abord, a pour nous des attraits;
Mais que nous préférons l'épaisseur d'un bois sombre!
C'est là qu'on est heureux! là, le soleil et l'ombre,
Qui, formant dans leur lutte un demi-jour charmant,
Ménagent la clarté propice au sentiment;
Mille arbres qui, penchant leur tête échevelée,
Tantôt dans le lointain allongent une allée,
D'un dédale tantôt font serpenter les plis,
Dessinent des bosquets, ou groupent des taillis;
Enfin le doux zéphyr qui, muet dans la plaine,
Gémit dans les rameaux qu'agite son haleine,
Tout dispose à penser, invite à s'attendrir;
Sous ces dômes touffus le cœur aime à s'ouvrir,
Et, conduit par leur calme aux tendres rêveries,
Se plaît à réveiller ses blessures chéries.

Sous ces bois inspirants coule-t-il un ruisseau;
L'émotion augmente à ce doux bruit de l'eau,
Qui, dans son cours plaintif qu'on écoute avec charmes,
semble à la fois rouler des soupirs et des larmes.
Et qu'un saule pleureur, par un penchant heureux,
Dans ces flots murmurants trempe ses longs cheveux:
Nous ressentons alors dans notre âme amollie
Toute la volupté de la mélancolie.

Cette onde gémissante, et ce bel arbre en pleurs,
Nous semblent deux amis touchés de nos malheurs;
Nous leur disons nos maux, nos souvenirs, nos craintes;
Nous croyons leur tristesse attentive à nos plaintes;
Et, remplis des regrets qu'ils expriment tous deux,
Nous trouvons un bonheur à gémir avec eux.

Écoutons : des oiseaux commence le ramage.
De ces chantres ailés un seul a notre hommage :
C'est Philomèle au loin lamentant ses regrets.
Oh! que sa voix plaintive enchante les forêts!
Que j'aime à m'arrêter sous l'ombre harmonieuse

Où se traîne en soupirs sa chanson douloureuse !

De l'oreille et du cœur je suis ses doux accents.
Rêveuse, tout entière à ses sons ravissants,
Je ne m'aperçois pas si, planant sur ma tête,
Des nuages affreux assemblent la tempête,
Si le tonnerre gronde, ou si le jour qui fuit
Cède le firmament aux voiles de la nuit;
Je ne vois que les maux que cet oiseau déplore :
Il cesse de chanter, et je l'écoute encore :
Tant la mélancolie est un doux sentiment !

Vesper, viens assister à son recueillement !
L'astre majestueux qui verse la lumière
Peut un moment de l'homme attacher la paupière,
Lorsque inondant les cieux en son cours agrandi,
Il déploie à longs flots la splendeur du midi;

Mais l'œil, qu'ont ébloui ses brûlantes atteintes,
Demande à reposer sur de plus douces teintes :
Il se plaît à chercher sur des nuages d'or
L'astre qu'on ne voit plus, et que l'on sent encor.

Ce jour à son déclin, la nuit à sa naissance,
L'ombrage des forêts qui dans les champs s'avance,
La chanson de l'oiseau qui par degrés finit,
La rose qui s'efface, et l'onde qui brunit,
Les bois, les prés dont l'ombre obscurcit la verdure,
L'air qui souffle une douce et légère froidure,
Phébé qui, seule encore est presque sans clarté,
Au milieu des vapeurs lève un front argenté,
Et semble, en promenant son aimable indolence,
Un fantôme voilé que guide le Silence;
Le murmure des flots qu'on entend sans les voir,
Et le cri du hibou dans le calme du soir,
Combien de ces objets on goûte la tristesse !

Que sous son crêpe encor la nature intéresse !
A l'heure où la journée approche de sa fin,
Le sage, en soupirant, contemple ce déclin,
Et, ramenant sur soi sa pensée attendrie,
Voit dans le jour mourant l'image de la vie.
Ainsi donc le rapport des objets avec nous
Leur donne à nos regards un intérêt plus doux !
C'est par là que l'automne, heureux soir de l'année,
Nous attache au déclin de sa beauté fanée.

Lorsque sur les coteaux sifflent les aquilons,
Quand la feuille jaunit et tombe en tourbillons,
Quand se flétrit des prés la grâce fugitive,
Le mortel recueilli, d'une vue attentive,
Suit cette décadence, où, se couvrant de deuil,
La nature à pas lents marche vers le cercueil.

Pleure-t-il le trépas d'une épouse adorée ;
Il jouit du tableau de la terre éplorée.
La splendeur du printemps insultait son ennui ;
Mais l'automne est souffrant, il se plaît avec lui.
Les vents luttant entre eux, et les torrents qui grondent
Lui semblent des témoins dont les voix lui répondent ;
Ces prés, ces champs déserts, et ces bois dévastés,
De sa perte à ses yeux paraissent attristés ;
Il dit aux prés, aux champs pleins de ses rêveries :

« Vous n'avez plus les fleurs, vos campagnes chéries; »
Aux bois : « Tout hymen cesse entre la feuille et vous;
» comme vous, des trésors j'ai perdu le plus doux ;
» Et je viens, unissant ma perte à vos ravages,
» Confondre nos regrets, marier nos veuvages. »
Il dit ; cet entretien charme un instant ses maux.

L'enfant du Pinde aussi recherche ces tableaux :
Laissez-moi m'enfoncer sous ces bois sans feuillage.
Qu'il m'est doux d'y trouver un roc noir et sauvage,
Qui laissait la verdure égayer son horreur,
Et, libre de son voile, a repris sa terreur!
Que j'aime à mesurer ces ormes et ces chênes,
Gigantesques rivaux des montagnes prochaines,
Qui, sans feuille, et d'écorce à peine environnés,
Élèvent un front chauve et des bras décharnés!
Combien me plaît, m'émeut cette onde qui bouillonne,
Qui, dans l'été, cascade, et torrent dans l'automne,
Murmurant quand Zéphyre enchantait le vallon,
Au départ du zéphyr gronde avec l'aquilon!
De quelle volupté ma frayeur est mêlée
Quand la foudre à grand bruit roule dans la vallée,
Ou, sous ses traits de feu brisant de noirs rameaux,
De nos bois fracassés dévore les lambeaux!
Tout du poète ému réveille le génie :
Je saisis des objets la couleur rembrunie;
Et, pour faire passer cette teinte en mes vers,
Je noircis mes pinceaux du deuil de l'univers.
Où suis-je? à mes regards un humble cimetière
Offre de l'homme éteint la demeure dernière.
Un cimetière aux champs! quel tableau! quel trésor!
Là ne se montrent point l'airain, le marbre, l'or;
Là ne s'élèvent point ces tombes fastueuses

Où dorment à grands frais les ombres orgueilleuses
De ces usurpateurs par la mort dévorés,
Et jusque dans la mort du peuple séparés :
On y trouve, fermés par des remparts agrestes,
Quelques pierres sans nom, quelques tombes modestes;
Le reste dans la poudre au hasard confondu.

Salut! cendre du pauvre; ah! ce respect t'est dû!
Souvent ceux dont le marbre immense et solitaire
D'un vain poids après eux fatigue encor la terre,
Ne firent que changer de mort dans le tombeau;
Toi, chacun de tes jours fut un bienfait nouveau.
Courbé sur les sillons, de leurs trésors serviles
Ta sueur enrichit l'oisiveté des villes;
Et quand Mars des combats fit retentir le cri,
Tu défendis l'État après l'avoir nourri :
Enfin chaque tombeau de cet enclos tranquille

Renferme un citoyen qui fut toujours utile!

Salut! cendre du pauvre; accepte tous mes pleurs.
Mais quelle autre pensée éveille mes douleurs?
Tel est donc de la mort l'inévitable empire!
Vertueux ou méchant, il faut que l'homme expire.
La foule des humains est un faible troupeau
Qu'effroyable pasteur, le Temps mène au tombeau;
Notre sol n'est formé que de poussière humaine;
Et lorsque dans les champs l'automne nous promène,
Nos pieds inattentifs foulent à chaque pas
Un informe débris, monument du trépas.
Voilà de quels pensers les cercueils m'environnent;
Mais, loin que mes esprits à leur aspect s'étonnent,
De l'immortalité je sens mieux le besoin
Quand j'ai pour siége une urne et la mort pour témoin.

Oisifs de nos cités, dont la mollesse extrême

Ne veut que ces plaisirs où l'on se fuit soi-même,
Qui craignez de sentir, d'éveiller vos langueurs,
Ces tableaux éloquents sont muets pour vos cœurs;
Mais toi qui des beaux-arts sens les flammes divines,
Ton âme entend la voix des cercueils, des ruines.
De la destruction recherchant les travaux,
Des États écroulés tu fouilles les tombeaux.
On te voit, arrêté sur les bords du Scamandre,
De l'antique Ilion interroger la cendre;
On te voit dans Palmyre, attentif et surpris,
Consulter sa grande ombre et ses savants débris.
Quel livre à ton génie offre de tels décombres!
Sur ces riches lambeaux, sur ces ruines sombres
Qui, là sans majesté, rampent dans les déserts,
Ici d'un front altier se dressent dans les airs,
Mais dont les traits usés et les rides sauvages,
Des ans qui rongent tout attestent les ravages,
Tu lis, le cœur saisi d'un agréable effroi,
La marche de ce temps qui roule aussi sur toi,
Des révolutions les soudaines tempêtes,
La chute des États, la trace des conquêtes,
L'empreinte des volcans et des flots destructeurs,
Et la haute leçon du néant des grandeurs;
Et des siècles sur eux contemplant les injures,
De ces grands corps brisés tu comptes les blessures;
Tes yeux et tes esprits sont par eux exaltés.

Laissons ces vieux débris, sépulcres des cités.
Que sont-ils, aux regards du rêveur solitaire,

Près de ce ténébreux et profond monastère,
Sépulcre des vivants, où, servant les autels,
Au sein d'un long trépas respiraient les mortels?
Les lois ont prononcé : tous ces réduits austères
Ont dépouillé leur deuil, leurs chaînes, leurs mystères;
Mais quoique leurs parvis, leurs autels soient déserts,
Au cœur mélancolique ils restent toujours chers.

L'œil avide recherche en ces saints édifices
Les cellules, témoins de tant de sacrifices ;
Ces formidables mots, *néant*, *éternité*,
Dont s'obscurcit encor le mur épouvanté ;
Les voûtes où, d'un Dieu redoutant la sentence,
Le front pâle et courbé, priait la Pénitence ;
La fosse que, docile au plus cruel devoir,
Creusa l'infortuné qu'elle dut recevoir;
Et le nocturne airain, dont les sons despotiques
Arrachaient de leurs lits ces pieux fanatiques,
Qui, dans l'ombre entonnant de lugubres concerts,
Perdaient seuls le repos que goûtait l'univers.
L'amour donne surtout un charme à ces retraites ;
Longtemps il a gémi sous leurs ombres muettes.

De Rancé, de Comminge, ah ! qui n'a plaint les feux ?

Tous deux, veufs d'une amante et toujours amoureux,
Embrassèrent en vain le froid du sanctuaire :
Ils brûlaient sur le marbre, ils brûlaient sous la haire.
Leur flamme, que le cloître et le jeûne irritait,
Jusqu'au pied des autels à Dieu les disputait;
Et leur voix trop souvent, dans leur profane ivresse,
Aux chants sacrés mêla le nom de leur maîtresse.
Du devoir, de l'amour, ô rigoureux combats!
La paix était près d'eux, ils ne la sentaient pas!
Mais de qui sut aimer leurs maux font les délices.
J'erre dans ces réduits qui virent leurs supplices;
Je demande à l'écho le bruit de leurs douleurs;
Je demande à l'autel la trace de leurs pleurs.
Mes pleurs mouillent le marbre où des larmes coulèrent,
Mon cœur soupire aux lieux où des cœurs soupirèrent,
Et je me peins, ému de leurs revers fameux,
Les jours où je brûlais, où je souffrais comme eux.

Voilà donc tes bienfaits, tendre Mélancolie!
Par toi de l'univers la scène est embellie;
Tu sais donner un prix aux larmes, aux soupirs;
Et nos afflictions sont presque des plaisirs.
Ah! si l'art à nos yeux veut tracer ton image,
Il doit peindre une vierge assise sous l'ombrage,
Qui, rêveuse et livrée à de vagues regrets,
Nourrit au bruit des flots un chagrin plein d'attraits,

Laisse voir, en ouvrant ses paupières timides,
Des pleurs voluptueux dans ses regards humides,
Et se plaît aux soupirs qui soulèvent son sein,
Un cyprès devant elle, et Werther à la main.

NOTES.

La mélancolie est friande, a dit Michel Montaigne. Cette piquante expression d'un de nos plus profonds moralistes prouve combien la mélancolie est une sensation voluptueuse.

Page 187, vers 1.

. . . . . Paul et sa Virginie.

Ce délicieux ouvrage aurait fait la réputation de Bernardin de Saint-Pierre, s'il ne se fût déjà placé à côté de Jean-Jacques par le style de ses Études de la Nature. Virginie est une des meilleures productions du siècle; elle a été écrite sous la dictée du cœur. C'est un de ces livres qu'on ne quitte jamais sans se promettre de les lire encore.

Page 199, vers 15.

De Rancé, de Commingc, ah! qui n'a plaint les feux?

Rancé s'est rendu fameux par sa réforme de la

Trappe, dans le dix-septième siècle. On n'est pas certain du motif qui l'y porta : les uns croient qu'il y fut entraîné par cette exaltation religieuse qui eut toujours tant d'empire sur les imaginations ardentes; d'autres pensent qu'il n'écouta dans sa réforme qu'un désespoir amoureux. On prétend qu'aimé d'une maîtresse qu'il adorait, il voulait la revoir après trois jours d'absence. Il était nuit, une lampe éclairait l'appartement où il croyait la retrouver; qu'aperçoit-il? D'un côté, un corps sans tête, et étendu dans un cercueil ouvert; de l'autre, la tête défigurée de ce cadavre! Épouvanté de cet affreux spectacle, il croyait y voir un avis du ciel; il quitte le monde, et court s'ensevelir dans le cloître dont il était abbé, et y établit les lois les plus sévères. Il n'est pas sûr que cette histoire soit la plus vraie; mais j'ai dû l'adopter comme la plus poétique.

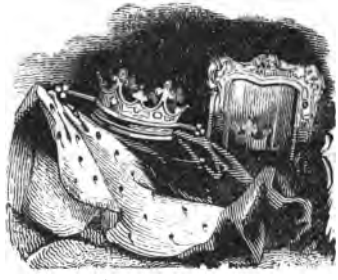
Comminge est connu par ses amours pour Adélaïde de Lussen et sa retraite à la Trappe. Madame de Tencin a écrit avec beaucoup d'intérêt l'histoire de ces deux amants.

LA SÉPULTURE.

Ces vers, où je m'élève contre l'indécence avec laquelle on inhumait alors en France, ont été lus en l'an V à l'Institut national. M. Pastoret avait fait seul avant moi la même réclamation dans un discours éloquent qu'il prononça à la tribune des Cinq-Cents.

LA SÉPULTURE.

Où sont ces vieux tombeaux et ces marbres antiques
Qui des temples sacrés décoraient les portiques?
O forfaits! ces brigands, dont la férocité
Viola des prisons l'asile épouvanté,
Coururent, tout sanglants, de nos aïeux célèbres



Profaner, mutiler les monuments funèbres,
Et commettre, à la voix d'un lâche tribunat,
Sur des cadavres même un autre assassinat!
Gloire, talents, vertus, rien n'arrêta leur rage.
O guerriers généreux, dont le mâle courage
De l'État ébranlé releva le destin,
Vengeurs du nom français, Turenne, Du Guesclin,
Vous vîtes par leurs mains vos cendres dispersées
Errer au gré des vents, de vos urnes chassées!
La beauté ne put même adoucir leur courroux;
Sévigné, dans la mort tu ressentis leurs coups!
C'en est donc fait! brisant les tombes révérées,
Ils ont désenchanté nos enceintes sacrées:
Nous y cherchons en vain ces marbres inspirants

Où nos yeux se plaisaient à s'arrêter longtemps,
Où nos cœurs admiraient, épris de leur histoire,
Les dons de la patrie et les droits de la gloire,
Et sur l'affreuse mort, dont tout est dévoré,
Des talents, des vertus le triomphe assuré.
On se sent agrandir au tombeau d'un grand homme!
Les arts en sont garants; des morts que l'on renomme,
Dans le bronze vivant, dans le marbre animé,
Ils rendront tous les traits à l'univers charmé.
Mais ce n'est point assez pour le cœur qui les aime:
Leurs images, hélas! ne seront point eux-même!
C'est eux ou leurs débris que nous voulons trouver;
Au pied de leurs tombeaux nous aimons à rêver.
Là, du recueillement savourant tous les charmes,
Nous trouvions à la fois des leçons et des larmes;
Il semblait que du fond de ces cercueils fameux
Une voix nous criât: « Illustrez-vous comme eux! »
Voilà l'illusion que nous avons perdue.
Vous tous, que pleure encor la patrie éperdue,
Consolez-vous pourtant si vos corps mutilés
Loin de leurs monuments languissent exilés:
Bannis de vos cercueils, et non de votre gloire,
Vous restez dans nos cœurs et dans notre mémoire.
Là se sont retranchés vos débris immortels;
Là se sont relevés vos tombeaux, vos autels;
Et contre les pervers soulevant tous les âges,

Vous immortalisez jusqu'à leurs vils outrages.
Mais de quel crime encor mon œil est révolté !
Par des bras soudoyés un cadavre porté,
Sans cortége, sans deuil, s'avance solitaire;
C'est ainsi parmi nous qu'on rend l'homme à la terre!
Autrefois l'amitié, la nature, et l'amour,
Accompagnant sa cendre à ce dernier séjour,
Lui portaient en tribut leur douleur consolante :
Maintenant, inhumé sans la pompe touchante
Qui suivait le mortel dans la tombe endormi,
On dirait qu'il n'eut pas un parent, un ami !
A-t-il perdu ses droits en perdant la lumière?
N'est-il point un respect qu'on doive à sa poussière?
Sur les rives du Nil un zèle industrieux,
Par un baume éternel, perpétuant aux yeux
Une mère expirée, une épouse ravie,
Savait tromper la mort et figurer la vie;
Les Grecs et les Romains présentaient aux tombeaux
Des offrandes, des pleurs, et le sang des taureaux;
Le sauvage lui-même, inhumain, implacable,
Toujours d'un peu de terre a couvert son semblable;
Et vous, peuple poli, dans cet âge si beau
Où Montesquieu, Voltaire, et Raynal, et Rousseau,
Par leurs savants écrits, pleins d'Athène et de Rome,
Apprirent aux humains la dignité de l'homme,
Vous osez seul aux morts refuser des honneurs !

Que dis-je ? vous craignez de montrer vos douleurs !
Sommes-nous dans ces jours de crime et d'esclavage
Où de l'humanité proscrivant le langage,
Des tyrans dans nos yeux faisaient rentrer nos pleurs,
Où tous les sentiments se cachaient dans les cœurs?
Le frère alors fuyait les obsèques d'un frère;
Le fils suivait de loin le cercueil de son père :
On n'osait escorter que le char des bourreaux;
La pompe de la mort n'était qu'aux échafauds !
Si de ce règne affreux l'opprobre enfin s'efface,
Dans nos convois encor pourquoi m'offrir sa trace ?
Quel Français sans gémir peut voir leur nudité ?
Craint-on qu'au sein des jeux un moment attristé
L'homme heureux, de la mort reconnaissant l'empire,
Ne s'aperçoive trop que son semblable expire?
Eh ! ce corps à la terre indignement rendu,
Comme un vil animal dans les champs étendu,
Peut-être est-ce un savant dont le vaste génie
Par d'utiles travaux éclaira sa patrie !
Peut-être est-ce un ami des mortels malheureux !
Quel contraste ! jaloux de prodiguer pour eux
De ses soins, de ses dons l'active bienfaisance,
Tous les infortunés recherchaient sa présence;
Vivant, de sa maison ils assiégeaient le seuil;
Mort, ils n'osent, hélas ! entourer son cercueil !
« Pourquoi, me direz-vous, des honneurs funéraires ?

» Cette loi, que jadis établit chez nos pères
» Un culte fanatique, et sans force aujourd'hui,
» Sur nos bords éclairés doit tomber avec lui. »
Ah! laissez ce langage au profane athéisme;
La sensibilité n'est pas le fanatisme :
De la religion gardons l'humanité.
Barbares, qui des morts bravez la majesté,
Éloignez, s'il le faut, ces ornements, ces prêtres
Dont le faste à la tombe escortait nos ancêtres;

Mais appelez du moins autour de nos débris
Et la douleur d'un frère, et les larmes d'un fils.

C'est le juste tribut où nos mânes prétendent;
C'est le culte du cœur que surtout ils attendent.
Mais si vous leur rendez cette pompe du deuil,
Oserez-vous encor reléguer un cercueil
Aux lieux où, nous plongeant dans les mêmes abîmes,
La mort confusément entasse ses victimes?
O trop coupable effet d'un usage odieux!
Auprès des scélérats gît l'homme vertueux!
Dans le même sépulcre indigné de descendre,
A leur cendre il frémit d'associer sa cendre.
Du juste qui n'est plus respectez le repos;
Du juste et du méchant séparez les tombeaux.
Loin sans doute l'orgueil du pompeux mausolée
Qui distinguait des grands la poussière isolée;
Mais qu'au moins dans les bois un monument dressé
Dise au fils : C'est ici que ton père est placé.
Les bois! ils sont des morts le véritable asile;
Là donnez à chacun un bocage tranquille;
Couvrez de leur nom seul leur humble monument;
De l'urne d'un héros son nom est l'ornement.
Ces dômes de verdure où le calme respire,
Le ruisseau qui gémit, et le vent qui soupire,
La lune dont l'éclat, doux ami des regrets,
Luit plus mélancolique au milieu des forêts;
Tous ces objets, que cherche une âme solitaire,
Prêteront aux tombeaux un nouveau caractère.

Par ce charme, appelés vers leurs restes flétris,
Nous viendrons y pleurer ceux qui nous ont chéris;
Nous croirons voir planer leurs ombres attentives;
Nous croirons qu'aux soupirs de nos âmes plaintives
Répondent de leurs voix les accents douloureux
Dans la voix des zéphyrs gémissant autour d'eux.
Que la sage Helvétie offre un touchant exemple!

Quand un mortel n'est plus, là les siens, près du temple
Vont déposer sa cendre en un bocage épais;
Y plantent des lilas, des roses, des œillets;
Arrosent chaque jour leurs tiges abreuvées :
Il semble qu'en ces fleurs, par leurs mains cultivées,
Ils raniment l'objet près d'elles inhumé,
Et respirent son âme en leur souffle embaumé.
Comme eux à nos regrets sachons prêter des charmes;
Rendons les fleurs, les bois, confidents de nos larmes :
Dans les fleurs, dans les bois, du sort trompant les coups,
Nos parents reviendront converser avec nous.

Tout rendra leur aspect à notre âme apaisée ;
Les champs peuplés par eux deviendront l'Élysée :
Et les tristes humains, près de faire à leur tour
Ce voyage effrayant qui n'a point de retour,
Comptant sur les honneurs dont la mort est suivie,
Ne croiront pas sortir tout entiers de la vie ;
Et, par ce doux espoir en mourant ranimés,
Se sentiront renaître aux cœurs qu'ils ont aimés.

NOTES.

Page 208, vers 11.

Sévigné, dans la mort tu ressentis leurs coups!

Le tombeau de cette femme célèbre par son esprit et ses lettres fut brisé à Grignan dans les jours sanguinaires qui souillèrent la Révolution, et ses restes furent indignement mutilés.

Page 210, vers 5.

C'est ainsi parmi nous qu'on rend l'homme à la terre!

Dans tous les temps, chez toutes les nations, même les plus barbares, les morts ont reçu un culte. On connaît cette réponse d'une peuplade sauvage à qui on proposait de quitter son pays : *Dirons-nous aux ossements de nos parents : Levez-vous, et suivez-nous dans une terre étrangère?* Cook nous apprend, dans

ses Voyages, qu'au moment où il annonça aux habitants des îles de la Société qu'il allait les quitter pour toujours, ils lui demandèrent où serait le lieu de sa sépulture; et comme il nomma la paroisse de Saint-Paul à Londres, ils répetèrent tous avec attendrissement ce nom, qu'ils alliaient à celui de leur bienfaiteur.

Page 213, vers 17.

Les bois! ils sont des morts le véritable asile.

Il semble que la nature ait planté les forêts pour offrir un abri à notre cendre : leur vaste silence convient à celui de la mort, leurs ténèbres à la nuit du cercueil, leur calme à la paix de la tombe; et l'on croirait que les rameaux de leurs arbres, en se penchant vers la terre, cherchent une urne ou un marbre funéraire pour le couvrir de leur feuillage.

Page 214, vers 7.

Que la sage Helvétie offre un touchant exemple!

L'usage de planter des fleurs au pied des tombeaux de ses parents est suivi dans quelques cantons de la Suisse, comme l'attestent les ouvrages de plusieurs voyageurs.

Page 214, vers 14.

Et respirent son âme en leur souffle embaumé.

M. Delille décrit cet usage dans l'*Homme des champs*, et termine ainsi sa peinture :

« . . . . . Au fond d'un vert bocage
» Il place les tombeaux, il les couvre de fleurs;
» . . . . . .
» Et pense respirer, quand sa main les arrose.
» L'âme de son ami dans l'odeur d'une rose. »

Cette dernière image est la même que la mienne. Pour que l'on ne m'accuse pas d'en être redevable à M. Delille, je rappellerai que mes vers sur la *Sépulture* ont été publiés cinq ans avant l'*Homme des champs*.

CONSEILS A AGLAURE.

CONSEILS A AGLAURE.

Eh quoi ! vous prétendez, jeune et charmante Aglaure,
Étrangère à l'amour, peut-être à la pitié,
Près d'un sexe qui vous adore,
Ne connaître que l'amitié !
Vous croyez que, gardant une froideur extrême,
Vos jours d'aucun chagrin ne se verront troubler :
Je suis l'époux heureux d'une épouse que j'aime,
Vous cherchez le bonheur, je puis vous conseiller.

Au plus doux sentiment ne soyez pas rebelle ;
Pour vivre indifférente un dieu vous fit-il belle ?
Créa-t-il sans projet ces yeux où tour à tour
L'esprit et la douceur respire,
Ce sein dont l'œil ému caresse le contour,
Cette bouche où se peint un gracieux sourire ?
L'amour vous fit ces dons pour les lui rendre un jour.
Voyez ce diamant d'où jaillit la lumière :
Auriez-vous desiré qu'aux mains du lapidaire,
Sous un voile jaloux enfermé constamment,
Il eût toujours ravi sa beauté tributaire,
De la vôtre heureux ornement ?

Voyez cette fille de Flore
Qui vous fait respirer l'haleine du printemps :

Auriez-vous desiré que, captive en tout temps
Dans le bouton qui vient d'éclore,
Elle vous eût caché ses parfums éclatants?
Voilà votre modèle, Aglaure :
Diamant, laissez-vous polir;
Tendre fleur, laissez-vous cueillir;
En prêtant sa richesse on s'enrichit encore.
Oui, consultez votre intérêt,
A mes sages conseils il vous dit de vous rendre :
Vous serez plus jolie en devenant plus tendre;
Le sentiment, Aglaure, est le premier attrait.
Vos yeux, dont l'éclat nous appelle,
Sans s'animer jamais savent toujours charmer :
Comme ils s'embelliraient d'une grâce nouvelle,
Si par le sentiment ils pouvaient s'enflammer,
S'ils montraient, dans ce trouble où la pudeur chancelle,
A travers quelques pleurs tous les feux de l'amour,
Semblables au rayon du jour
Qui dans les ondes étincelle!
Votre bouche aux aveux constante à s'opposer,
Garde encor sa fraîcheur et son charme suprême;
Que serait-elle donc si, laissant tout oser,
Elle s'ouvrait pour dire *J'aime*,
Et se fermait pour prendre ou donner un baiser!
Mais ce sein, ce beau sein qui sans trouble palpite,
Ah! c'est lui dont surtout doublerait la beauté,

S'il devait à la volupté
Chaque mouvement qui l'agite.
La volupté ! le monde est par elle animé !
Que nous offre un bocage aux feux du jour fermé ?
D'un côté, les oiseaux fidèles
Se cherchant, se trouvant sous ces mobiles toits
Que soutiennent pour eux les portiques des bois,
Unissent leurs becs et leurs ailes,

Confondent leurs soupirs, et, sûrs d'un doux retour,
Enchantent les bosquets de bonheur et d'amour ;
De l'autre, les arbres flexibles,
Comme leurs habitants, heureux,
Enlacent leurs têtes sensibles
Et joignent leurs bras amoureux ;

La charmille, plus loin, au tilleul mariée,
L'entoure de sa tige à la sienne alliée;
Ailleurs, au jeune ormeau d'un lien conjugal
S'attache la vigne jalouse;
Enfin, s'approchant tous par un besoin égal,
Chaque arbre est un amant, chaque plante une épouse;
Et les fleurs elles-même, en proie à ces desirs
Dont tout doit ressentir l'émotion charmante,
Dans leurs sexes divers l'une de l'autre amante,
Ont aussi leur hymen, ont aussi leurs plaisirs :
Toutes, la feuille émue et la tête inclinée,
Ouvrant un sein qu'Aurore enrichit de ses pleurs,
Elles font de parfums, de sucs, et de couleurs,
Une alliance fortunée.
Entre elles c'est peu de s'unir :
Elles souffrent encor les baisers du zéphyr;
Et, de leur faiblesse orgueilleuses,
Laissent le papillon, posé sur leur émail,
Dans ses ardeurs voluptueuses,
Aspirer leur haleine et sucer leur corail;
Tandis que du ruisseau limpide,
Qui jusques à leurs pieds se plaît à s'avancer,
Les vagues qu'un vent doux l'une vers l'autre guide,
Se donnent un baiser humide;
Et les eaux sur les eaux viennent se caresser.
Tout aime autour de vous, tout brûle, tout soupire.

Mais cet univers qui n'aspire
Qu'à l'amour, de nos cœurs impérieux besoin,
Ne vous offrira-t-il qu'un spectacle frivole
Où vous assisterez sans daigner prendre un rôle?
Voulez-vous du bonheur n'être qu'un froid témoin?
Je conçois vos frayeurs : la toilette vous charme;
Et sans doute un amant en prendrait quelque alarme :

Il ne verrait qu'en frémissant
Cet art industrieux, qui sur le front ramène
De vos longs cheveux noirs le luxe obéissant
Pour faire ressortir un teint éblouissant
Dans l'heureuse union de l'albâtre et l'ébène;

Il se plaindrait du fard dont l'éclat emprunté
Donne à vos yeux si doux plus de vivacité ;
Il fronderait surtout cette robe échancrée
Qui montre votre épaule et ses contours polis,
Et découvre ce sein de lis
Dont il voudrait lui seul voir la grâce ignorée ;
Il maudirait ce vêtement
Qui, sous le lin moelleux ou sous la gaze fine,
D'un corps qu'il doit cacher indiscret ornement,
Révèle à tous les yeux les formes qu'il dessine ;
Il maudirait enfin tout votre ajustement.
Vous, douce, et redoutant une tendre querelle,
Vous fuiriez la parure, et vous croiriez moins belle :
Comment oser dès lors accepter un amant?
C'est trop peu; vous penchez vers la coquetterie.
Quoique, sans nul effort admirée et chérie,
Vous traîniez après vous des flots d'adorateurs,
A peine vous entrez dans l'une de nos fêtes,
Que, jalouse de plaire, avide de conquêtes,
Il faut que, déployant mille attraits séducteurs,
Vous fixiez tous les yeux, tourmentiez tous les cœurs,
Et dérangiez toutes les têtes.
Vous adressez à l'un un souris gracieux,
A l'autre un doux regard, à l'autre un mot aimable,
Et vous multipliez le charme inexprimable
De votre bouche et de vos yeux :

Un amant ne pourrait soutenir ce spectacle.
Craignant tous ses rivaux, pour leur porter obstacle,
Vous le verriez, tantôt se placer mille fois
Entre eux et vos regards, entre eux et votre voix;
Tantôt pâle, rêveur, malheureux de vos charmes,
Dévorer à l'écart ses plaintes et ses larmes.
Vous, pour consoler son ennui,
Discrète en vos regards comme en votre langage,
Vous baisseriez les yeux, ou ne verriez que lui :
Pourriez-vous consentir à perdre un seul hommage?

Qu'ai-je dit? à la valse il faudrait renoncer;
Eh! quel amant sans lui vous laisserait valser?
Quel amant souffrirait qu'un autre,
En cercle autour de vous précipitant ses pas,
Eût ses mains dans vos mains, son bras sur votre bras,
Ses yeux devant vos yeux, et son cœur près du vôtre,
Et formât avec vous ces souples mouvements

Trop semblables peut-être aux transports des amants?
Un tableau si cruel le mettrait au supplice!
Vous, pour calmer son cœur jaloux de vos appas,
Avec d'autres que lui vous ne valseriez pas;
Mais ne serait-ce point un bien grand sacrifice?
Réfléchissez pourtant; le ciel de trop d'attraits,
En naissant, vous a décorée,
Pour que de vains atours méritent vos regrets;
Sans le moindre ornement vous êtes mieux parée.
Un seul de vos discours est trop ingénieux
Pour que vous regrettiez ceux de nos agréables:
Dans leur fade jargon, ou sots ou précieux,
Ils sont si tristement aimables,
Ou si franchement ennuyeux!
Ah! loin d'amuser vos caprices
A rire de tous les travers,
A suivre des plaisirs factices,
Ne vaudrait-il pas mieux, oubliant l'univers,
Aimante autant qu'aimée, en des liens propices,
Abandonner vos jours aux plus pures délices?
Considérez quel sort ont les amants: entre eux
La peine, la joie est commune.
Ils obtiennent chacun, dans un échange heureux,
Deux cœurs au lieu d'un cœur, deux âmes au lieu d'une,
Et sentent, partageant leurs craintes, leurs desirs,
La moitié des chagrins, le double des plaisirs.

Ainsi, dans une même ivresse,
Faisant du jour une heure, et de l'heure un moment,
De leur cœur, par le sentiment,
Ils éternisent la jeunesse,
Et la vie est pour eux un long enchantement.
Tel est le vrai bonheur; il doit être le vôtre.
Belle, aimable, pourquoi toujours le refuser?
Pourquoi, sur vos destins prompte à vous abuser,
Ne pas doubler votre âme en vivant dans un autre?
Quelle est votre existence? un triste et froid sommeil.
Ne sentez-vous jamais le besoin du réveil?

Croyez-moi : la glace, embellie
Par vos traits répétés dans son heureux cristal,
Vous dit qu'à votre éclat nul éclat n'est égal,
Que vous êtes la rose au matin de la vie.

Mais quels que soient tous vos appas,
L'âge fuit, entraînant les grâces sur ses pas;
Il arrive un moment où l'on est moins jolie;
Aglaure, ne l'attendez pas.
Profitez des instants que la beauté vous donne.
Dans le champ des plaisirs récoltez aux beaux jours;
Est-ce donc en hiver qu'il faut que l'on moissonne?
Choisissez pour aimer la saison des amours.
Jeunesse et sentiment veulent qu'on les rassemble;
Jeunesse et sentiment, ils vont si bien ensemble!
Ne séparez donc pas ce qui s'unit toujours.
La gloire vous séduit, l'amour la donne aux belles:
L'amour plus d'une fois les rendit immortelles.
Voyez Sapho, voyez Héloïse, Didon:
L'avenir consacra leurs faiblesses heureuses;
Et l'on ne peut nommer ces beautés amoureuses
Sans donner un soupir, une larme à leur nom.
Que vous dirai-je enfin? plusieurs femmes sensibles
Vivent dans la postérité;
Mais Lucrèce, parmi les belles invincibles,
Est le seul nom qu'on ait cité.
Diane, si sévère au milieu des déesses,
Laissa pour un berger échapper ses caresses:
On ne peut le nier, quoique les bois, la nuit,
Fussent les seuls témoins de ses faveurs secrètes;
Mais les nymphes sont indiscrètes,

Et les moindres baisers font encor quelque bruit.
Espérez-vous, simple mortelle,
Être plus sage que les dieux ?
L'exemple de la terre et l'exemple des cieux,
Tout au sentiment vous appelle :

Aimez donc; d'un doux nœud laissez-vous enchaîner;
Méritez le bonheur en daignant le donner,
Et soyez la plus tendre ainsi que la plus belle.

LUCRÈCE.

LUCRÈCE,

RÉCIT HISTORIQUE EN VERS.

Quand sur les bords fameux du Tibre
Le sanglant despotisme osait dicter des lois;
Quand le Romain, près d'être libre,
Baisait les pieds sanglants du dernier de ses rois;
Sous Tarquin, la belle Lucrèce,
Loin de tous les plaisirs, au bel âge si doux,

Loin des jeux d'une cour brillante, enchanteresse,
Entre ses fils et son époux,
Au fond de son palais enfermait sa jeunesse.
Rarement en public elle portait ses pas :
Rome la connaissait et ne la voyait pas ;
Mais Rome ne parlait que d'elle.
Le bruit de ses vertus, de ses chastes appas,
Retentissait partout : la mère, aux nœuds fidèle,
A sa fille en secret la donnait pour modèle ;
Et le nouvel époux, de l'heureux Collatin
En marchant aux autels enviait le destin...
Contre les Ardéens Tarquin faisait la guerre :
Au pied de leurs remparts son camp couvrait la terre.
Les seigneurs de sa cour, auprès de lui rangés,
Collatin son parent, et sa famille entière,
L'ont suivi sous ses murs, par lui-même assiégés.
Les plaisirs occupaient le loisir militaire :
Ils mêlaient dans un camp, au milieu des hasards,
Les cris de l'allégresse aux accents des trompettes,
Les jeux de Rome absente aux jeux présents de Mars,
Et, la coupe à la main, méditaient des conquêtes.
Un jour le vin, la joie, ayant troublé les têtes,
Sur les dames de Rome amena l'entretien.
Chacun loua sa femme et vanta son lien.
Collatin parla de Lucrèce,
Comme un époux d'amour et d'orgueil transporté

Qui, dans l'objet de sa tendresse,
Voit la sagesse aimable unie à la beauté.
Il soutient qu'elle offrait l'un et l'autre avantage.
On doute, il se récrie, et le débat s'engage....
Rome est près, volons-y, dit-il; que chaque époux
Chez sa femme soudain, sans être attendu d'elle,
Nous conduise : nous verrons tous,
Et quelle est la plus sage, et quelle est la plus belle.
On reçoit le défi : remplis du même espoir,
Sur leurs coursiers ils partent, ils arrivent.
Déjà les ombres qui les suivent
Ont au jour expirant fait succéder le soir.
C'est l'heure où les jeunes princesses,
Étalant sur leurs fronts honteusement sereins
Les attributs du luxe et l'éclat des richesses,
Dans les jeux, la parure et les bruyants festins,
De l'hymen solitaire oubliaient les chagrins,
Quand leurs parents, au sein d'une terre étrangère,
Prodiguaient tout leur sang pour elles, pour l'État,
Et qu'un seul coup pouvait, dans un fatal combat,
Les priver d'un ami, d'un époux et d'un père.
Lucrèce, préférant le travail à l'éclat,
Seule avec ses enfants, ses esclaves, ses femmes,
De laine en ce moment faisait ourdir des trames;
Sans cesse dans les traits d'un fils
De Collatin absent cherchait les traits chéris,

Et craignant les combats, desirant la victoire,
Priait pour sa vie et sa gloire.
Dans cet état touchant ils la surprennent tous.
Elle devint plus belle en voyant son époux :
Le prix lui fut donné d'une voix unanime.
Sextus, fils du tyran, et tyran comme lui,
Sextus, pour elle épris, brûle et médite un crime.
Craignant que son amour n'obtienne aucun appui,
Il veut prévenir cet outrage :
Il dédaigne ce doux langage,
Ces soins respectueux, cette attentive cour,
Ces égards soumis dont l'hommage
Fait, triomphant de jour en jour,
Sourire innocemment la pudeur moins sauvage.
Peu jaloux d'être aimé, jaloux d'être vainqueur,
Ne suivant d'autre loi que l'amour qui l'inspire,
Il cherche à la dompter et non à la séduire.
Brûle pour ses attraits, sans prétendre à son cœur.
Chacun retourne au camp, il reste seul à Rome.
Quant la nuit, déployant des voiles plus épais,
Répand sur l'univers le silence, et de l'homme
Couvre et seconde les forfaits,
Sextus de ses desseins veut tenter l'infamie.
Il court vers le palais où Lucrèce endormie
Goûtait dans un calme trompeur
Un sommeil aussi doux, aussi pur que son cœur.

Il s'arrête un moment, mais sa fureur l'emporte;
Il entre, il vole au lit de Lucrèce, et soudain :

Je suis Sextus, dit-il, un glaive est dans ma main;
Si vous jetez un cri, tremblez, vous êtes morte.
Ce discours menaçant et ce poignard qui luit,
L'aspect d'un étranger au milieu de la nuit,
Une lampe jetant dans l'ombre.
Une clarté mourante et sombre,
Tous ces objets affreux la troublant à la fois,
A Lucrèce surprise ont dérobé la voix.
Sextus, lui déclarant son ardeur effrénée,
Veut usurper les droits dus au seul hyménée;

Il la prie, elle est sans pitié;
Il la menace, elle est sans crainte;
Larmes, fureurs, prières, feinte,
Tout est vainement employé.
« Tu mourras; mais c'est peu, dit-il avec colère:
» Dans ta couche où tu fuis mon amour outragé,
» Je place, en t'égorgeant, un esclave égorgé,
» Et Rome te croira par une main sévère
» Et surprise et punie au sein de l'adultère;
» Tant qu'on te nommera Sextus sera vengé. »
Lucrèce à ce discours sent tomber son courage:
Le tableau de son nom diffamé d'âge en âge
Fait sur son cœur tremblant ce que ne faisaient pas
Les transports d'un amour et l'aspect du trépas.
Elle n'oppose plus un refus si paisible;
Elle implore Sextus, Sextus reste inflexible.
Un instant néanmoins ses yeux de pleurs noyés,
Sa belle chevelure au hasard répandue,
Arrêtent de Sextus la fureur suspendue:
Elle croit le fléchir, elle embrasse ses pieds,
Qu'elle baigne en tremblant de ses larmes brûlantes,
Presse d'atroces mains de ses mains défaillantes,
Et prodigue les cris, les sanglots, la terreur,
Tout ce qui de l'amour peut fléchir la fureur.
Son trouble, ses tourments l'embellissent encore;
Son vil séducteur, qui dévore

L'auguste nudité de ses chastes appas,
Lui présente toujours la honte ou le trépas.
Il va frapper : enfin Lucrèce n'a plus d'armes.
Voyant, malgré les cris de l'honneur combattu,
Qu'il faut à cet honneur immoler sa vertu,
Elle tombe immobile, et sans voix et sans larmes...
Sextus, qu'oses-tu faire? Arrête.... C'est en vain!
Ce front pâle et penché, ces yeux fermés, ce sein,
Ce sein tremblant d'horreur, ces sanglots, cette bouche
Qui se détourne encor d'un baiser criminel,
Rien ne peut désarmer son audace farouche.
Sextus..., l'amour, hélas! peut donc être cruel!
Sextus, dans les transports d'une barbare joie,
Saisit entre ses bras sa palpitante proie,
Assouvit ses desirs affreux,
Et la quitte vainqueur en se croyant heureux....
Il était déjà loin : Lucrèce consternée
Ouvre enfin sa paupière en craignant de l'ouvrir,
Entrevoit en tremblant sa couche profanée,
Détourne ses regards, et ne veut que mourir.
A son époux, à son vieux père
Elle envoie aussitôt sous les murs ennemis,
Un courrier qui les mande avec tous leurs amis
Pour un malheur affreux qu'elle ne peut leur taire.
Tous deux accourent étonnés.
De mortels généreux ils sont accompagnés,

Surtout de ce Brutus qui, dès l'adolescence,
Cacha sous une fausse et stupide apparence,
Masque qu'il emprunta pour des desseins si grands,
Le vengeur des Romains et l'effroi des tyrans.
Lucrèce à leur aspect a retrouvé des larmes.
Enfin de son époux, de son père en alarmes
Serrant avec transport les mains :
Vous êtes mon époux, dit-elle, et vous mon père !
Cette nuit, nuit d'horreur ! digne fils des Tarquins,
Sextus, aussi marqué du vil sceau de sa mère,
Vint souiller mon honneur par des feux inhumains.
Vous me voyez rougir d'une honte adultère,
Mais je n'ai rien commis qu'un crime involontaire :
Le bras armé d'un glaive nu,
Il remporta sur moi cette affreuse victoire
Qui lui coûtera cher, si, vous étant connu,
Mon malheur vous invite à venger ma mémoire.
Mon âme est pure au moins, mais mon corps est souillé :
Je vais punir sur lui l'affront fait à ma gloire....
A ces mots, d'un poignard dans son lit recélé,
Elle se frappe, et meurt en répétant : Vengeance !
Les spectateurs surpris jettent un cri soudain ;
Mais Brutus, échappant à sa feinte démence,
Montre alors tout entier son cœur déjà romain,
Et son génie altier, qu'éveille l'injustice,
Sort du sommeil paisible où le tint l'artifice.

Il retire le fer dans Lucrèce enfoncé :
« Je jure par ce sein qu'a souillé cette injure,
« Ce sein chaste, dit-il, l'honneur de la nature,
« Par ce sang généreux qu'elle-même a versé,

« Par ce cadavre froid qu'attend la sépulture,
« D'éteindre pour jamais la race des Tarquins,
« Et des fers les plus vils d'affranchir les Romains. »
Ils font tous ce serment sur l'arme meurtrière,
La passent dans les mains d'un époux et d'un père;
Et sur la place, aux yeux d'un peuple épouvanté,
De Lucrèce traînant le corps ensanglanté,
Dans une urne aussitôt consacrant sa poussière,
Contre les oppresseurs appellent Rome entière.

A cet appel Rome répond,
Et sur cette urne révérée
Se promet de venger l'affront
D'une chaste beauté, d'une épouse adorée.
Chacun voit sur sa tombe une divinité.
Le peuple, d'un œil attristé
La contemple, l'entoure, et la couvre d'offrandes;
Tous les guerriers, la lance en main,
Y font toucher leurs boucliers d'airain,
Et les femmes en pleurs la couvrent de guirlandes....
Lucrèce, des splendeurs de ce monde nouveau,
Où sa belle âme est exposée,
Reluit calme et brillante aux bosquets d'Élysée,
Et s'élève à l'aspect d'un honneur aussi beau.

L'HIVER.

L'HIVER.

Quel morne et vaste deuil afflige l'univers?
Dans les cieux, de vapeurs, de nuages couverts,
Le soleil ne répand qu'une clarté débile,
Sous des liens glacés l'onde dort immobile;
Les bois, les champs sont morts; de sa triste pâleur
Un vêtement d'albâtre a voilé leur couleur;

L'Autan impétueux déchaîne la froidure,
Et l'hiver tout entier pèse sur la nature.
Créateur des humains, devenu leur bourreau,
Peux-tu les affliger du poids d'un tel fléau?
Il sied à ta bonté d'être toujours leur père.
La vie, hélas! pour nous n'a que trop de misère;
Même avant la raison nous sentons les douleurs,
Et nos premiers regards sont voilés de nos pleurs.
Du moins dans les beaux jours, au bord d'une onde pure,
Sous des cieux tempérés, sur la molle verdure,
Nous goûtions le plaisir d'oublier tous nos maux,
Ou, sans murmure enfin, nous portions nos fardeaux
En contemplant ces fleurs fraîches épanouies,
Qui levaient dans les champs leurs têtes réjouies;
En voyant ce ciel pur, ces fruits délicieux,
Dont les riches couleurs semblaient rire à nos yeux,
Nos fronts, comme eux riants, exprimaient de la joie,
Et, sous l'ombrage heureux que la forêt déploie,
Nos cœurs avec transport se plaisaient à goûter
Le bonheur de l'oiseau qu'ils entendaient chanter;
Mais cette nudité de l'hiver monotone,
Et tous ces dons changeants du printemps, de l'automne
Mais les eaux, à grand bruit roulant dans les vallons,
Les torrents écumeux, les fougueux aquilons,
Ces tyrans, dont les sons mugissants et terribles,
Et d'échos en échos renvoyés plus horribles,

Remplacent les concerts des aimables oiseaux,
L'haleine des zéphyrs et la voix des ruisseaux;
Mais le froid qui succède à la chaleur féconde,
Le choc des éléments, ce désordre du monde,
Tout d'une âpre saison nous offrant les rigueurs,
Réveille nos chagrins et nous rend aux douleurs.
Nous souffrons à l'aspect de la terre souffrante;

La vieillesse, où languit la nature expirante,
Forçant sur nos destins l'homme à se recueillir,
Rappelle à ses esprits qu'il doit un jour vieillir.
Éloigne, Dieu puissant, ce tableau trop austère;
Hélas! nous paraissons un moment sur la terre;
L'existence est l'éclair qui sillonne les cieux:
Fais qu'au moins, nous rendant notre passage heureux,
La terre nous accueille avec un air de fête

Comme le voyageur qu'un jour à peine arrête,
Et ne perde jamais son vêtement de fleurs,
Qui, tableau du plaisir, l'inspirait à nos cœurs.

C'est ainsi qu'un mortel, dans la campagne nue,
Exhalait près de moi sa tristesse ingénue.
Et moi : « Te convient-il de blâmer ton auteur ?
« Est-ce pour ses desseins ou pour ton seul bonheur,
« Que ta frêle existence au néant fut ravie ?
« Tu n'es qu'un sentinelle au poste de la vie,
« Du Dieu qui t'y plaça suis donc la volonté !
« Ne doit-il point, ingrat, suffire à ta fierté
« Que de ce Dieu puissant la sagesse profonde
« T'ait fait un des acteurs de la scène du monde ?
« Changera-t-il pour toi les lois de l'univers ?
« Tu te plains des frimas, tu te plains des hivers ;
« Leur but est-il caché ? Peux-tu le méconnaître ?
« Si toi-même as besoin, pour ranimer ton être,
« Que le sommeil, dont l'ombre amène le retour,
« Répare chaque nuit les fatigues du jour,
« Ne faut-il pas aussi que la terre affaiblie
« Par les divers travaux dont l'année est remplie,
« S'affaisse en un sommeil dont l'heureuse langueur
« De ses ressorts lassés relève la vigueur ?
« L'hiver est un sommeil qui refait la nature.
« Dans cet actif repos, silencieuse, obscure,

« Elle amasse sa force, apprête ses présents,
« Et sous la neige enfin médite le printemps,

« Comme au fond du tombeau, dont l'ombre le recèle,
« En son trépas vivant le ver se renouvelle,
« Et de ses ailes d'or, dont l'immobilité
« Compose la vitesse et pare la beauté.
« De la mort de nos champs souffre donc la tristesse;
« L'absence de leurs biens n'en est que la promesse.
« Le vent dont tu gémis hâte aussi leurs trésors;
« Son souffle impétueux des plus fertiles bords
« Porte aux bords inféconds les germes qu'il enlève;
« Dans l'arbre qu'il ébranle il fait monter la sève,
« Rafraîchit le sillon par les chaleurs brûlé,
« Divise le poison des marais exhalé,
« Épure l'Océan sous de fréquents orages,

« Et déchire dans l'air le voile des nuages.
« Une rigueur céleste est souvent un bienfait.
« Tu jouis quand la terre, à ton œil satisfait,
« De ses divers trésors étale la couronne ;
« Mais si ce riche éclat sans cesse t'environne,
« Tes yeux enfin lassés s'éloigneront de lui ;
« L'uniforme plaisir n'est bientôt que l'ennui :
« Il faut un intervalle à notre bonheur même.
« Tu l'obtiens dans l'hiver. Ce dieu qui toujours t'aime,
« Sur la terre obscurcie étendant un rideau,
« De la satiété te sauve le fardeau,
« Varie à tes regards la scène de l'année,
« Et, s'il t'ôte les biens dont elle fut ornée,
« C'est qu'il veut que pour toi, par un heureux détour,
« Le regret de leur perte enchante leur retour.
« Leur retour ! oh ! quel charme il te fera connaître !
« De quel œil tu verras le doux printemps renaître !
« Comme tu voleras, loin du froid importun,
« Saisir son premier jour et son premier parfum,
« Fouler de nouveaux dons les plaines enrichies,
« Suivre la liberté des ondes affranchies,
« Essayer l'herbe jeune, observer les progrès
« Du feuillage qui vient reverdir les forêts,
« Rouvrir tes sens charmés au souffle du Zéphyre,
« Des roses près d'éclore épier le sourire,
« Écouter des oiseaux si longtemps exilés

« Les amours, les concerts, avec eux rappelés ;
« Présenter dans les champs, que la chaleur colore,

« Un fruit dans chaque fleur, et Pomone dans Flore,
« Et posséder enfin, aux feux purs du soleil,
« La nature plus belle à l'instant du réveil!
« Voilà tous les plaisirs que ton Dieu te ménage.
« Oppose à tes chagrins leur séduisante image ;
« Jouis dans l'avenir ; mais, que dis-je ? aujourd'hui
« L'étude du présent peut chasser ton ennui.
« Mets à profit les maux que chaque hiver t'impose :
« Des fléaux que tu vois cherche à saisir la cause.
« Le froid règne : connais de quels lointains climats

« Partent ces vents cruels qui soufflent les frimas.
« Sur les monts sourcilleux les glaces menaçantes
« Environnent au loin leurs cimes blanchissantes :
« Apprends par quels travaux le temps a dessiné
« Ce bandeau de cristal dont leur front est orné.
« Des brouillards ténébreux ta vue est obscurcie :
« Connais pourquoi du sol qu'a détrempé la pluie,
« L'astre qui luit sur nous pompant l'humide sein,
« En forme ce brouillard qui, spectre du matin,
« Portant sa pâleur sombre aux champs de la lumière,
« Doit, comme un don du ciel, revenir à la terre.
« Les arbres dépouillés affligent ton regard :
« Sache comment ces bois, semblables au vieillard
« Dont la froide saison détruit la chevelure,
« De leur tête en hiver dépouillent la parure,
« Qu'ils reprendront bientôt, rajeunis par le temps,
« Et plus heureux que nous qui n'avons qu'un printemps
« Les fleuves débordés inondent tes campagnes :
« Sache comment des flots qui tombent des montagnes
« Un fleuve se grossit, et, plus impétueux,
« Chasse loin de son lit son cours tumultueux,
« Des vergers aux guérets, des vallons aux collines,
« S'élance en bondissant à travers leurs ruines,
« Couvre les bois, les monts, les champs et les hameaux,
« Et donne l'horizon pour rivage à ses eaux.
« Rends ainsi ta douleur utile à ta pensée ;

« Ou si de ces objets ta mollesse est blessée,
« D'autres te sont offerts : marche vers nos cités ;
« Leurs murs comme les champs ne sont point attristés :
« Là, dès que la gelée, écartant les orages,
« Laisse le soleil luire à travers les nuages,
« Les uns courent saisir, sur un char transportés,
« Ce rayon d'un moment dans les lieux fréquentés ;
« Les autres, se jouant sur les ondes solides,
« Font sur un double acier glisser leurs pas rapides,
« Et, dans leur prompt détour, semblent l'agile oiseau
« Qui part, vole, et revient sur la voûte de l'eau ;
« Dans leur essor léger l'œil a peine à les suivre.
« La nuit descend ; la ville a d'autres jeux se livre.
« Tantôt en des palais où les feux renaissants
« De l'exil des chaleurs dédommagent les sens,
« Le sort, aux yeux voilés, sur des tapis propices,
« Amuse vingt joueurs de ses divers caprices.
« Tantôt dans une salle ouverte au plus bel art,
« Prenant l'une son masque et l'autre son poignard,
« Melpomène et Thalie unissent tous leurs charmes,
« Et donnent le plaisir et du rire et des larmes.
« Dans un autre moment, sous des lambris dorés,
« De flambeaux, d'ornements, et de belles parés,
« La musique, étalant ses sonores merveilles,
« D'accords mélodieux enivre les oreilles ;
« Et la danse bientôt offre au cercle enchanté

« De ses légers ballets la mouvante gaîté.
« Par des fêtes enfin l'une à l'autre enchaînées,
« La ville des hivers embellit les journées.
« Sache donc, dans le cours des travaux et des jeux,
« Tromper les maux divers de ce temps orageux,
« Et rendons grâce ensemble à ce maître suprême
« Qui plaça des plaisirs jusqu'en ses rigueurs même,
« Et dans tous les fléaux qu'il voulut nous offrir,
« Nous laisse quelque appui qui nous aide à souffrir. »

AUX MANES

DE

DEMOUSTIER.

AUX MANES

DE DEMOUSTIER.

Hélas ! il a péri ce chantre ingénieux
Qui, si jeune, au tombeau n'aurait pas dû descendre !
Nous le cherchons sans cesse et de l'âme et des yeux ;

Nous ne trouvons plus que sa cendre.
Dès longtemps vers la tombe il semblait s'avancer ;
Il brillait à nos yeux comme un astre éphémère
Dont nous admirions la lumière
En tremblant chaque jour de la voir s'éclipser ;
Mais des traits qu'on attend se sent-on moins blesser ?
Non, le cœur a peine à comprendre
Qu'hier un ami vive, et périsse aujourd'hui,
Que de son œil chéri s'échappe un regard tendre,
Que de sa douce voix le son se fasse entendre,
Et que l'instant d'après rien ne reste de lui !
Rien !... ai-je perdu la mémoire
De ses vertus et de ses vers ?
S'il est mort à la vie, il existe à la gloire !
La tombe rend son nom et ses talents plus chers.
Oublîra-t-on jamais cet heureux caractère,
Cet adroit *Conciliateur*,
Qui, sincère quoique flatteur,
Se retrace lui-même en offrant l'art de plaire ?
Oublîra-t-on jamais l'ouvrage gracieux
Où sa muse, étalant des peintures galantes,
Groupe un cercle choisi de femmes séduisantes
Et captive à la fois l'esprit, l'âme et les yeux ?
O riante Mythologie,
Qu'il révéla pour nous comme pour Émilie,
C'est à toi que surtout il devra l'avenir !

Comme en ses entretiens, qu'on aime à retenir,
De tes riches couleurs il versa la magie !
Avec quel art, d'Ovide empruntant les pinceaux,
Il nous fait, dans ses vers rapides,
Entendre le doux bruit des eaux,
Et les soupirs des Néréides ;
Rend pour nous les jardins et les bois animés
En nous contant Daphné sous l'écorce captive,
Hyacinthe, Narcisse, en des fleurs enfermés,
Et dans l'écho sensible une amante plaintive ;

Ouvre à nos pas la cour du terrible Pluton,
Enceinte de tout temps pour les forfaits creusée;
Nous brûle sur les bords de l'ardent Phlégéton,
Nous rafraîchit dans l'Élysée;
De là monte avec nous au séjour radieux,
Nous assied au conseil des dieux,
Nous guide au boudoir des déesses;
Et tour à tour, devant nos yeux,
Dans ses poétiques ivresses,
Fait passer le Tartare, et la terre, et les cieux!
Et sous quel jour piquant il offre encor ces fables!
Il fuit des érudits la grave pesanteur
Pour la légèreté de nos savants aimables;
On voit l'homme d'esprit, on ne voit point l'auteur.
On sent qu'une beauté l'inspire et l'encourage;
Pour elle, en ses récits il fait toujours régner
Un voluptueux badinage:
Il converse au lieu d'enseigner;
Les grâces qu'il instruit lui prêtent leur langage;
Le savoir en ses vers parvient à s'embellir;
Ce n'est plus le sillon que l'on ouvre avec peine:
C'est le fruit, c'est la fleur, dont l'éclat et l'haleine
Semble inviter à les cueillir.
Un art si précieux à ce brillant ouvrage
Assure un éternel succès:
Demoustier des lecteurs obtiendra le suffrage

Tant que vivra l'esprit français.
Tel est donc le droit du génie!
La mort, où l'homme obscur voit sa course finie,
N'est pour lui qu'un passage à des jours éclatants;
Son siècle est l'avenir, sa carrière est le temps;
Au monde qui le perd il lègue ses ouvrages,
Et sa voix retentit dans la longueur des âges.
Sans doute, le guerrier sur les siècles futurs,
Émule du poète, a des droits aussi sûrs;
Mais du laurier brillant qui décore ses armes
Le lustre est obscurci par le sang et les larmes;
Le poète reçoit de plus touchants honneurs:
Sa gloire est un présent que lui font tous les cœurs.
Eh! je prends à témoin ces monuments funèbres
Où, dans un repos fastueux,
Dorment les conquérants célèbres :
A peine arrêtent-ils nos regards curieux!
Tandis que nous aimons à reposer nos yeux
Sur l'urne de Sapho, sur la cendre d'Eschyle,
Et recueillir notre âme au tombeau de Virgile.
Mais qu'importe un hommage au talent adressé,
Quand il est descendu dans la sombre demeure?
Le cœur jouit du nom par un ami laissé;
Mais ce nom le rend-il à l'ami qui le pleure?
Vous de qui Demoustier fut connu, fut chéri,
C'est vous que mes regrets attestent :

S'il revit pour la terre où ses ouvrages restent,
Pour nous l'infortuné tout entier a péri.
Nous ne le verrons plus, loin des fêtes mondaines,
De nos plaisirs sans faste accepter la moitié,
Et dans nos craintes, dans nos peines,
Réclamer encor plus la part de l'amitié.
Nous ne le verrons plus par sa seule indulgence
Répondre aux détracteurs de ses nombreux succès,
Consoler le malheur, secourir l'indigence
Avec l'aménité qui double les bienfaits;
Nous avons perdu pour jamais
Et son exemple et sa présence.
Tel est aussi le deuil qui remplit votre cœur,
O sœur inconsolable, ô gémissante mère,
Près de qui s'écoula sa rapide carrière
Dans les travaux et le bonheur!
Hélas! l'aspect de sa retraite
Où les vers sont encore, où n'est plus le poète;
Le voisinage de ce bois
Dont le calme secret, l'inspirante verdure,
Loin d'un monde bruyant, l'ont reçu tant de fois,
Tout irrite votre blessure.
Le printemps vient lui-même augmenter vos douleurs;
Oui, lorsque vous voyez la feuille reparaître,
Lorsque vous contemplez les renaissantes fleurs,
Vous dites, en pensant à l'objet de vos pleurs :

Lui seul, hélas ! lui seul ne doit donc pas renaître !
Que du moins ces fleurs aujourd'hui
Nous servent à lui rendre hommage :
Parons son urne et son image
D'ornements simples comme lui.
Que nos mains en ces mots y gravent son histoire :
« Il montra les talents aux vertus réunis ;
« Son esprit lui donna la gloire,
« Et sa belle âme des amis. »

NOTES.

Page 261, vers 1.

Hélas! il a péri ce chantre ingénieux.....

Demoustier, mort à quarante ans, dans le mois de mars de l'an IX, laissa des regrets aussi vifs que mérités. Il joignait aux dons de l'esprit toutes les qualités de l'âme. MM. Collin d'Harleville et Fayolle ont écrit sur lui des notices fort intéressantes ; il faut les lire pour avoir une juste idée du caractère de cet homme estimable.

Page 262, vers 20.

Oublira-t-on jamais l'ouvrage gracieux...

Les Femmes et *le Conciliateur* sont deux comédies d'un talent distingué, surtout la seconde.

Page 262, vers 24.

O riante Mythologie,
Qu'il révéla pour nous comme pour Émilie!

Les Lettres à Émilie ont fait la réputation de leur auteur, et la soutiendront malgré la critique de quelques esprits sévères. Sans doute, elles offrent des détails que le goût peut réprouver; mais on doit convenir qu'elles étincèlent d'esprit, et qu'elles sont remplies de charme et de mérite.

Page 266, vers 15.

Près de qui s'écoula sa rapide carrière.

Demoustier demeurait à Villers-Coterets, près de sa mère et de sa sœur.

PREMIER CHANT

DE

LA PHARSALE.

PREMIER CHANT

DE LA PHARSALE,

TRADUCTION LIBRE ET ABRÉGÉE.

Lu à l'Institut national, le 15 messidor an V.

Je chante les combats et les malheurs du Tibre,
Où tout un peuple-roi, las d'être grand et libre,
Tourna sur lui la main qui vainquit l'univers;
Où l'on vit la victoire absoudre les pervers,
L'aigle combattre l'aigle, et l'intérêt d'un homme
Dans les champs de Pharsale opposer Rome à Rome.

Romains, où courez-vous? et par quelles fureurs
Offrez-vous aux vaincus les crimes des vainqueurs?
Lorsque de vos affronts Babylone est ornée,
Quand de Crassus sanglant l'ombre encore indignée
Erre aux bords de l'Euphrate et demande un vengeur,
Vous cherchez des combats où la mort, sans honneur,
Suit toujours la défaite; où même la victoire
Ne peut à son triomphe associer la gloire!
Rome, combien d'États qui demandaient des fers,
T'auraient un jour donné tout ce sang que tu perds!
Oui, du nord au midi, du couchant à l'aurore,
Tout ce qui te restait à conquérir encore,
Tout fléchissait: le Scythe allait courber son front;

L'Euphrate sous le joug expiait ton affront;
L'Araxe était soumis, et le Nil tributaire
De sa source secrète eût trahi le mystère.

Hélas! dans l'Italie on voit de tous côtés,
Sous leurs remparts détruits, s'écrouler les cités;
Tout a fui de leurs toits l'enceinte désertée;

L'Hespérie est inculte, et Cérès oubliée
Voit ses trésors flétris se changer en buissons :
Le laboureur n'est plus dans les champs sans moissons!
O Pyrrhus! O Carthage! O Gaulois! dont les armes
Jadis au Capitole ont appris les alarmes!
Non, ces maux ne sont pas l'ouvrage de vos mains;
Rome ne doit sa perte, hélas! qu'à des Romains.

Quelle cause a produit cette coupable guerre?
C'est le ciel envieux des grandeurs de la terre,
Qui veut que tout pouvoir, qu'au faîte il a placé,
Par son trop de hauteur soit bientôt renversé;
C'est des faveurs du sort la mesure comblée;
C'est Rome enfin tombant sous son poids accablée :
Ainsi, lorsque le temps, sous ses puissants efforts,
De l'univers usé brisera les ressorts,
Tout sera confondu; de sa course enflammée,
Le soleil oublîra la route accoutumée;
Les cieux s'écrouleront, l'un par l'autre heurtés;
Les astres dans les mers éteindront leurs clartés;
L'océan de son lit rejettera les ondes,
Et l'antique chaos ressaisira les mondes.
Ainsi de cent États sous sa chute affaissés,
Rome étale, en tombant, les débris entassés.
L'excessive grandeur se dévore elle-même.
Oui, tels sont les humains : l'autorité suprême
Ne veut point de partage, et les plus chers amis,
Placés au même rang, sont bientôt ennemis.
Il ne faut point ouvrir une histoire étrangère :
Rome en ses murs naissants vit le meurtre d'un frère.
Le prix de ce forfait qui souilla son berceau
Était-il l'univers? Non, c'était un hameau!
Un accord qui voila leur haine enveloppée
Parut joindre un moment César avec Pompée,

Tant que le fier Crassus, régnant au milieu d'eux,
De son pouvoir rival les contint tous les deux,
Comme d'un isthme étroit les rives opposées
Arrêtent de deux mers les fureurs divisées;
S'il tombait, l'Archipel, sorti de ses canaux,
De la mer d'Ionie irait heurter les flots :
Tel Crassus, par sa mort détruisant l'équilibre,
A César, à Pompée ouvrit un champ plus libre.
Tous deux ne suivent plus que leurs seuls intérêts.

Il se joignait encore à leurs desseins secrets,
De discorde et de mort ces semences publiques
Qui perdirent toujours les grandes républiques.
Dès que de l'univers conquis par les Romains
La dépouille captive eut enrichi leurs mains,
Eut corrompu leurs mœurs, leurs vertus, étouffées
Sous le poids des trésors et l'amas des trophées;
Des tables, des palais le luxe somptueux
Démentit la candeur de nos simples aïeux.
Tout changea : la beauté, moins modeste et moins pure,
Vit l'homme efféminé surpasser sa parure;
On dédaigna l'antique et sainte pauvreté,
La mère des héros et de la liberté.
Le riche à l'indigent dérobait son domaine;
Ces champs étroits, qu'aux jours de la vertu romaine
Sillonna l'humble soc des plus grands citoyens,

Sous un seul maître alors formaient de vastes biens,
Et dans Rome, croulant vers sa chute profonde,
Le désordre accourut des limites du monde.
De la perte des mœurs ordinaires effets!
Le besoin sans scrupule ordonna les forfaits.
On ne respecta rien : on mit l'honneur suprême
A se rendre puissant plus que Rome elle-même,
Et le droit du plus fort fut le seul reconnu.
De là, le consulat par le meurtre obtenu,
Du peuple et du sénat la puissance flétrie,
Les tribuns, les consuls déchirant la patrie,
Les Romains aux Romains se vendant sans pudeur,
Le fléau qui surtout a sapé leur grandeur,
La brigue, au Champ-de-Mars souillé de ses scandales,
Prodiguant tous les ans les dignités vénales,
La dévorante usure et l'abus du pouvoir,
Le crime qui du trouble a fait son seul espoir,
La fraude remplaçant la foi pure et sincère,
Et la guerre au grand nombre à la fin nécessaire.

Déjà, le cœur rempli de ses hardis projets,
César de l'Appennin a franchi les sommets;
Déjà du Rubicon il aborde la rive;
De la patrie en pleurs la grande ombre plaintive,
Comme un fantôme immense environné de feux,
Dans l'ombre de la nuit apparaît à ses yeux;

De funèbres habits elle est environnée;
De sa tête superbe, et de tours couronnée,
Descendent sur ses bras dépouillés et sanglants,
Les débris dispersés de ses longs cheveux blancs.
Immobile, et poussant des sanglots lamentables :
« Romains, où portez-vous ces enseignes coupables?
« Dit-elle; encore un pas, vous n'êtes plus à moi.
« Arrêtez! » A ces mots, plein d'un subit effroi,
César, comme enchaîné, sur la rive s'arrête;
Ses cheveux hérissés se dressent sur sa tête.
Mais rappelant son cœur un moment égaré :
« O toi, dit-il, dans Albe autrefois adoré,
« Et qui de cette roche en héros si féconde,
« Domines aujourd'hui sur la reine du monde,
« Jupiter, dieux qu'Énée en ces lieux apporta,
« Vous, feux toujours ardents qui brûlez pour Vesta,
« Romulus, habitant des champs de la lumière,
« Toi surtout de mon cœur divinité première,
« Rome, sers mes projets; non, mon bras criminel
« Ne veut point se plonger dans ton flanc maternel.
« Vainqueur des nations, je suis ton fils encore;
« Je défendrai partout ce grand nom que j'adore:
« Si j'arbore à tes yeux un rebelle étendard,
« Le crime est à Pompée, et non pas à César. »
Il dit; et le premier il s'élance dans l'onde.
Tel, aux déserts brûlants de l'Afrique inféconde,

Un fier lion s'arrête à l'aspect du chasseur.
Immobile, et dans lui renfermant sa fureur,
Il rassemble un moment sa force tout entière;
Mais dès que sur son front il dresse sa crinière,
Quand du fouet de sa queue il bat ses vastes flancs
Et fait frémir les airs de longs rugissements,
Si du chasseur hardi l'indiscrète vaillance
L'arrête en ses filets ou l'atteint de sa lance,
Se jetant sur le fer que son sang a trempé,
Terrible, il fait trembler le bras qui l'a frappé.

Le destin de César vient consacrer l'audace.
Du sénat irrité l'imprudente menace
A chassé des tribuns au fier César vendus :
Dans son camp aussitôt ils volent éperdus.
Curion, dont la voix toujours impétueuse,

Vénale maintenant, autrefois vertueuse,
Fier organe des lois et de la liberté,
Arma contre les grands tout le peuple irrité,
Curion vers César à leur tête s'avance.
Il trouve le héros méditant sa vengeance;
Il lui dit du sénat les desseins et les coups,
Et contre ses rivaux excite son courroux.
Le héros, au discours du tribun qui l'enflamme,
Sentant vers les combats s'élancer sa grande âme,
Assemble son armée, et dit : « Braves soldats,
« Quand, vainqueur des Gaulois, des Alpes, des frimas,
« Vous avez, avec moi triomphant dix années,
« Rougi de l'Océan les ondes étonnées,
« Voilà donc quel honneur, quel prix vous est rendu !
« A l'effroi que mon nom dans Rome a répandu,
« On dirait qu'Annibal tonne encore à ses portes !
« Chaque citoyen s'arme, on double les cohortes,
« Les forêts contre moi se courbent en vaisseaux;
« On ordonne ma mort sur la terre et les eaux.
« Eh! qu'eussent-ils donc fait, si, souillant ma mémoire,
« Ma fuite aux fiers Gaulois eût laissé la victoire?
« C'est quand je suis vainqueur qu'on m'ose défier!
« Qu'il paraisse ce chef qui pense m'effrayer,
« Ce Pompée énervé de luxe et de mollesse;
« Et ce grand Marcellus qui harangue sans cesse;
« Et ces guerriers d'hier, ces sénateurs soldats,

« Ces Catons, tous ces noms que César ne craint pas!
« C'est donc peu qu'élevé par des mains mercenaires,
« Il ait ravi vingt ans les faisceaux consulaires;
« Qu'il ait affamé Rome, et, pour quelques exploits,
« Triomphé dans un âge interdit par les lois;
« Qu'il ait, pour effrayer la justice égarée,
« Souillé d'affreux soldats son enceinte sacrée :
« Son orgueil, plus ardent sur le bord du tombeau,
« D'une coupable guerre allume le flambeau,
« Et, craignant de quitter un rang illégitime,
« Veut surpasser Sylla qui l'instruisit au crime!
« Ah! si tu fus, Pompée, un tyran comme lui,
« Comme lui sache au moins abdiquer aujourd'hui.
« Croirais-tu donc déjà ma valeur terrassée?
« Ce n'est pas cette horde aisément dispersée
« De brigands vagabonds qui ravageaient les mers,
« Ni ce roi qui, lassé de trente ans de revers,
« Daigna par le poison achever ta victoire :
« C'est César! il saura te disputer sa gloire!
« Mais je renonce à tout; que du moins ces soldats,
« Blanchis dans les travaux, usés dans les combats,
« Reçoivent des honneurs qu'on doit à ma conquête;
« Qu'un autre, j'y consens, marche même à leur tête!
« Où donc traîneraient-ils, au sein de leurs vieux ans,
« De leurs jours épuisés les restes languissants?
« Veux-tu, ne leur donnant que des terres ingrates,

« Dans des champs fortunés placer tes vils pirates ?
« Veux-tu pour des brigands exiler des héros ?
« Ah ! marchons, mes amis : élevons ces drapeaux
« Longtemps victorieux sur de lointains rivages;
« Marchons, et profitons de tous nos avantages;
« Refuser au vainqueur ce qu'il doit obtenir,
« Soldats, c'est lui donner tout ce qu'il peut ravir.
« Le ciel même est pour nous : l'empire, le pillage
« N'est pas l'indigne but où tend notre courage;
« Rome est prête à tomber sous le sceptre des grands :
« Allons délivrer Rome, et chasser les tyrans. »

Soudain, à ce discours les soldats applaudissent,
Et leurs cris, dont les bois et les monts retentissent,
Leurs innombrables mains qu'ils élèvent aux cieux,
Promettent à César de remplir tous ses vœux.
L'écho frémit au loin : tels aux champs d'Émathie,
Les chênes qu'ont courbés les enfants d'Orithie,
De leurs fronts orgueilleux, un moment renversés,
Relèvent à grand bruit les rameaux fracassés.
César voit rassemblé sous ses aigles altières
Le corps vaste et puissant de ses forces entières :
Sa confiance avide a doublé dans son cœur.
Fier, précédé d'un nom qui seul le rend vainqueur,
Dans toute l'Italie il répand ses cohortes,
Et de mille cités se fait ouvrir les portes.

Le bruit en vole à Rome, et jette la terreur ;
La renommée encor, prompte à semer l'erreur,
Joint à ce juste effroi des alarmes trompeuses,
Grossit la vérité de rumeurs fabuleuses,
Et porte au citoyen, d'épouvante frappé,
Du revers qui l'attend l'augure anticipé.
On dit que des soldats dispersés dans l'Ombrie
Ravagent de ses champs la richesse flétrie ;
Qu'aux plaines où du Nar épanché dans ses eaux,
Le Tibre enfle son cours et roule à plus grands flots,
César étend au loin ses ailes alliées ;
Et lui-même, au milieu d'enseignes déployées,
Animant d'un coup d'œil ses bataillons poudreux,
Fait sur des rangs serrés marcher un camp nombreux.
On croit le voir, non tel qu'aux jours où la victoire
Rangeait Rome et Caton du parti de sa gloire ;
Mais cruel, mais traînant un ramas assassin
De peuples qui, sortis des Alpes et du Rhin,
Vont, aux yeux des Romains, saccager Rome entière,
Et donner un monarque aux maîtres de la terre :
L'effroi fait croître ainsi les bruits qui l'ont formé.

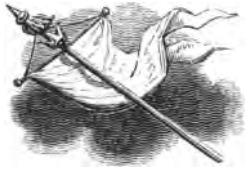
Le peuple cependant n'est pas seul alarmé :
Ces pères que l'honneur rendait jadis émules,
S'élancent en tremblant de leurs chaises curules,
Et laissent aux consuls, dans ces grands intérêts,

Pour défendre l'État de fastueux décrets.
Tout fuit ; et l'on dirait que, pressant ses cohortes,
César, qui les poursuit, brise déjà leurs portes.
On dirait que déjà leurs fronts sont écrasés
Sous les débris fumants de leurs murs embrasés.
Rien n'arrête leur pas : ni leur épouse en larmes,
Ni leurs dieux, autrefois protecteurs de leurs armes,
Ni les cris d'un vieux père approchant du tombeau,
Ni les bras étendus d'un enfant au berceau ;
Aucun d'eux sur le seuil du toit qui l'a vu naître,
Toit chéri que ses yeux ne verront plus peut-être,
Ne s'arrête incertain ; aucun vers ses remparts
Ne jette en soupirant quelques derniers regards.
Le flot du peuple a pris son cours irrévocable.
O destin ! dont le bras nous porte et nous accable,
Ne donnes-tu jamais les grandeurs aux humains
Que pour briser l'ouvrage élevé par tes mains ?
Cette superbe ville, en habitants féconde,
L'effroi, l'étonnement, et la reine du monde,
Où cent peuples vaincus viennent porter leurs fers,
Qui pourrait en son sein renfermer l'univers,
Vide de citoyens, au bruit de la tempête,
Abandonne à César sa facile conquête.
Pardonnons à l'effroi de ce peuple troublé ;
Le grand Pompée a fui : qui n'aurait pas tremblé ?
Le ciel, pour mieux frapper les habitants de Rome,

Leur déroba l'espoir, dernier trésor de l'homme ;
Et d'un triste avenir annonçant les revers,
De prodiges affreux effraya l'univers.

L'étoile, des malheurs fatale avant-courrière,
Déploya dans les cieux sa sanglante crinière;
Le tonnerre tomba sans nuage et sans bruit ;
Le jour vit se lever les ombres de la nuit ;
La lune, tout à coup dans son orbe effacée,
Pâlit, et se cacha, par la terre éclipsée ;
Le soleil, détournant son visage attristé,
Voila son char de feu d'un crêpe ensanglanté,
Et fit craindre la nuit éternelle et profonde
Dont le festin d'Atrée a menacé le monde.
Vulcain ouvrit l'Etna ; l'Etna, qui vers les cieux
Lançait en tourbillons ses rochers et ses feux,
Penche sa bouche ardente, et vers Rome alarmée
Fait rouler à grands flots une lave enflammée.
Dans une mer de sang Charybde tournoya ;
Scylla, triste et plaintive, en longs cris aboya.
L'Apennin ébranlé fit de sa tête nue
Tomber les vieux glaçons qui menaçaient la nue.
L'airain versa des pleurs; sortis d'un noir séjour,
Les nocturnes oiseaux vinrent souiller le jour;
Les hôtes des forêts accoururent dans Rome,
Et l'animal parla le langage de l'homme.

L'enfant sort monstrueux du flanc qui le produit,
Et la mère recule à l'aspect de son fruit.
Sur son trépied divin la sibylle inspirée
Parle, et se couvre encor d'une écume sacrée;
Les prêtres de Pluton, de Cybèle et de Mars,
Les membres déchirés et les cheveux épars,
Tout sanglants, agités de fureurs prophétiques,
Hurlent en chants de mort leurs lugubres cantiques;
Les bois retentissaient du cri lent des corbeaux,
Des fantômes erraient tout couverts de lambeaux.
Erynnis, secouant une torche brûlante,
Et dressant ses serpents sur sa tête sifflante,
De sa course rapide épouvante nos murs;
Le sol qu'elle a souillé fuit sous ses pas impurs;
Les marbres des tombeaux sur leurs bases frémirent,
Les ossements des morts dans leurs urnes gémirent,
Et l'Anio glacé vit, près de ses roseaux,
Marius, secouant la poudre des tombeaux,
Soulever à grands cris sa tête ensanglantée,
Et d'horreur rebroussa son onde épouvantée.



PROSCRIPTIONS

DE

MARIUS ET DE SYLLA.

PROSCRIPTIONS

DE

MARIUS ET DE SYLLA,

FRAGMENTS D'UNE TRADUCTION LIBRE ET ABRÉGÉE
DE LA PHARSALE.

Sous des drapeaux divers les Romains entraînés
Disaient en gémissant : « Guerriers infortunés !
« Que n'avons-nous vécu loin de ce temps impie,
« Dans les jours moins affreux de Canne et de Trébie !
« Dieux ! nous n'aspirons pas aux douceurs de la paix ;
« Menez-nous aux combats, et non point aux forfaits.
« Que le Sarmate altier, et le Scythe, et le Maure,

« Les peuples du midi, du nord et de l'aurore,
« S'élancent contre nous de leurs climats divers,
« Accablent Rome enfin du poids de l'univers.
« Mais loin de nous l'horreur d'une guerre intestine!
« Ou, si du nom romain vous jurez la ruine,
« Qu'une brûlante pluie, en torrents enflammés,
« Tombe sur les deux camps à la fois consumés;
« Que Pompée et César, dont les vœux vous irritent,
« Expirent sous vos coups avant qu'ils les méritent!
« Ah! de tant de forfaits faut-il souiller nos mains,
« Pour qu'un d'eux ait le droit d'opprimer les humains?
« Pour s'affranchir des deux ce serait trop peut-être! »
La jeunesse, tremblant de servir sous un maître,
Exhalait en ces mots ses stériles douleurs.
Mais les vieillards, déjà témoins de ces malheurs,
Maudissaient en pleurant leur sort et leur patrie,
Le funeste présent d'une trop longue vie.
« Je les revois, dit l'un à ses fils éperdus,
« Ces jours de deuil, ces temps où le fier Marius,
« Ce vainqueur des Teutons, chassé de l'Italie,
« Cacha dans les marais sa tête ensevelie,
« Et bientôt découvert sous leurs impurs roseaux,
« De cet abri fangeux passa dans les cachots!
« D'avance il subissait la peine de ses crimes.
« Né pour finir ses jours sur un tas de victimes,
« Dans Rome que ses mains osèrent embraser,

« Le trépas qui l'attend semble le refuser.

« Un Cimbre en sa prison pour l'immoler s'avance :
« Il recule à l'aspect du héros sans défense;
« Il fuit ; il a cru voir sous ces murs ténébreux,
« Des éclairs redoublés jetant un jour affreux,
« Des esprits infernaux toute la troupe impure,
« Et Marius déjà dans sa grandeur future.
« Une voix l'a frappé : Respecte Marius,
« Cimbre; à ton bras obscur ses jours ne sont pas dus.
« Avant de pénétrer dans le royaume sombre,

« Il faut que d'autres morts y précèdent son ombre;
« Respecte Marius : tes peuples égorgés,
« En lui laissant le jour, seront bien mieux vengés.
« Son sort change en effet. Affranchi de ses chaînes,
« Il erre quelque temps sur des plages lointaines,
« Il parcourt la Libye, et ses bords habités
« Par ces peuples sans frein qu'il a jadis domptés.
« Il foule aux pieds Carthage et sa cendre immortelle,
« Et, comme elle abattu, se console avec elle.
« C'est là qu'enfin les dieux relèvent son destin.
« Le bruit de ses revers enflamme l'Africain :
« Son grand nom, sa valeur à vaincre accoutumée,
« D'esclaves, de brigands, lui donnent une armée;
« Il ne veut que des cœurs dans les forfaits vieillis,
« Et les plus criminels sont les mieux accueillis.
« Quel fut ce jour marqué par tant de funérailles,
« Où Marius vainqueur entra dans nos murailles!
« La mort volait partout : l'un sur l'autre étendus,
« La noblesse et le peuple expirent confondus;
« Sur leurs têtes au loin le glaive se promène.
« Plus de respect pour l'âge : une foule inhumaine
« Égorge le vieillard qui descend au tombeau,
« Et l'enfant malheureux couché dans son berceau.
« L'enfant! du jour à peine il voyait la lumière;
« Qu'a-t-il fait pour mourir en ouvrant la paupière?
« Il vit, c'en est assez : du soldat menaçant

« La fureur le rencontre et l'immole en passant;
« Elle frappe au hasard, elle entasse les crimes,
« Dans le barbare effroi de manquer de victimes!
« De morts et de mourants les temples sont jonchés,
« Sous deux ruisseaux de sang les chemins sont cachés;
« Et grossi par leurs eaux, sur sa rive fumante,
« Le Tibre épouvanté roule une onde sanglante.
« Sur qui pleurer, au sein des publiques douleurs?
« Ah! recevez du moins nos regrets et nos pleurs,
« Proscrits qu'a distingués une grande infortune :
« Licinius, traîné mourant dans la tribune;
« Bœbius, dont leurs bras, de carnage enivrés,
« Partagèrent entre eux les membres déchirés;
« Toi, surtout, qui prédis ces maux à l'Italie,
« O vieillard éloquent dont la tête blanchie,
« Portée à Marius par tes vils assassins,
« Orna, sanglante encor, ses horribles festins!
« Rome a récompensé Marius qu'elle abhorre,
« Pour la septième fois il est consul encore;
« Il meurt, ayant atteint dans ses jours agités
« Le comble des revers et des prospérités,
« Porté par les destins contraires et propices
« Au faîte des grandeurs, du fond des précipices.
« Sylla vint venger Rome, et, lui rouvrant le flanc,
« Épuisa sans pitié les restes de son sang.
« Victimes et bourreaux, tous étaient des coupables.

« C'est alors qu'ont paru ces odieuses tables,
« Où l'airain cirminel, des têtes des proscrits,
« Offrait en traits de sang et les noms et le prix.
« A ce signal de mort, les haines personnelles
« Remplissent sans danger leurs vengeances cruelles;
« Et le soldat armé, qui se croit tout permis,
« Frappe, au nom de Sylla, ses propres ennemis.
« L'esclave, las du joug, assassine son maître;
« Le père ouvre le flanc du fils qu'il a fait naître;
« Le frère meurtrier vend le sang fraternel;
« Les fils, tout dégouttants du meurtre paternel,
« Pour l'offrir à Sylla, dans leur fureur avide,
« Se disputent entre eux une tête livide!
« La barrière est ouverte à tous les attentats.
« Les uns, dans le tombeau croyant fuir le trépas,
« Le rencontrent bientôt sous ces marbres funèbres,
« Dans l'air empoisonné de leurs mornes ténèbres.
« Les autres se cachant dans les antres secrets,
« Vont servir de pâture aux monstres des forêts;
« Quelques-uns, dans l'orgueil d'un désespoir extrême,
« Pour dérober leur mort se poignardent eux-mêmes:
« Mais leurs restes sanglants sont encore frappés
« Par des bras, furieux qu'ils leur soient échappés.
« Les vainqueurs, échauffés par leurs forfaits rapides,
« Volent sur mille morts à d'autres homicides:
« Femmes, enfants, vieillards, sous leurs coups ont péri;

« Et le peuple tremblant voit d'un œil attendri,
« Sur des piques, de sang et de pleurs arrosées,
« Des plus grands citoyens les têtes exposées;
« Et ne peut, quand sa main veut dresser des tombeaux,
« De leurs membres épars rassembler les lambeaux.
« A ce spectacle affreux, Sylla, fier, immobile,
« Du haut du Capitole, avec un front tranquille,
« Dans nos murs désolés envoyait le trépas,
« Du geste et de la voix animait ses soldats;
« Et hâtant, sans pâlir des crimes qu'il consomme,
« Dans les derniers Romains la ruine de Rome!
« C'est par tous ces forfaits que d'un lâche sénat
« Il mérita le nom de père de l'État.
« Mais enfin, las du soin d'égorger ses victimes,

« Il abdiqua ce rang payé par tant de crimes,
« Et dans Tibur, au sein d'un repos fastueux,
« Il mourut de la mort des hommes vertueux.
« Voilà ce qu'il faut craindre, et les mêmes tempêtes,
« Dans ces nouveaux débats, vont fondre sur nos têtes.
« Que dis-je? heureux encor, trop heureux si nos pleurs
« Ne devaient pas couler sur de plus grands malheurs!
« Mais il y va pour nous bien plus que de la vie.
« Marius, par Sylla chassé de sa patrie,
« Y voulut, par le sang cimenter son retour;
« Sylla, que Marius crut chasser à son tour,
« Voulut, en triomphant, des factions puissantes
« Éteindre pour jamais les fureurs renaissantes;
« Mais César et Pompée ont formé d'autres vœux :
« La grandeur de Sylla serait trop peu pour eux;
« Et leur choc, de nos lois détruisant l'équilibre,
« Quel que soit le vainqueur, l'univers n'est plus libre. »
C'est ainsi que, frappé d'un triste souvenir,
Chacun dans le passé lit déjà l'avenir.

FRAGMENT

SUR LA GRÈCE.

Pénétré de respect, de douleur, d'allégresse,
Je parcourais ces lieux où fut l'antique Grèce;
Ces champs jadis si beaux, quand, sous un ciel heureux,
Solon faisait des lois, Praxitèle des Dieux;
Quand Sophocle au théâtre offrait *Électre*, *Œdipe*,

Quand Démosthène en feu tonnait contre Philippe,
Aux jours où Thémistocle, entouré de héros,
Battait Xercès fuyant sur ses nombreux vaisseaux;
Quand Périclès enfin, prodiguant les miracles,
Dans Athène étalait les fêtes, les spectacles,
Du pinceau, du ciseau, les fruits majestueux,
Et des grands monuments le luxe somptueux.
Ah! qu'aujourd'hui la Grèce est loin de tant de gloire!
Sa splendeur ne vit plus que dans notre mémoire;
Tout a fui : les talents, les arts, le Dieu des vers,
Et la douce harmonie a cessé ses concerts.
L'ignorance en turban, l'affreuse barbarie,
Sur les fruits du génie ont mis leur main impie,
Et des marbres divins dépouillant les autels,
Les profanes sérails cachent les immortels.
Ces climats, quoique morts, savent pourtant me plaire;
Leur ruine à mes yeux prend un grand caractère :
Pleins de débris savants et de doux souvenirs,
A mes regrets moins vifs ils mêlent des plaisirs.
Une colonne, un arc, rencontrés sur la poudre;
Du souverain du ciel un bras qui tient la foudre;
De Junon, de Vénus, les membres mutilés;
Tous ces antiques dieux de leur temple exilés;
Des sages que le ver dans les buissons dévore,
La tête d'un héros qui semble vivre encore,
Tout me rappelle un temps du poète adoré;

Tout m'émeut : chaque pierre est un lambeau sacré ;
Tout est grand homme ou dieu dans ces saintes décombres
Et d'Athène et de Sparte on croit trouver les ombres.
Puissante illusion! tes prestiges charmants
M'entourent à l'aspect de ces beaux monuments.
Cachant son deuil, foulant les âges et l'histoire,
Tu me montres la Grèce en sa première gloire;
Je remonte avec toi vers les siècles passés :
Victoires du Croissant, vils Turcs, disparaissez!
L'Aulide s'offre-t-elle à ma vue enivrée,
Je vois des héros grecs la haine conjurée
Porter sur des vaisseaux nés au mont Pélion,
Les combats et la mort dans les champs d'Ilion.
Dodone m'ouvre-t-elle un bois plein de merveilles,
Une soudaine voix vient frapper mes oreilles.
Surpris, je me retourne : un chêne est ébranlé;
Sa voix est sous l'écorce, et l'arbre m'a parlé.
Entré-je, palpitant, dans les remparts d'Athène,
J'entends dans la tribune haranguer Démosthène.
Avec un peuple immense en un cirque placé,
J'entends sur un théâtre, à grands frais exhaussé,
Philoctète aux enfers dévouer les Atrides,
Oreste au loin mugir, tout plein des Euménides.
Près d'eux sont la Pitié, l'Illusion, l'Horreur,
Toutes ces déités et de l'âme et du cœur.
Je parcourais l'Élide, et dans ma prompte course,

De l'Alphée amoureux j'avais atteint la source,
Un temple délabré s'offre à mes yeux surpris.
Mais ce vieux édifice, auguste en ses débris,
Encore soutenu sur ses pierres divines,
Semble un colosse immense assis sur des ruines.
J'entre : comme le Dieu, l'autel est renversé :
Sur ses appuis tremblants le dôme est affaissé ;
Des marbres, des dieux d'or, des colonnes antiques,
Mutilés, étendus, jonchent ces longs portiques ;
Mais un trouble secret, en entrant dans ce lieu,
M'avertit que jadis on y servit un Dieu.
J'avance : tout à coup sur la fresque vivante
Je vois de bas-reliefs une suite savante,
Où le marbre, animé par d'éloquents ciseaux,
D'Hercule, dieu du temple, exposa les travaux.
Le temps a respecté leur sculpture solide :
On dirait qu'il a craint de s'approcher d'Alcide.
Sa naissance d'abord vient frapper mes regards.
Alcmène, pâle, éteinte, et les cheveux épars,
Appelle par ses cris le moment d'être mère.
Hercule enfin paraît : tout s'ébranle ; son père,
Par la foudre, trois fois balancée en ses mains,
Annonce de son fils la naissance aux humains ;
Neptune fait bondir ses ondes ébranlées ;
Présentant son vainqueur chez les ombres troublées,

Cerbère en cris affreux traîne sa triple voix,
Et les pâles brigands tremblent au fond des bois.
. . . . . Etc.

POÉSIES FUGITIVES.

A Mlle DUCHESNOIS.

VERS

Improvisés le jour de sa Fête.

Joséphine, si chère aux beaux-arts, à l'Amour,
Le plus brillant succès partout vous environne.
Melpomène met chaque jour
Sur votre noble front sa pompeuse couronne.

Chaque rôle de l'art vous assure le prix ;
Vos regards pleins de feu, votre accent plein de charmes,
Excitant les transports, faisant couler les larmes,
Entraînent tous les cœurs, frappent tous les esprits.
C'est à vous que pensait Racine
Quand il retraça Phèdre en de sublimes vers ;
Il jugeait cette ardeur divine
Dont vous exprimeriez ses feux et ses revers.
De l'avenir il sentait le présage,
Lorsque dans ce beau style au théâtre si cher
De l'ardente Hermione il exprima la rage,
Les fureurs de Roxane et les larmes d'Esther.
C'est pour vous que Corneille a dessiné Chimène ;
Cette âme, à la nature, à l'amour inhumaine,
Avait besoin de vos tons vigoureux,
Qui pouvaient rendre seuls ses douleurs et ses feux.
Voltaire plein de vous créait Aménaïde,
Conduisait au Potose une amante intrépide ;
Il lui fallait l'éclat de vos sons enchanteurs
Pour les faire passer l'une et l'autre en nos cœurs.
Oui, vous reproduisez, dans votre jeu sublime,
Les plus affreux talents que la scène a fournis,
Les Clairons et les Duménils,
Et conquérez d'avance une éternelle estime.
Ah ! consulté par vous, je fus assez heureux
Pour deviner, dans le silence,

Ce talent dont l'Envie aux complots ténébreux
Voulait arrêter l'espérance.
Vos premiers pas par moi furent conduits,
Et quoique Melpomène accorde son suffrage
Aux tragiques travaux par ma verve produits,
Vous êtes mon meilleur ouvrage.

VERS

A Mlle MÉZERAY,

Après la première représentation de *Défiance et Malice*, donnée le lendemain d'une représentation de *Pygmalion*.

Ainsi donc de tous les talents
Le ciel prodigue t'a pourvue !
Tu sais animer en statue,
Et tu sais plaire en cheveux blancs.

Tu peux seule, un instant, cesser d'être jolie
Sans rien perdre de tes attraits.
Tu montres ton talent quand tu caches tes traits;
On ne voit plus Vénus, on voit toujours Thalie.
Combien cet heureux dénoûment
Nous donne une aimable surprise!
Quand tu perds de Catau le triste vêtement
Pour rendre à nos regards Céphise,
En quittant ces gants noirs et ce tablier vert,
D'une vieille beauté parure peu brillante,
Tu sembles une fleur naissante
Qui sort des glaçons de l'hiver.

FRAGMENT

DE LA PHARSALE.

FRAGMENT

D'UNE TRADUCTION LIBRE ET ABRÉGÉE

DE LA PHARSALE DE LUCAIN.

(C'est le moment où César fait assiéger Marseille.)

Quand les taureaux, ravis à Cérès consternée,
Qui pleure en ses guérets la perte de l'année,
Eurent au pied des murs par César menacés
Traîné de la forêt les débris entassés,
César, qui craint toujours que son bras ne s'arrête,
Laisse à ses lieutenants cette lente conquête;

Aux champs de l'Ibérie il porte ses drapeaux.

Du siége cependant on presse les travaux;
Déjà deux vastes forts, aussi hauts que la ville,
S'avancent en roulant sur un essieu mobile.
De ces mouvantes tours tombe de toutes parts,
Sur Marseille étonnée, une grêle de dards;
Mais, du haut de ses murs, ses soldats indomptables
Accablent les Romains de coups plus redoutables.

Lancé par la baliste, et non point par leurs bras,
Chaque trait en partant porte plus d'un trépas.
C'est peu : de l'instrument les détentes rapides
Font succéder aux traits des pierres homicides,
Qui, semblables aux rocs ébranlés par les temps
Que du sommet des monts arrachent les autans,
Plus promptes que la foudre, avides de carnage,
Brisent, renversent tout dans leur sanglant passage,
Écrasent sous leur choc les soldats fracassés,
Et font voler au loin leurs membres dispersés.

Les Romains, pour tromper ces atteintes funestes,
De leurs rangs éclaircis réunissant les restes,
Jusqu'au pied des remparts s'approchent, défendus
Par leurs longs boucliers sur leurs fronts étendus;
Et des traits meurtriers qui passent sur leur tête,

Tombe et meurt derrière eux l'inutile tempête.
Les assiégés alors, de leurs bras vigoureux,
Ébranlent des rochers qu'ils font rouler sur eux.
Les boucliers unis, à ce fardeau terrible
Opposent quelque temps une masse invincible,
Comme d'un plomb solide un dôme revêtu,
Retentit sous la grêle et n'est point abattu;
Mais lorsque des Romains la force est épuisée,
Cette voûte d'airain s'ouvre et tombe brisée.
Un autre toit par eux est soudain avancé;
Le bélier, sous son ombre à grand bruit balancé,
Et par ses mouvements rendu plus redoutable,
Frappe et bat les remparts d'un front infatigable,
Et s'efforce à briser, sous ses coups obstinés,
Les liens de ciment dont ils sont enchaînés.
Impuissante fureur! Marseille, plus habile,
De moment en moment, sur cet abri mobile
Fait pleuvoir les rochers, les poutres et les feux:
Le toit fléchit, succombe, et s'écroule avec eux.
Tremblant et fatigué d'un assaut inutile,
Le Romain de son camp implore enfin l'asile.

Ce succès enhardit les Grecs à tout risquer;
C'est peu de se défendre, ils veulent attaquer.
De jeunes combattants, dans l'ombre et le silence,
Marchent en abjurant le carquois et la lance.

Leur bras, au lieu de traits, s'est armé de flambeaux ;
Ils veulent de César embraser les travaux.
Un incendie immense à l'instant se déploie ;
Le chêne lutte en vain, lui-même en est la proie ;
Par Éole excité, Vulcain vole en tous lieux ;
Il dévore, il consume ; et vainqueur, jusqu'aux cieux
Fait monter en sifflant, dans la nuit enflammée,
Des tourbillons de feu, de cendre, et de fumée.
Tout cède à ses fureurs : le soldat étonné
Voit brûler jusqu'au roc par les feux calciné ;
Et la masse du camp, s'écroulant tout entière,
Semble plus grande encor dans sa vaste poussière.

Le vaincu fuit la terre, et court tenter les eaux ;
Contre les Marseillais on armé les vaisseaux.
Décius vient unir à ces voiles actives
Sa flotte que du Rhône ont vu naître les rives.

Marseille, à cet aspect, par des efforts nouveaux,
Rassemblant ses soldats, veut braver ses rivaux.
Les vieillards, de leur âge oubliant la faiblesse,
Accourent sur les eaux se joindre à la jeunesse.

Déjà l'aube du jour, s'élevant par degrés,
Brise ses rayons d'or dans les flots azurés ;

Le ciel pur, le vent calme, et la mer immobile,
Offrent aux jeux de Mars un théâtre tranquille.

Soudain des deux partis, au combat appelés,
S'avancent les vaisseaux à la fois ébranlés.
A peine ils font frémir l'empire de Nérée,
Une longue clameur fend la voûte éthérée,
Et couvre de son bruit le bruit des avirons,
Le murmure de l'onde, et la voix des clairons.
La mer s'enfle et bouillonne, et la rame écumante
Frappe à coups plus pressés la vague blanchissante;
Les flottes à grand bruit se heurtent; les vaisseaux
Se repoussent l'un l'autre, et font bondir les eaux.

Mais bientôt pour tenter des attaques nouvelles,
Chacune, en s'éloignant, développe ses ailes.
Mille traits élancés se croisent dans les airs,
Les cieux en sont voilés, les flots en sont couverts.
Décius, que du sort la lenteur importune,
Par un choc plus hardi veut étonner Neptune;
Il commande; ses chefs, à sa voix empressés,
Ramènent près du sien leurs vaisseaux dispersés.
D'un si puissant renfort cette flotte affermie,
Trompe les mouvements de la flotte ennemie,
La rassemble autour d'elle, et l'arrête soudain
Par une chaîne immense et des griffes d'airain.

Contre ces nœuds étroits la résistance échoue ;
Le mât s'attache au mât, et la proue à la proue,
Et sur tous ces vaisseaux, joints et serrés entre eux,
S'ouvre un champ où commence un combat plus affreux.
Ce n'est plus ni le trait ni la flèche qu'on lance :
Le soldat furieux sur le soldat s'élance ;
Le fer croise le fer, on frappe, on est frappé.
Dans ses coups plus certain le bras n'est plus trompé ;
Le sang coule, et rougit les ondes écumantes ;
Les cadavres, tombant des galères fumantes,
Entre leurs flancs étroits arrêtés, suspendus,
Semblent des ponts nouveaux pour combattre étendus.
Les morts, le sang, les cris, irritent le courage.
Le pilote Telon, celui qui, dans l'orage,
Sait le mieux maîtriser le vaisseau qu'il conduit,
Tombe, et détourne encor la poupe qui le fuit.
Le brave Giarée à la saisir s'apprête ;
Au moment qu'il s'élance, un trait mortel l'arrête.

Parmi les Marseillais fleurissaient deux jumeaux,
Semblables par leurs traits, par leur stature égaux;
L'amour les confondait aux regards de leur mère.
Le trépas vient détruire une erreur aussi chère,
Et distingue à jamais ces frères malheureux.
Celui qui succombait sous un trait douloureux
Veut dérober à l'autre une mort si funeste ;

De sa force en mourant il rassemble le reste,
Étend autour de lui ses membres enlacés,
Reçoit ainsi les coups à son frère adressés;
Et par ce tendre soin qui tous deux les honore,
Expirant dans ses bras, il le défend encore.

Les blessés, les mourants, boivent au sein des mers
Leur sang qui les inonde avec les flots amers.
D'autres, précipités dans les plaines profondes,
Repoussant à la fois le trépas et les ondes,
D'un vaisseau qui combat vont approcher le bord;
Mais son choc les écrase, et les rend à la mort.

Sur les eaux, hors des eaux, règne un affreux carnage.
Les traits manquent en vain, la valeur devient rage;
L'un, pour son fer rompu, d'un effort belliqueux,
Prend les débris d'un mât, se défend avec eux;
D'autres, cherchant en vain leurs flèches épuisées,
Jettent aux ennemis des antennes brisées;
Avec les avirons on combat à grands cris,
On brise les vaisseaux pour lancer leurs débris :
La fureur ou la crainte ont inventé des armes.

Sans voiles et sans mâts, au sein de tant d'alarmes,
Les navires des Grecs s'échappent, arrachés
Aux nœuds dont les Romains les avaient attachés;

Ils traînent lentement leur masse fracassée;
Mais soudain de Romains une flotte élancée
Fond sur eux, les combat, et, sous des coups nouveaux,
Veut achever leur perte et briser leurs lambeaux.
Nul ne peut soutenir cette attaque terrible.
L'un d'eux, à tort paré du nom de l'Invincible,
S'ouvre, et cédant au poids des flots qui l'ont rempli,
Dans les gouffres profonds se perd enseveli.
Là le Taurus s'abîme en combattant encore;
Ici l'Aigle se rend; plus loin fuit le Centaure,
qui, de ses mâts divers privé par tant d'assauts,
Semble un mont dépouillé qui flotte sur les eaux.
Sur d'autres bâtiments s'allume un incendie :
D'une aile, dans son vol par les vents enhardie,
Furieux, il s'élance, et joint avec fracas
Ses traits aux traits de Mars, et la mort au trépas.
Rien ne peut l'arrêter : l'onde même enflammée,
Loin d'éteindre ses feux, semble en être allumée;
Elle écume, elle roule à flots étincelants
Des navires bientôt elle perce les flancs;
Elle entre, et, se joignant au feu qui les dévore,
D'un fléau destructeur vient les poursuivre encore.
De ces deux éléments le soldat entouré,
Ne sachant où les fuir, erre désespéré :
Tantôt, pour éviter les ondes menaçantes,
Il s'attache et périt à des poutres ardentes;

Et tantôt on le voit dans le gouffre écumant,
Pour se soustraire aux feux, se plonger tout fumant.
Il n'est plus de salut; et l'impuissant courage
Frémit moins en tombant de douleur que de rage.
Les imprécations, les longs gémissements,
Au bruit de l'incendie ont joint leurs hurlements.
Les vagues, les écueils, les nuages rougissent
De la lueur des feux qu'au loin ils réfléchissent,
Comme au jour où l'Etna, de son sein furieux,
Lance à grand bruit la flamme et les rocs jusqu'aux cieux;
Dans leur lit bouillonnant les mers amoncelées,
Roulent des corps fumants et des planches brûlées,

Et présentent aux yeux, dans le même moment,
Les horreurs d'un naufrage et d'un embrasement.

VERS A LE BRUN,

QUI DÉFEND AUX FEMMES D'ÈTRE POÈTES.

Sublime héritier de la lyre,
Abjure ta rigueur contre un sexe adoré;
Permets qu'épris du Pinde il suive le délire
Qu'il t'a si souvent inspiré.
Pourquoi donc de l'Amour craindrait-il la disgrâce?

Jamais de la beauté l'Amour n'est le censeur ;
Et le luth d'Apollon sous la main d'une Grâce
Ne peut que résonner avec plus de douceur.
Il est vrai que ce sexe, aux rives d'Aonie,
Ne pourrait, de ta lyre égalant l'harmonie,
Par une image neuve, un mot audacieux,
De la langue étonnée agrandir le génie,
Et peindre la nature en vers majestueux ;
Des travaux imposants il trompe l'énergie :
Mais la douce romance, et la tendre élégie,
Il sait bien les saisir, et faire tour à tour
Parler en vers charmants et la grâce et l'amour.
Vois Sapho par Phaon trahie ;
Elle rendit son art confident de ses pleurs,
Et mérita la gloire en chantant ses malheurs.
Le siècle de Corneille a vanté Deshoulière ;
Et Verdier, Dufrénoy, d'Antremont et Beaufort,
Dans nos jours, d'un heureux effort
Ont du docte Hélicon atteint la cime altière ;
Leur chant du dieu des arts embellit les concerts.
Peux-tu, quand tu les lis, leur défendre les vers ?
L'autan impétueux, qui sur l'humide empire
Fait retentir au loin son imposante voix,
Laisse soupirer le zéphyre
Sous l'ombre mobile des bois ;
Et des monts à grand bruit le torrent roule et gronde

Sans empêcher que le ruisseau
Charme la pente d'un coteau
Du doux murmure de son onde.
Les belles, faites pour charmer,
Par tous les moyens de séduire
Ont droit d'assurer leur empire;
On se plaît à les lire autant qu'à les aimer.
Non, il n'est pas une victoire
Dont ces objets chéris ne méritent l'honneur.
Nous leur devons l'amour, l'espoir et le bonheur;
Sachons leur pardonner le talent et la gloire.

Nota. On a essayé de reproduire dans la vignette placée en tête de cette pièce de vers, les traits de mademoiselle Mercœur, la Corinne de Nantes; moins heureuse que la Corinne de l'Italie, elle eut la tombe pour Capitole, car elle ne comptait pas encore vingt ans quand la mort vint l'enlever à sa mère, aux muses et à la gloire.

RÉPONSE

DE LE BRUN A LEGOUVÉ,

Sur les Femmes poètes.

Galant défenseur d'une belle,
Qui, dans tes jolis vers, a cru presque se voir,
Tu sais donc présenter une glace infidèle!
Tu crains que le dépit ne brise le miroir.

Sapho, tant soit peu masculine,
Vingt fois avec éclat dans ses transports divins,
Atteignit le sommet de la double colline;
Mais nos poètes féminins,
Nos muses de boudoir, chantant à la sourdine,
Pour l'immortalité font des vers clandestins.

Souvent plus d'une belle, amante despotique,
D'un sexe qui l'adore enleva les crayons;
Plus d'une Phébé poétique
A des astres du Pinde emprunté les rayons.

D'une charmante Deshoulière
Soyez plus amants que lecteurs ;
Et surtout croyons-en Molière :
Redoutons les femmes auteurs.

CHANSON.

Je vois Lise, soudain j'adore.
J'aime ses pieds, ses mains, ses bras,
Sa taille, ses traits délicats,
Et mille autres choses encore.
Lise ne m'aime point, hélas!
Puissant Dieu d'amour, je t'implore :
Ote-moi donc les yeux, et je n'aimerai pas.

Lise parle, soudain j'adore.
J'aime le doux son de sa voix,
J'idolâtre ce que je vois,
Ce que j'entends vaut mieux encore.
Lise ne m'aime point, hélas!
Puissant Dieu d'amour, je t'implore :
Ote-moi mon oreille, et je n'aimerai pas.

Je quitte Lise, je l'adore.
Sans la voir je la vois toujours;
Tous ses attraits, tous ses discours,
Me sont présents loin d'elle encore.
Lise bientôt m'oublie, hélas!
Puissant Dieu d'amour, je t'implore :
Ote-moi la mémoire, et je n'aimerai pas.

CHANSON.

Quinze ans, Myrrha, sont à peine votre âge;
Mais cette bouche où repose l'amour,
Ce sein naissant, et ce corps fait au tour,
De tout cela vous ignorez l'usage :
Pauvre Myrrha!
Suivez Tircis, Tircis vous l'apprendra.

Votre sein bat, et votre cœur soupire;
Votre regard est souvent égaré,
A des pensers votre esprit est livré;

Vous ignorez ce que cela veut dire :
Pauvre Myrrha !
Tircis le sait, Tircis vous l'apprendra.

Sur une branche où l'amour les attire,
Vous avez vu deux oiseaux se percher,
Leurs ailes battre, et leurs becs s'approcher ;
Vous ignorez ce que cela veut dire :
Pauvre Myrrha !
C'est un secret, Tircis vous l'apprendra.

Si quelquefois seule vous osez lire
Un roman tendre où de tendres amants
Font en soupirs parler leurs sentiments,
Vous ignorez ce que cela veut dire :
Pauvre Myrrha !
Tircis écrit, Tircis vous l'apprendra.

Sous ces tilleuls, dont le mobile ombrage
Vous garantit des feux de la saison,
L'amour exprès fit verdir ce gazon ;
D'un lit si doux vous ignorez l'usage :
Pauvre Myrrha !
Suivez Tircis, Tircis vous l'apprendra.

CHANSON.

Aimable Églé, sans votre mère
J'ai cru vous voir de grand matin
Vous glisser dans le bois voisin.
Seule, qu'alliez-vous donc y faire?
Vous rougissez!... il me suffit;
Églé, ce trouble me le dit.

Bientôt après, avec mystère
J'ai vu le jeune et beau Mysis

Entrer dans le même taillis.
Si matin qu'allait-il y faire?
Vous rougissez!... il me suffit;
Églé, ce trouble me le dit.

Une fleur qui venait de naître
Brillait alors sur votre sein;
Maintenant je l'y cherche en vain.
Cette fleur, où donc peut-elle être?
Vous rougissez!... il me suffit;
Églé, ce trouble me le dit.

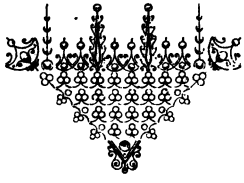
Sous l'ombrage qui vous attire,
Des zéphyrs je cherchais l'attrait;
Un bruit m'arrête..., on soupirait;
Était-ce vous ou le zéphyre?
Vous rougissez!... il me suffit;
Églé, ce trouble me le dit.

Vous sortîtes de cet asile,
Qui sans doute vous parut doux :
Tout était calme autour de vous,
Pourquoi semblez-vous moins tranquille?
Vous rougissez!... il me suffit;
Églé, ce trouble me le dit.

Levez cet œil si plein de charmes.

Ciel! comme il paraît altéré!
On voit que vous avez pleuré;
Mais qui donc a causé vos larmes?
Vous rougissez!... il me suffit;
Églé, ce trouble me le dit.

Heureuse, et ce sort est le vôtre,
Qui peut donner un rendez-vous!
Plus heureux qui l'obtient de vous.
Demain en avez-vous un autre?
Vous rougissez!... il me suffit;
Églé, ce trouble me le dit.



CHANSON

A MADEMOISELLE ***.

L'amour a fait ta taille, ton visage;
De ton beau sein il moula le contour;
Tous tes appas sont formés pour l'amour;
A l'amour seul appartient son ouvrage.
Mais, mais,
C'est moi qu'il faut aimer, ou bien n'aimer jamais.

Dans le sommeil n'as-tu point quelque songe?

N'y vois-tu pas un jeune homme amoureux
T'offrir son cœur, te parler de ses feux ?
Si tu m'y vois, ce n'est point un mensonge ;
Mais, mais,
Ne rêve qu'à moi seul, ou ne rêve jamais.

Lorsqu'en secret tu lis un roman tendre,
Ne sens-tu pas ton cœur plus agité ?
Au sentiment vainqueur de ta fierté,
Ne sens-tu pas ton cœur près de se rendre ?
Mais, mais,
Ne lis que pour m'aimer, ou bien ne lis jamais.

Tes yeux sont beaux, et qui les voit t'adore ;
D'un seul regard ils domptent tous les cœurs ;
Si de l'amour tu goûtes les douceurs,
Ils paraîtront cent fois plus beaux encore.
Mais, mais,
C'est moi qu'il faut aimer, ou bien n'aimer jamais.

ROMANCE.

Je possédais la jeune Aglaure,
Mon ardeur semblait l'enflammer;
Mais elle cesse de m'aimer,
Et moi, malheureux, j'aime encore.
O mon bonheur! oh! qu'es-tu devenu?
Il vaudrait mieux ne t'avoir pas connu.

L'heure du matin était celle
Où je la voyais constamment;
Cette heure sonne en ce moment;

Mais ce n'est pas moi qu'elle appelle.
O mon bonheur ! oh ! qu'es-tu devenu ?
Il vaudrait mieux ne t'avoir pas connu.

Voilà le bois où, plus humaine,
Elle payait mon tendre amour.
Elle y vient encor chaque jour ;
Mais ce n'est plus moi qui l'y mène.
O mon bonheur ! oh ! qu'es-tu devenu ?
Il vaudrait mieux ne t'avoir pas connu.

Jour naissant, aurore nouvelle,
Qui nous guidais sous ton flambeau,
Ton éclat me semble moins beau :
Je ne te vois plus avec elle.
O mon bonheur ! oh ! qu'es-tu devenu ?
Il vaudrait mieux ne t'avoir pas connu.

Doux bruit de l'onde bocagère,
Voix de l'oiseau qui chante auprès,
Vous n'avez plus pour moi d'attraits :
Je vous entends sans ma bergère.
O mon bonheur ! oh ! qu'es-tu devenu ?
Il vaudrait mieux ne t'avoir pas connu.

Je crois du feu qui me dévore
Près d'autres beautés me guérir.

Il en est que l'on peut chérir ;
Mais en est-il qui soit Aglaure ?
O mon bonheur ! oh ! qu'es-tu devenu ?
Il vaudrait mieux ne t'avoir pas connu.

Où trouver cet œil qui m'enchante,
Ce souris, ces traits gracieux ?
Volage, elle est belle à mes yeux :
Que serait-elle étant constante ?
O mon bonheur ! oh ! qu'es-tu devenu ?
Il vaudrait mieux ne t'avoir pas connu.

Je le vois trop, mon cœur fidèle
Regrettera toujours sa foi.
Que n'a-t-elle aimé comme moi !
Ou que n'ai-je changé comme elle !
O mon bonheur ! oh ! qu'es-tu devenu ?
Il vaudrait mieux ne t'avoir pas connu.

A ADÉLAIDE.

Quoi ! je ne puis avoir de votre main tracés,
Ces vers par votre muse à la mienne adressés !
Voulez-vous, hélas ! me contraindre
A cesser de chérir ce qui m'a tant flatté ?
N'ai-je obtenu de vous une telle bonté
Que pour avoir plus tôt l'affreux droit de me plaindre ?
Ils ne sont plus à vous, s'il faut ne céler rien,
Ces vers que vos rigueurs retiennent ;
Faits pour moi, c'est à moi qu'enfin ils appartiennent,
Et me les refuser c'est me ravir mon bien.
Quel motif vous arrête ? Ah ! vous craignez peut-être
(Avouez votre effroi secret),
Que, de ces vers charmants possesseur indiscret,
Je n'aille les faire connaître ?
Sans doute, les lecteurs en deviendraient jaloux ;

Mais sous les traits d'un fat me suis-je offert à vous ?
Croyez-vous qu'à ce point l'orgueil jamais m'égare,
Et quoique puisse enfin jouir ma vanité,
Que je me fasse un jeu barbare
D'exposer votre nom, d'affliger la beauté ?
Connaissez mieux ce cœur que je vous présentai :
Si je puis obtenir ces vers que je réclame,
De les taire toujours je me fais une loi.
Je ne les confîrai qu'à mes yeux, qu'à mon âme,
Je n'en parlerai qu'avec moi.
J'aime à goûter d'ailleurs les charmes du mystère ;
Je n'aspirai jamais à l'honneur dangereux
D'avertir les humains que je puis être heureux.
Le sage sait cacher son bonheur solitaire ;
On craint moins de le perdre en étant plus prudent.
Mon cœur de vos bontés sera seul confident.
Je ne veux pas pourtant ce présent qui vous touche
Pour savoir mieux les vers que votre cœur m'a faits ;
Vous me les avez dits : ils sont de votre bouche
Descendus dans le mien pour n'en sortir jamais.
O vers délicieux ! ô don de la tendresse !
Ouvrage pour moi si flatteur,
Il ne te manque rien, pour combler mon bonheur,
Que les traits d'une main que je cherche sans cesse.
Aimable Adélaïde, exaucez donc mes vœux ;
Remettez en mes mains ce fruit de votre veille ;

Quand vous n'avez pas craint d'en charmer mon oreille,
Craignez-vous d'en charmer mes yeux ?
Non, comblez vos bienfaits, achevez mon délire.
Grâce à votre bonté, je vous vois, vous entends.
A ces plaisirs, goûtés toujours trop peu de temps,
Ajoutez celui de vous lire.

A LA FORÊT DE SAINT-GERMAIN.

O forêt, dont la profondeur
Encourage l'amour timide,
Oui, je te dois des vers : tu couvris mon bonheur ;
J'errai sous ton ombrage avec Adélaïde.
C'était à cette époque où des prochains hivers
Dans l'automne expirant on sent déjà l'injure :

Les arbres commençaient à perdre leur parure,
Les gazons leur éclat ; et Phœbus, dans les airs,
Combattait faiblement la naissante froidure ;
Mais couvrant ces tableaux trop faits pour m'attrister,
L'aspect d'Adélaïde a su tout enchanter.
A mes regards charmés tu repris la richesse
Dont l'aimable printemps se plaît à t'embellir.
Ton ombrage éclairci devint une ombre épaisse ,
Et l'aquilon plus doux me parut le zéphyr.
De cette illusion pouvais-je fuir l'ivresse ?
Tantôt suivant ses pas dans tes bois écartés ,
Tantôt sur tes gazons assis à ses côtés ,
De sa vie agitée elle me dit l'histoire.
Elle m'apprit ses maux , m'apprit ses premiers feux,
Et d'un amant trop cher la funeste victoire ,
Que mon âme peut-être eût voulu ne pas croire.
Je payai sa candeur par les mêmes aveux.
Nos cœurs, sans détours, sans alarmes,
Se virent entraînés à se tout révéler ;
La curiosité ne les fit pas parler :
Tous deux suivaient alors un besoin plein de charme ;
Ils cédaient au plaisir de converser entre eux.
Oh ! que cet abandon rendit le mien heureux !
L'estime , l'amitié , la franchise ingénue ,
A tout cet entretien assistaient près de nous ,
Et l'Amour, couvert d'une nue ,

Attendait qu'on l'admît dans un groupe si doux.
Y fut-il reçu?... Je l'ignore.
J'ai peine à définir ce nouveau sentiment
Qui, depuis ce beau jour, m'occupe à tout moment.
Je ne sais pas si j'aime encore;
Mais je sais qu'au milieu du silence des bois
J'éprouvais l'attrait le plus tendre
A l'entretenir seule, à la voir, à l'entendre,
A recueillir les sons de sa touchante voix,
A retenir sa main, qui tremblait quelquefois.
Je sais que je trouvais une douceur extrême
A redire à mon cœur tous ses moindres discours;
Je sais qu'à ses regards, que je cherchais toujours,
J'oubliais l'univers et m'oubliais moi-même;
Je sais que je voudrais passer ainsi mes jours,
Et qu'enfin mon âme ravie
Chérit tant ce penchant, qui peut-être est l'amour,
Que quel qu'en soit le nom, quel qu'en soit le retour,
Il durera toute ma vie.
Toi qui vis commencer ce penchant éternel,
Toi dont mon cœur toujours gardera la mémoire,
Forêt, quand du printemps le retour solennel
A tes arbres flétris viendra rendre leur gloire,
D'Adélaïde encor je te dirai le nom;
J'irai te rappeler son esprit et sa grâce,
De sa voix aux échos redemander le son,

De ses pas au gazon redemander la trace,
Et rechercher sur tes tapis
L'endroit, l'heureux endroit où nous fûmes assis.
Puissé-je dire alors à ton ombre mobile
Que son cœur au mien est lié,
Et qu'elle n'a pas oublié
Les discours que sa voix me tint dans ton asile.

ODE TROISIÈME

DU PREMIER LIVRE D'HORACE.

« Sic te diva potens Cypri. »

Que l'étoile de Cythérée,
Que les frères d'Hélène, astres des matelots,
Du haut de la voûte éthérée,
Sous l'aile des zéphyrs te guident sur les flots !

Hâte ton cours, vaisseau fragile,
Qui vogues vers l'Afrique, et dois à l'amitié

Répondre du sort de Virgile ;
Et de mon âme ainsi conserve la moitié.

Il bravait les dieux et la parque,
Il eut un cœur de pierre, environné d'airain,
Celui qui sur sa frêle barque
Aux ondes le premier voulut donner un frein.

Qui défia le choc terrible
Des vents impétueux de l'Afrique et du Nord,
Et le mugissement horrible
Dont le centre des mers retentit jusqu'au port ?

Qu'eût-il craint ce mortel sauvage
Que n'épouvantaient pas les monstres, les écueils,
Ni ces flots émus, dont la rage
Ouvre à tant de nochers d'effroyables cercueils ?

Eh ! que servent ces eaux profondes
Qu'opposa Jupiter à nos efforts jaloux ?
Si, malgré lui, malgré les ondes,
Nous pénétrons aux lieux qu'il ne fit pas pour nous ?

De mes desirs l'aveugle audace
Attaque sans remords, honneur, justice, autels ;
De Japet l'insolente race
Du larcin fait aux dieux enrichit les mortels.

Les maux, la douleur violente,
Accablèrent bientôt les humains dissolus ;
Et la mort, autrefois si lente,
Précipita son vol, et ne s'arrêta plus.

Avec des ailes empruntées,
Dédale traversa la région des airs,
Et les ombres épouvantées,
Ont fui devant Hercule au milieu des enfers.

Les cieux n'ont plus de priviléges ;
Jupiter est lui-même insulté des humains,
Et grâce à nos mœurs sacriléges,
Le tonnerre jamais n'est oisif dans ses mains.

A MLLE VALÉRIE ***.

AGÉE DE 16 ANS,

Sur le refus qu'un homme de près de cinquante ans avait fait de l'épouser.

Aimable et jeune Valérie,
Que décore l'éclat de charmes différents,
Si je n'accepte pas l'offre de tes parents,
Qui voudraient qu'à ta main la mienne fût unie,
Ne vois dans ce refus ni dédain, ni froideur.
J'éprouvais, au contraire, un penchant vif et tendre
Pour ces sons attachants que ta voix fait entendre

Sur l'ivoire animé par ton jeu séducteur;
Pour ces pas, où légère et brillante de joie,
Ta grâce en un bal se déploie;
Surtout pour tes vertus, ton esprit, ta candeur.
Mais ton propre intérêt commande à mon ardeur.
Ma tendresse, en son pur hommage,
Que tu verras toujours pour toi se signaler,
Aux devoirs complaisants, aux soins du mariage,
Pour d'aveugles plaisirs craindrait de s'immoler.
Tu viens d'entrer à peine en ta seizième année;
Quoiqu'on te crût plus d'âge en jugeant ta raison,
Un lien sérieux veut une autre saison :
Et n'es-tu pas trop jeune encor pour l'hyménée?
Enfin moi, dont le front, d'où les ris sont chassés,
Portera dans trois ans dix lustres amassés,
Moi, que de maux cruels la mémoire environne,
Irai-je à ton printemps allier mon automne,
Et du soir de ma vie, étranger aux amours,
Attrister ton aurore et noircir tes beaux jours?
D'ailleurs, de longues maladies,
Qui suivent trop souvent et l'âge et la douleur,
M'ôteront sans retour mes forces engourdies,
Et du cœur seul en moi laisseront la chaleur:
Comment sur ton beau sein, entre tes bras dociles,
Sur tes lèvres qu'Amour peignit de ses couleurs,
Par de faibles transports, quelquefois inutiles,

De tes charmes naissants flétrirais-je les fleurs?
Porte tes dons divers, ta jeunesse éclatante,
Et de ton avenir l'image séduisante,
A l'époux qui, moins près du malheur de vieillir,
De tes roses épris saura mieux les cueillir,
Et t'offrira longtemps le charme inexprimable
D'une âme satisfaite et d'un esprit aimable.
Je me crois trop heureux si, par mon dévoûment,
De ta douce amitié j'obtiens le sentiment.
Du moins, alors, vivant sous mon toit solitaire,
Entre mes seuls amis, mes livres et l'honneur,
Je nourrirai, dans le mystère,
La douceur consolante et chère
D'avoir su, Valérie, épargner ton bonheur.

VERS

QUI ONT TERMINÉ UN DISCOURS

SUR LE POÈME ÉPIQUE,

Prononcé le 5 décembre, à l'ouverture d'un cours de poésie latine, au collége de France.

Vous qui, dans les transports dont votre âme est frappée,
Aspirez à l'honneur de faire une épopée,
Voulez-vous de ce genre atteindre les hauteurs?
Sans doute, consultez ces longs dissertateurs

Dont le zèle, soumis à de pénibles veilles,
En montra les devoirs et non pas les merveilles;
Mais ne vous bornez point à leur froide raison :
Un exemple toujours surpasse une leçon.
Entreprenez surtout l'étude approfondie
De ces grands écrivains dont la muse hardie,
Célébrant des héros les nobles sentiments,
Éleva d'un bel art les pompeux monuments.
Le critique, enseignant les lois de l'harmonie,
Ne donne que le goût : eux donnent le génie,
Et prouvent qu'aux aiglons, prompts à se signaler,
L'aigle seul dans les airs peut apprendre à voler.
Lancez-vous sous l'essor de ces guides habiles,
Recueillez chaque trait de leurs pinceaux fertiles,
Plongez-vous tout entier dans leurs trésors ouverts,
Et formez vos couleurs des teintes de leurs vers.
Ils sont là sous vos yeux, vous offrant leurs ouvrages,
Parés du double sceau de la gloire et des âges.
Du vieux chantre d'Achille admirant la grandeur,
Vous puiserez dans lui le talent créateur,
Le don de dessiner le fougueux caractère,
D'exprimer tout le bruit des combats sanguinaires,
Et ce riche crayon, qui, d'un doux coloris
Ayant peint la ceinture, ornement de Cypris,
Trace encor le sourcil dont le dieu du tonnerre
Fait trembler le Ténare, et l'Olympe, et la terre.

Dans son rival moins fier, et non moins attachant,
Vous apprendrez tout l'art d'un fonds sage et touchant,
Le secret des ressorts que l'intérêt seconde,
Des transports de l'amour la science profonde;
Le choix de ces tableaux dont le charme vainqueur
Captive en même temps l'esprit, l'âme et le cœur;
Et ce style accompli qui semble en ses richesses
Avoir de l'Hélicon épuisé les largesses.
Enfin vous saisirez dans le Tasse et Milton,
Leurs contraires beautés, et le sublime ton
Dont l'un, aux sons brillants de sa lyre inspirée,
Célèbre les combats d'une guerre sacrée;
Et l'autre de Satan décrit les noirs détours
Dans les bosquets d'Éden, et les premiers amours.
Voilà les vrais flambeaux dont les rayons antiques
Ouvriront à vos pas les sentiers poétiques.
Suivez donc leur lumière, et si vous faites choix
D'un sujet éclatant de vertus et d'exploits,
Vous obtiendrez comme eux cette touchante gloire
De graver les grands noms au temple de mémoire,
Et chanter, en des vers que liront nos neveux,
Les belles actions et les guerriers fameux.

A MADAME ***.

Vous aimez, dites-vous, les vers, belle Thémire!
Sans doute on doit aimer ce qu'on inspire.
Les Grâces chérissent les fleurs,
Sur leurs pas dans la plaine écloses;
Et, d'un œil complaisant, l'Aurore voit les roses,
Qui s'embellissent sous ses pleurs.
Mais, je vous l'avoûrai, j'ai vu que d'ordinaire
La beauté, frivole et légère,
Préfère la toilette aux jeux de l'Hélicon,
Et, goûtant peu sa brillante chimère,
Donnerait tout l'éclat d'Homère
Pour l'élégance d'un pompon.
Vous avez donc un autre caractère?
A votre sexe enfin, vous ne ressemblez pas.
Non moins que l'ornement de vos brillants appas,
De votre esprit vous soignez la culture,
Et suivez à la fois les arts et la parure.
En nouant vos cheveux, vous lisez les écrits
Que des auteurs fameux sut enfanter la verve,

Et vous placez ainsi le bureau de Minerve
Sur la toilette de Cypris.
Vous voulez donc des vers que ma voix vous adresse ?
Sans doute, vous chanter est un emploi bien doux,
Et c'est une faveur que d'être lu de vous :
A la mériter je m'empresse.
Mais si mon cœur, Thémire, en doit être charmé,
Peut-être mon talent doit en être alarmé :
On va voir toute sa faiblesse.
J'ai bien pu crayonner, avec quelque succès,
Du séjour de l'Éden la naïve peinture
Et l'enfance de la nature,
Et la fureur de l'homme en ses premiers excès;
Mais s'il me faut tracer votre beauté suprême,
Vos yeux, les plus touchants qu'aient encor vus les miens,
Le charme de vos entretiens,
Et votre esprit, égal à votre beauté même,
Ces dons, qui font de vous le plus aimable objet...,
Je resterai toujours au-dessous du sujet.
On est sûr d'échouer en osant entreprendre,
Thémire, de les peindre tous :
Ils sont comme l'amour que l'on reçoit de vous,
Et qu'aucun terme ne peut rendre.

A ADÈLE,

SUR LA SECONDE REPRÉSENTATION D'ÉTÉOCLE.

O toi que j'estime et chéris,
Au laurier que j'obtiens mon cœur commence à croire ;
Je le mets à tes pieds pour qu'il ait plus de prix :
C'est à ceux de l'Amour que veut tomber la Gloire :
Sa palme s'embellit du myrthe de Cypris.
Mais peut-être ai-je tort quand mon succès m'étonne :
Je le dois au bonheur que tu répands sur moi,
Et j'avais sous les yeux, composant près de toi,
Le modèle touchant de l'aimable Antigone.
Pour toi, qui m'enchaînas du lien le plus doux,
Dis, en revoyant mon ouvrage,
« Mon amant du public a conquis le suffrage;
« Mais ces tributs flatteurs dont il fut si jaloux,
« Dont l'éclat même encor le touche,
« Son amour les céderait tous
« Pour un seul des baisers qu'il reçoit de ma bouche. »

A MADAME B...,

QUI ME DEMANDAIT UNE PRIÈRE POUR L'ÉTERNEL.

Vous voulez prier Dieu ! qu'allez-vous entreprendre ?
Il a mis sa bonté dans votre âme si tendre ;
Il a peint le ciel dans vos yeux ;
A votre fille enfin, qu'on admire et qu'on aime,
Il donna vos dehors heureux,
Et vous fit plaire encor dans une autre vous-même.
Lui demanderiez-vous des dons plus précieux ?
Laissez donc aux pécheurs qui craignent sa disgrâce
Implorer son céleste appui.
Pourquoi le prîriez-vous ? Vous êtes devant lui
Tous les jours en état de grâce.

LA QUERELLE.

Le maladroit ! - Monsieur, qui vous met en courroux ?
-Vous m'avez heurté.-Moi?-Vous-même.-Êtes-vous ivre
-Une excuse, ou ce fer. - Monsieur, plaisantez-vous ?
-Non, il faut vous tuer pour vous apprendre à vivre.

ANECDOTE.

Une Laïs perdit l'amant le plus fidèle.
On la disait en pleurs : un ami court chez elle ;
Il la trouve riant en face d'un miroir :
« Vous me surprenez fort, dit-il à la donzelle ;
« Je vous croyais au désespoir. »
« Ah ! lui répond soudain la belle,
« C'est hier qu'il fallait me voir ! »

LE SCRUPULE.

Un prélat déjeunait, un abbé vint chez lui :
— Mettez-vous là, mon cher. L'abbé discret refuse :
— J'ai déjeuné deux fois, je ne puis.— Belle excuse!
Vous déjeunerez trois.— Non, c'est jeûne aujourd'hui.

LE MALADE A CONFESSE.

Près de mourir, Florimont appela
Un confesseur, et puis lui défila
De ses péchés la kyrielle étrange.
Son sermon fait, le prêtre s'en alla.
Florimont dit : J'aime cet homme-là;
Il m'a parlé de l'enfer, comme un ange.

A M***.

Recevez de mon cœur, femme encore adorée,
Cet ouvrage qu'auprès de vous
Je fis à la campagne, en ces moments si doux
Dont votre changement a détruit la durée.
Je composai ce fruit de mes heureux loisirs,
Tantôt sur la molle verdure,
Tantôt dans ce boudoir, où mes tendres désirs
Recevaient votre foi, que je croyais plus sûre;
Dans l'asile de nos plaisirs,
Ou sous les yeux de la nature.
Dans moi je puisais la couleur
De ce bonheur du premier âge
Dont mes vers retraçaient l'image;
L'Éden que je peignais était tout dans mon cœur.
Qui m'aurait dit alors que je perdrais le vôtre?
Lorsqu'en votre présence inspiré par l'amour,
Je faisais cet ouvrage, ah! qui m'eût dit qu'un jour
Je ne pourrais de même en composer un autre,
Et qu'acceptant un nœud qui briserait le nôtre,
Vous me quitteriez sans retour?

Cependant ces travaux, où vous étiez unie,
Paraissaient vous intéresser;
Votre voix de mes vers cadençait l'harmonie;
Votre main daignait les tracer;
Votre raison souvent à la mienne docile
Faisait voir les défauts que vous aviez surpris;
Et des vers qu'approuvait votre goût difficile
Une faveur était et l'éloge et le prix.
Que dis-je? en ces moments où d'un pénible ouvrage
Mon esprit, fuyant la langueur,
De ses goûts paresseux écoutait la langueur,
Prompte à relever mon courage,
Vos discours du public me montraient le suffrage,
Le Pinde applaudissant à mes succès altiers,
Et vos mains sur mon front attachant les lauriers.
Ah! quand vous paraissiez vous plaire
A m'entraîner ainsi vers des efforts nouveaux,
A me combler de soins, à charmer mes travaux
De votre regard tutélaire,
N'ai-je pas dû penser que tous mes heureux jours
Trouveraient près de vous leur carrière embellie?
N'ai-je pas dû penser que, liés pour la vie,
Toujours chère à mon cœur, vous m'aimeriez toujours?
C'était donc une erreur! vous me l'avez ravie!
Vous m'avez dérobé votre société!
Votre abandon m'a tout ôté!

Car de tous vos bienfaits dont j'aime la mémoire,
Il ne me reste rien que le succès heureux
Que je dois à l'ouvrage inspiré par vos yeux;
Et, le bonheur perdu, qu'est-ce, hélas! que la gloire?
Je céderais ces dons, devant vous effacés,
Ces applaudissements que le poète adore,
Pour vivre à vos côtés encore,
Pour remonter le cours des temps que j'ai passés.
O temps et d'amour et d'ivresse!
O moments dont l'éclat s'est trop tôt éclipsé!
Puisqu'au bonheur devait survivre ma tendresse,
Que n'ai-je cessé d'être alors qu'ils ont cessé!
Ce coup m'avait conduit à mon heure suprême,
J'allais mourir : au jour des secours m'ont rendu;
Mais que faire du jour quand on a tout perdu,
Quand on doit vivre, hélas! sans la beauté qu'on aime?
Pour moi la vie est un tourment;
Ses plaisirs à mon cœur n'offrent rien qu'amertume;
Le désespoir m'abat, le dégoût me consume;
Le regret me dévore, et je meurs lentement.
Quelquefois un instant, de ma peine mortelle,
En cultivant mon art, je crois me délivrer;
Mais dès que je veux l'implorer,
Mon cœur autour de moi vous cherche, vous appelle,
Et, ne vous trouvant pas, je ne puis que pleurer.
Ainsi, dans mes foyers, seul, et les yeux en larmes,

Des biens que j'ai perdus regrettant tous les charmes,
Je reste environné de vers interrompus,
De livres que je n'ouvre plus,
Comme un soldat blessé languit près de ses armes.
Ma mère, mes amis, dont l'aspect consolant
Devrait guérir les maux d'un cœur sensible et tendre,
Ma mère, mes amis, rien ne saurait me rendre
Ni mon bonheur, ni mon talent.
Sous vos yeux seulement je pourrais les reprendre.
Mais il me faut loin d'eux travailler désormais :
Mon bonheur, mon talent, ne reviendront jamais !
Adieu donc, paix chérie, et gloire enchanteresse !
Adieu, plaisirs, lauriers, dont je fus si jaloux !
Je ne puis vous chercher auprès de ma maîtresse :
C'en est fait, je suis mort pour vous.

A M. SAUVAN,

Mon Beau-Père,

EN LUI PRÉSENTANT DES FLEURS LE JOUR DE SA FÊTE

O vous, des pères, le modèle!
Un gendre, en ce beau jour, s'unissant à vos fils,
Vous présente ces dons fleuris,
Gages de sa tendresse à ce doux nom fidèle,
Mais gages moins solides qu'elle,
Qui jamais ne doit s'effacer,
Quand le sort dès demain les force à s'éclipser.
Ici manque, hélas! mon Adèle,
Cette femme adorable unie à mes destins;
J'ai perdu sans retour ce trésor que je tins
De votre bonté paternelle,
Et qui me fut plus cher émané de vos mains.
Je pleurerai ses vertus et ses charmes
Tant que mes tristes yeux pourront verser des larmes,

Où chaque souvenir rend ses droits plus certains.
Du moins à nos regards elle revit et brille
Dans le fruit d'un hymen détruit par son trépas;
Son fils, pour vous fêter, se mêle à sa famille,
Et jouit de s'y voir, s'il ne vous le dit pas.
Au sentier de la vie aidez ses premiers pas;
Secondez ce feu qui pétille
Dans ses mouvements délicats;
Soyez son protecteur, son père;
Cet enfant n'aura rien à désirer de plus,
S'il peut, de son aïeul imitant les vertus,
Les joindre à tous les dons qui distinguaient sa mère.

L'HOMME.

Fragment.

Quand du sein du néant dans l'univers jeté,
L'enfant naît en ouvrant les flancs qui l'ont porté,
Sa famille et son père, orgueilleux d'être père,
Et sa mère, oubliant les maux qui l'ont fait mère,
Rendent grâces au ciel de ce gage nouveau,
Et de chants et de fleurs entourent son berceau.
La joie et la richesse à ses côtés éclatent.
Ah! parents insensés, quels vains plaisirs vous flattent!
Cessez vos chants, jetez ces indiscrètes fleurs:
A l'être né de vous ne donnez que des pleurs.
Votre amour, instrument de la rigueur céleste,
En lui donnant le jour lui fit un don funeste.
Germe non fécondé du souffle des vivants,
Être moins que l'atome agité par les vents,
Ou sous l'herbe caché l'insecte imperceptible,
Ou l'haleine de l'air dans l'espace invisible,

Sans forme, sans couleur, privé de sentiment,
Tranquille, il reposait dans le sein du néant.
Ah! pour souffrir, il perd cet état impassible;
Pour sentir la douleur le ciel le rend sensible.
C'est un infortuné de plus dans l'univers.
Des mets empoisonnés, des breuvages amers,
Sont ses seuls aliments au banquet de la vie.
Vous donc, de ce banquet, où le sort vous convie,
Convives avant lui, dès longtemps dégoûtés,
Des chaînes qu'il vient prendre, esclaves attristés,
Voyez l'homme arriver dans ce malheureux monde,
Comme dans sa prison douloureuse et profonde,
Un captif voit entrer un autre infortuné,
A souffrir, comme lui, par la loi condamné.

COUPLETS

A MADAME ARNAULT,

MÈRE DE L'AUTEUR DE MARIUS.

La gaîté nous a réunis
Pour la fête qui nous est chère :
Nos cœurs, de ses vertus épris,
Chantent une amie, une mère.
Mais fallait-il que nous prissions
Ce jour pour les jeux qu'il apprête?
Chaque jour où nous la voyons
N'est-il pas pour nous une fête?

Oui, vous dûtes, aimable Arnault,
Prendre la vierge pour patronne.
Elle avait la grâce d'en-haut,
Et vous l'eûtes toujours très-bonne.

Vers elle, faites-en l'aveu,
Un rapport plus doux vous entraîne :
Elle enfanta le fils de Dieu ;
Et vous, celui de Melpomène.

C'est en ce jour qu'au temps jadis,
(Si l'Évangile doit se croire)
Votre patronne au Paradis
Monta, rayonnante de gloire.
Souffrez que nous fassions des vœux
Pour qu'ici votre sort diffère :
Vous feriez trop de malheureux,
Si vous quittiez jamais la terre.

A MADEMOISELLE R***,

QUI AVAIT PRIÉ L'AUTEUR DE LUI APPRENDRE LA LANGUE ITALIENNE.

Glycère, vous avez raison,
Dans l'âge de l'adolescence
Amassez des trésors pour l'arrière-saison;
Préparez, belle encor, les fruits de la science,
Pour le moment où meurt la fleur de la beauté;
La fourmi pour l'hiver recueille tout l'été;
Le laboureur, jaloux des trésors de Pomone,
Dans ses sillons tout le jour arrêté,
Au printemps sème pour l'automne.
Comme un éclair la beauté luit;
Avec l'âge la fraîcheur passe;
L'instruction alors aux grâces qu'il détruit
Fait succéder une autre grâce:
L'esprit, charme éternel, remplace
Le charme d'un jour qui s'enfuit.
Il vous sied d'épuiser tous les moyens de plaire;

Vous devez posséder tous les dons de charmer.
Aspasie eut vos traits, votre taille légère;
Il vous convient d'avoir son caractère :
C'est Périclès qu'il vous sied d'enflammer.
Mais moi devenir votre maître!
Cet emploi dangereux a droit de me flatter,
Sans doute; mais je dois aussi le redouter :
Il fera votre bien, et non le mien peut-être.
Tous les jours causant avec vous,
Au son de votre voix, à ces regards si doux,
J'oublirai tout à coup mon rôle;
Loin de vous enseigner, je ferai quelque école;
La leçon se prendra bientôt à vos genoux.
Je deviens fou, tout comme un autre,
Près d'un objet jeune et charmant:
Maître d'abord, bientôt je ne serai qu'amant,
Et je perdrai l'esprit, voulant orner le vôtre.
Ah! pour que sans péril j'approche vos beautés,
Vous êtes beaucoup trop jolie.
Je deviendrai Saint-Preux à vos côtés:
Aux miens deviendrez-vous Julie?

BLANCHE ET ISABELLE.

BLANCHE ET ISABELLE

OU

LES DEUX AMIES.

Nouvelle.

Guillaume, descendant de Tancrède, gentilhomme français, entrait dans sa seizième année lorsqu'il hérita du royaume de Sicile, fondé par ses ancêtres. Henri de Souabe, empereur d'Allemagne, et époux de la tante du nouveau roi, voulant s'emparer des États de son neveu, lui déclara la guerre, et, après l'avoir vaincu et pris, le fit périr sur un échafaud, dans la grande place de Palerme, aux yeux de tout son peuple. Cette barbarie le rendit odieux; et, chaque jour, il augmenta, par de nouvelles cruautés, la haine des Siciliens, et leurs regrets pour l'auto-

rité plus douce que les Français leur avaient fait chérir.

Après le supplice de Guillaume, le chevalier de Toredo, l'un des plus zélés partisans de la famille de ce prince, s'était retiré dans une terre éloignée; il y vivait, tranquille et respecté, avec sa fille jeune encore. Blanche (c'est ainsi qu'elle se nommait) joignait à une beauté remarquable l'esprit le plus vif et l'âme la plus magnanime. Son père ne l'avait pas seulement élevée dans l'amour des vertus, il lui avait encore inspiré un grand respect pour la maison de Tancrède, et une haine profonde pour Henri et les Allemands.

Blanche portait ces deux sentiments jusqu'au fanatisme; elle interrogeait souvent son père sur les traits, le maintien, le caractère de l'infortuné Guillaume; elle voulait sans cesse entendre le récit du combat fatal où il avait succombé, les détails de son supplice; et, touchée jusqu'aux larmes, elle gémissait de n'avoir pu, au prix de tout son sang, lui conserver le trône et la vie.

Un jour, le chevalier s'absenta; et, quelque temps après, il revint avec une jeune inconnue, qu'il nomma Isabelle à sa fille et à ses domestiques, en leur recommandant beaucoup d'égards et d'attentions pour elle.

Isabelle, dans sa beauté, dans son maintien, avait, avec Blanche, une ressemblance qui frappa tous les yeux; on les aurait prises pour les deux sœurs. Blanche n'eut pas besoin de ce rapport pour chérir Isabelle. Dès la première entrevue, elle avait éprouvé, pour cette jeune personne, un vif intérêt; et, comme elle ne pouvait la laisser seule sans la retrouver ou poussant des soupirs, ou baignant un écrit de larmes, elle avait senti redoubler encore l'attachement qu'elle lui portait.

Elle désirait de connaître la cause de ce chagrin; mais elle avait observé qu'Isabelle, dès qu'on l'abordait, cachait ses pleurs et étouffait ses soupirs; et, dans la crainte de l'embarrasser, elle ne se permettait aucune question; cependant la discrétion qu'elle s'imposait était pour elle un tourment.

Quelle est, se demandait-elle, cette mystérieuse Isabelle pour qui on m'a ordonné tant de respect et de soins, sans vouloir m'instruire de sa destinée? Quel est cet écrit qu'elle arrose de larmes? Que signifient ces soupirs qu'elle laisse échapper dès qu'elle se croit sans témoin, et qu'elle retient dès qu'on l'approche? Ces idées roulaient dans l'esprit de Blanche. Tantôt affligée, blessée même de ce que ses soins, son attachement, ne lui méritaient pas la confiance de l'amitié, elle voulait en faire un tendre reproche à

Isabelle; tantôt, se pénétrant du respect que l'on doit au malheur, elle croyait plus délicat d'attendre un aveu. Il n'arrivait pas; elle crut pouvoir tout concilier; et, au lieu de solliciter cette confidence, elle résolut de l'amener par des discours adroits qui, sans alarmer la sensibilité d'Isabelle, la forceraient de se découvrir. Déjà quelques mots, quelques indices, saisis avec attention par Blanche, lui avaient donné des soupçons; elle se promit de les vérifier. Tendre et généreuse, ce n'était pas pour satisfaire une vaine curiosité qu'elle brûlait de connaître le secret d'Isabelle; c'était pour être plus à portée de secourir cette amie, en sachant mieux quel endroit de son cœur elle devait toucher pour le guérir.

Isabelle, de son côté, sensible aux soins de Blanche, et appréciant son caractère, éprouvait le même embarras. Déchirée d'une douleur profonde, elle sentait qu'il lui serait doux qu'une main chère se plaçât sur sa blessure; elle jugeait que ces entretiens où la moindre plainte obtient toujours une réponse, seraient d'un grand soulagement dans ses peines; mais elle n'osait rompre le silence, Le chevalier de Toredo lui avait tant répété que le mot le plus innocent, la plus légère imprudence la perdrait, que, dans ses entretiens avec Blanche, la crainte d'essuyer un reproche de son bienfaiteur retenait toujours son se-

cret prêt à lui échapper. Souvent elle souhaitait que Blanche fût plus pressante, et que des instances multipliées lui donnassent, à ses propres yeux, l'excuse d'une indiscrétion. Telle était la disposition de son âme, lorsque Blanche lui proposa de se promener dans un bois voisin de leur demeure.

Ces deux amies, également indécises, gardèrent quelque temps le silence. Blanche s'enhardit, et, après des discours vagues, fit tomber la conversation sur le jeune Guillaume. Isabelle pâlit à ce nom; Blanche, qui l'observait, commença à croire que ses soupçons étaient fondés. Elle poursuivit l'entretien; elle entra dans tous les détails de l'histoire de Guillaume, peignit avec feu sa défaite, sa captivité, son supplice. Isabelle, dont le trouble augmentait à chaque mot, ne put se contenir davantage; elle oublia la recommandation du chevalier, et tomba dans les bras de Blanche, en s'écriant : « A qui offrez-« vous ces tableaux affreux? c'est à la sœur même « de Guillaume, c'est au dernier rejeton d'une fa-« mille infortunée. Je vous confie un secret dont ma « vie dépend; mais c'est un besoin pour mon cœur « de s'épancher dans le vôtre. » Blanche se précipita aux pieds d'Isabelle, en l'appelant mille fois sa souveraine, et lui jurant un dévouement sans bornes; et, après avoir reçu d'elle l'ordre de se relever, elle

lui demanda quels événements l'avaient dérobée au persécuteur de sa famille. Isabelle serra tendrement la main de Blanche, et consentit à la satisfaire. Le jour touchait à son déclin; de grands arbres les couvraient de leur ombre; le lieu, l'instant, c onvenaient à un entretien douloureux; Isabelle engagea son amie à s'asseoir, et commença en ces mots :

« Je n'avais pas encore quinze ans, lorsque Henri de Souabe, époux d'une sœur de ma mère, vint, sans autres droits que ceux de l'ambition, attaquer mon frère Guillaume, héritier du trône de Sicile, le vainquit, le fit prisonnier, et le condamna à la mort. Guillaume, à l'approche de l'armée allemande, m'avait envoyée avec ma mère chez le duc de Ferrare, mon aïeul maternel. Dès que nous apprîmes son danger, nous volâmes à Rome pour prier le pontife d'intercéder, près de Henri, en sa faveur; le perfide, loin d'être touché de nos supplications, nous livra à cet usurpateur, qui nous plongea dans un cachot. Nous ne nous serions pas plaintes de cette rigueur, si la perte de notre liberté eût sauvé le malheureux Guillaume; mais à peine nous étions captives, que, par l'ordre de Henri, des satellites nous traînèrent au lieu de son supplice pour être témoins de cet horrible spectacle. Affreux raffinement de la cruauté! Jugez de ce qui se passa dans nos cœurs, lorsque

nous vîmes ce jeune prince qui nous était si cher, cet héritier du sceptre de nos aïeux, paraître sur un infâme échafaud pour y recevoir la mort due aux seuls criminels! Jugez combien la sienne lui devint plus horrible lorsque, près de périr, il aperçut sa mère et sa sœur, qui, les cheveux épars, le cou entouré d'une corde, les mains chargées de chaînes, servaient de trophée à son exécution! Nos yeux et les siens, inondés de larmes, se rencontrèrent; ils se dirent les adieux les plus déchirants, et ne cessèrent de confondre leurs tristes regards, jusqu'au moment où sa tête fut abattue. Ce coup nous fit en même temps tomber sans connaissance, et nous ne revînmes à la vie qu'au milieu des horreurs de notre prison. Quel fut le premier objet qui frappa nos yeux? le sang de l'infortuné Guillaume, dont nous étions couvertes! Nous mêlâmes nos pleurs à ce sang chéri; nous aurions voulu pouvoir le recueillir tout entier dans nos cœurs. Nous nous attendions à suivre de près cette tendre victime; mais l'excès de notre infortune excita la compassion du gouverneur de la tour où nous étions enfermées. Il nous proposa de fuir; nous acceptâmes ses services. Il nous donna des vêtements propres à nous déguiser, quelques pièces d'or; et, dès que la nuit parut, il favorisa notre évasion.

« Nous sortîmes de Palerme, protégées par les ténèbres, mais tremblant à chaque pas d'être surprises par des émissaires de Henri. Nous marchâmes tant que nos forces nous le permirent. Nous voulions nous hâter de gagner la mer, pour nous jeter dans un vaisseau qui nous conduirait sur les côtes du duché de Ferrare; la lassitude nous força de nous présenter, sous des noms supposés, chez la veuve d'un jurisconsulte, madame Moldini, qui vivait à la campagne, de son modique revenu. Elle écouta à peine la fable que nous imaginâmes, et nous accueillit avec bonté. Nous pensâmes pourtant que nous serions plus en sûreté à la cour d'un parent; et nous nous disposions à partir, lorsque nous apprîmes que le duché de Ferrare venait d'être envahi par un prince voisin. Cette nouvelle, qui nous privait d'une retraite, accabla ma mère; elle tomba malade. Vainement je lui donnai tous les soins de la piété filiale, vainement madame Moldini, qui avait deviné notre secret, lui prodigua tous ceux de l'intérêt le plus tendre; le coup était porté, elle expira. Vous concevez quel fut mon désespoir : j'avais vu mourir mon père dans la force de l'âge, mon frère sous la main d'un bourreau; je venais d'apprendre les revers d'un oncle chéri; et, quand il ne me restait plus qu'une mère, je recevais son dernier soupir! Écrasée sous le poids de tant

d'infortunes, j'attachai longtemps un regard fixe et douloureux sur le cadavre de cette tendre mère; je ne pouvais pleurer. Il fallut m'arracher de ce corps livide pour lui rendre les derniers devoirs. Je lui fis élever, au cimetière, un humble tombeau où je portai chaque jour le tribut de mes regrets, accompagnée de son chien fidèle, qui plus tard y vint sans moi pour mourir sur la tombe de sa maîtresse.

« Mes regrets n'étaient que trop justes. Sans parents, sans patrie, je ne savais dans quelle cour me réfugier.

En Sicile, en Allemagne, régnait le bourreau de Guillaume; à Rome, siégeait le pontife qui nous avait vendues; à Ferrare, commandait un ennemi de ma famille. Proscrite par tant de puissances, quel prince voudrait m'accueillir? D'ailleurs, n'était-il pas trop pénible pour mon âme de porter de cour en cour le spectacle de ma misère, et de m'exposer aux mépris et aux trahisons des souverains? L'intérêt de ma fierté, comme celui de mes jours, m'inspira le dessein de vivre inconnue dans une retraite obscure. La généreuse madame Moldini me pressait de me fixer auprès d'elle; je cédai à ses instances. Sa condition, sa dépense, n'avaient point d'éclat; son habitation était éloignée de Palerme; j'y passais pour sa nièce; je n'inspirais aucun soupçon; enfin la cendre de ma mère y reposait: je préférai l'asile où ses mânes veilleraient sur mon sort. En effet, j'y vécus tranquille; les bontés d'une bienfaitrice aimable, les occupations de la campagne, le spectacle de plaisirs purs et vrais, tout donna quelques moments de calme à cette âme longtemps agitée.

« J'avais passé trois années dans cette paisible existence, lorsque je craignis pour la vie de ma bienfaitrice. Je redoublai d'attentions. Un ami vint me seconder; c'était votre père, qu'elle avait appelé près d'elle. Elle me le présenta en me disant: Je

sens ma fin s'approcher; mais j'ai pensé à votre sort quand je ne serai plus: je vous remets aux mains du plus vertueux des hommes. Il est sincèrement attaché à votre famille; vous pouvez, sans crainte, habiter sa demeure. Le chevalier ajouta à ces mots, qui me faisaient fondre en larmes, les protestations les plus touchantes. Je ne fis aucune difficulté de lui confier mes destinées; mais je ne voulus pas m'éloigner sans avoir fermé les yeux de ma bienfaitrice. Elle mourut dans mes bras. Je la fis ensevelir près de ma mère; et, après avoir dit adieu à ces deux tombes sacrées, je suivis votre père. Voilà, Blanche, les pertes que j'ai faites; il n'appartient qu'à une amie telle que vous de m'en consoler. »

Blanche lui répondit que, si les témoignages d'un attachement pur et dévoué donnaient quelque charme à l'intimité, elle pourrait en trouver dans la sienne: « Mais, ajouta-t-elle, je crains de ne pouvoir dissiper votre tristesse; le motif en est trop juste. Appelée par votre naissance au rang suprême, vous devez être indignée de languir dans un destin obscur, tandis qu'un usurpateur s'assied insolemment sur le trône de vos aïeux. — Vous vous trompez, ma chère Blanche, interrompit Isabelle : les chimères de l'ambition ne me tourmentent pas; jamais je n'élève mes regards vers cette puissance qui m'a échappé. Née

dans les cours, j'ai vu de près les chagrins du pouvoir; et ce spectacle aurait suffi pour me désabuser sur des biens qui ne sont qu'une pompeuse infortune. Un autre souvenir ajoute à l'horreur qu'ils m'inspirent : ils ont coûté la vie au malheureux Guillaume; et comment arrêter ma pensée sur un trône souillé du sang de mon frère? C'est sans effort que je cache ma destinée; l'obscurité convient à mon caractère comme à ma position; elle m'a fait trouver et des amis réels, et la paix de l'âme : de tels trésors sont trop précieux pour que je m'expose à les perdre. — Chaque mot que vous me dites, reprit Blanche, m'attache encore plus à vous. Mais pourquoi dissimuler? Que ce soit l'ambition ou un autre sentiment qui vous afflige, vous souffrez. J'ai surpris, dans vos yeux, des larmes que vous cherchiez à dévorer; en verse-t-on quand l'âme est tranquille? Enfin cet écrit que vous ne cessez de lire... » Isabelle l'arrêta : « Vous voulez donc, cruelle Blanche, m'arracher mon secret tout entier! Eh bien! je n'y résiste plus; lisez dans mon cœur : c'est peu des tourments qui l'agitaient, l'amour le remplit, le consume. » A ce mot, elle poussa un profond soupir; et, après un instant de repos, elle poursuivit :

« Ma mère avait cessé d'exister depuis un an, lorsque j'aperçus pour la première fois le mortel qui de-

vait me faire connaître le plus doux et le plus cruel des sentiments. C'était un jour où la terre s'embellissait du retour du printemps. Après avoir porté les dons de madame Moldini sous le chaume des cabanes indigentes, j'errais dans les champs; et, soit que la vue de la nature plaise encore mieux après une bonne action, soit que la campagne fût plus riche et plus éclatante, je la parcourais avec un attendrissement extraordinaire. J'arrive au détour d'un bois : que vois-je? un chasseur blessé et étendu sur l'herbe! Je vole vers lui; et, déchirant mon voile, d'une partie j'étanche son sang, et de l'autre j'entoure sa blessure. Il reprend par degrés ses esprits; je l'aide à se soulever, et j'aperçois alors en rougissant qu'il est dans la fleur de la jeunesse, et que ses traits respirent la grâce et la douceur; ses yeux s'ouvrent, il les lève sur moi, et il me semble voir l'azur céleste sortir d'un nuage! Ce regard charmant, ce sang dont l'herbe fumait encore, cette pâleur qui rendait sa beauté plus touchante, cette faiblesse qui donnait tant de grâce à ses mouvements, tout porta dans mon âme un trouble que je n'avais pas encore éprouvé... Je veux m'éloigner..., le son de voix le plus flatteur me rappelle. «Hé! pourquoi me fuyez-vous? me dit-il; doit-on se dérober à la reconnaissance des cœurs que l'on rend

heureux? Demeurez; qui êtes-vous? Si nous étions au temps des fables, je vous croirais une nymphe de ces bois, une divinité descendue du ciel pour secourir les humains; mais, déesse ou mortelle, rien n'est plus doux que d'avoir reçu vos soins, que d'avoir senti ces mains charmantes fermer ma blessure! Voudriez-vous laisser votre ouvrage imparfait? Vous avez écarté la mort de moi; m'abandonnerez-vous, seul et languissant, dans un lieu où elle peut me ressaisir? J'ose attendre de cette compassion dont j'ai déjà reçu une marque si touchante, que vous daignerez guider mes pas vers une cabane où j'obtiendrai les secours dont j'ai besoin. — Vous êtes trop faible, lui répondis-je d'une voix tremblante, pour vous soutenir, même avec un appui; accordez-moi quelques instants, et je serai bientôt de retour. » Je partis sans attendre son consentement, et revins accompagnée d'une escorte et d'un lit de roseaux. On y plaça Pierre (c'était le nom du chasseur), et on le transporta chez madame Moldini; elle-même vint à sa rencontre lui offrir un asile; il accepta. Elle lui fit préparer un appartement, où les secours que sa blessure exigeait lui furent donnés avec cette grâce que madame Moldini savait mettre à tout.

« Elle venait tous les matins s'informer de son état; je ne l'accompagnais pas. Je m'étais aperçue que

j'aimais Pierre, et cela seul me défendait de lui témoigner des prévenances. Je n'osai donc pas le voir; mais j'étais souvent sur le chemin de la chambre qu'il habitait. Je n'interrogeais personne sur les progrès de sa guérison; mais lorsque madame Moldini en parlait, j'écoutais avec la plus avide attention. Un si vif intérêt m'effraya. Je réfléchis que la reconnaissance de Pierre ne prouvait point qu'il m'aimât; que madame Moldini ne me disait jamais qu'il lui eût témoigné quelque surprise de ne pas me voir, qu'il lui eût même parlé de moi; je me représentai enfin que, quand il m'aimerait, je ne pouvais le payer de retour, puisque ma naissance m'ordonnait de n'épouser qu'un prince. Ces observations me donnèrent des forces pour combattre mon penchant; et, sans doute, j'en aurais triomphé, si Pierre n'avait jamais reparu à mes yeux. Mais il était presque guéri, et il descendit chez madame Moldini; je rougis, je pâlis en le voyant. Il s'approcha de moi; il me fit un reproche de ce que j'avais paru indifférente à ses souffrances. Je ne savais que lui répondre; heureusement il me tira d'embarras en ne continuant pas cet entretien. Ses yeux seuls alors me parlèrent; mais à peine ils rencontraient les miens, qu'ils se baissaient, et ne semblaient revenir sur moi que par un mouvement involontaire. Le lendemain, les jours suivants, son maintien fut le

même : des discours interrompus, des regards embarrassés, tous les indices d'une gêne intérieure. Je m'inquiétai de cette incertitude : venait-elle de la crainte de m'aimer, ou de la crainte de m'avouer son amour ? Je voulus m'en assurer : j'observai Pierre.

« Un jour je le surpris, regardant et baisant un portrait attaché à une chaîne suspendue sur son sein. Je ne doutai pas que ce portrait ne représentât une femme, et qu'il ne fût le motif de l'embarras de Pierre auprès de moi. J'invoquai ma fierté ; je résolus de ne plus penser à un homme qu'une autre paraissait occuper ; je me promis même de ne pas m'informer quel pouvait être ce portrait. Vains efforts ! ma passion, allumée par mes premières recherches, était, sans que je m'en aperçusse, arrivée au comble : je fus dévorée de jalousie et de curiosité ; et, persuadée que Pierre ne m'aimait pas, je me trouvai la plus malheureuse des femmes. Je me le figurais toujours dévorant ce fatal portrait de ses regards, ou le couvrant de ses baisers ; s'il tardait à venir, je croyais que c'était cette image qui l'arrêtait ; s'il s'éloignait de moi, je m'imaginais que c'était pour la contempler plus librement. Je ne faisais plus attention aux regards tendres qu'il m'adressait ; je ne pensais qu'à ce cruel ornement qu'il portait sur son cœur. Quelquefois, lorsqu'il s'entretenait avec moi, il me prenait l'envie

d'ouvrir ses vêtements, de saisir cette odieuse peinture et de la briser; le hasard termina enfin mon supplice.

« Je me promenais dans la campagne en déplorant mon malheur de brûler pour un insensible, lorsqu'une voix sortie d'un bosquet voisin vient me frapper; c'était celle de Pierre. Je prête l'oreille, et j'entends ces paroles qu'il chantait :

Bosquet chéri, tendre et discret asile,
Doux confident que cherche mon ennui,

D'Élisabeth j'avais jusqu'aujourd'hui
Entretenu ton feuillage tranquille.

Je crus en vain que ma bouche fidèle
De ce nom seul te parlerait toujours:
Apprends, hélas! mes nouvelles amours,
Et ne redis que le nom d'Isabelle.

Portrait charmant, qui reçus mon hommage,
D'Élisabeth présent cher à jamais,
Pardonne-moi si, malgré tes attraits,
Au fond du cœur je porte une autre image!

D'Élisabeth ombre triste et sanglante,
Que ma tendresse invoqua si longtemps,
Tes cris plaintifs, de mes feux inconstants
Font un reproche à mon âme tremblante.

Si d'autres yeux me rendent infidèle,
Ne crains jamais de sortir de mon cœur;
Tu resteras l'objet de ma douleur;
Mais mon amour est tout pour Isabelle.

De son trépas quand j'appris la nouvelle,
Je fis serment de te garder ma foi;
mais, pour n'aimer jusqu'au tombeau que toi,
Il eût fallu ne pas voir Isabelle.

« Quel fut mon transport quand ces mots arrivèrent jusqu'à moi! Je m'élançai dans le bosquet pour

m'assurer si c'était bien Pierre qui les avait prononcés. Il m'aperçoit, cache le portrait, et me demande en tremblant si j'ai tout entendu. « Tout, lui répondis-je. — Eh bien! Isabelle, quelle sera ma destinée? Je vous adore, puis-je espérer d'être aimé de vous? » Ce portrait que je savais dans son sein retint mon aveu; avant de le lui faire, je voulus connaître cette Élisabeth qui, du fond du tombeau, était ma rivale : j'interrogeai Pierre. — « Vous ne devez pas la redouter, dit-il, puisque vous avez sa ressemblance, et que la mort me l'a enlevée; c'est Élisabeth de Tancrède. » A ce mot, je pensai perdre l'usage de mes sens. « Élisabeth de Tancrède! lui dis-je en reprenant mes esprits; pourquoi vous est-elle si chère? — Je dus être son époux, me répondit-il; je suis Pierre de Provence, fils du souverain de ce comté. — Vous! m'écriai-je; ah! poursuivez. » Il m'obéit sans soupçonner ma naissance; il m'apprit qu'il avait demandé Élisabeth en mariage, et que de la cour de Sicile on lui en avait envoyé le portrait, comme c'est l'usage entre souverains; qu'il était devenu amoureux d'elle sur cette image, et qu'il attendait avec impatience le moment de l'épouser, lorsqu'il reçut la nouvelle de sa mort, et du supplice de Guillaume. « Accablé de ce bruit affreux, continua-t-il avec transport, je quittai la cour de mon

père; je courus de contrée en contrée, dans l'espoir d'échapper à mon amour, à ma douleur; mon amour, ma douleur, me suivirent partout. Dans mes voyages, j'échouai sur les côtes de Sicile; je fus recueilli par un seigneur dont les terres sont voisines de l'habitation de madame Moldini; il aimait passionnément la chasse, je l'y accompagnai. Las de l'existence, je me plaisais à chercher des périls en attaquant les plus fiers animaux. Je me laissai ainsi entraîner, loin des autres chasseurs, sur les traces d'un sanglier dont la dent me déchira; c'est de ce coup dont j'étais atteint quand je reçus vos secours. Que devins-je lorsque, levant les yeux sur vous, je trouvai dans vos traits ceux du portrait d'Élisabeth? Dès ce moment les noms d'Élisabeth et d'Isabelle se confondirent dans mon esprit, se mêlèrent sur mes lèvres. En vain l'ami dont j'avais habité le château, instruit de ma blessure, me pressa de me faire transporter chez lui; je résistai à toutes ses instances. J'ignorais vos sentiments; mais un charme invincible me retint dans cette maison, où je vivais près de vous. Cependant j'éprouvais des scrupules; je craignais, en vous aimant, de trahir la mémoire d'Élisabeth; il me semblait voir son ombre en courroux me reprocher mon infidélité : mais vous l'emportez; je vous adore, je ne veux adorer que vous; acceptez

l'hommage d'un cœur qui a besoin de ne plus s'occuper que d'Isabelle. » En achevant ces mots, il chercha la réponse dans mes yeux ; je ne voulus pas le laisser plus longtemps dans l'erreur. « Ne voyez plus, lui dis-je, Isabelle en moi; voyez cette princesse que vous croyez au tombeau, et qui s'applaudit de vivre puisque vous l'aimez et qu'elle peut vous payer de retour. » Je lui racontai alors mes aventures. Pierre écoutait, ivre d'étonnement, de joie et d'amour; il m'appela mille fois son amie, son amante, sa compagne. Enchantée de noms si doux, heureuse de me voir près de l'époux que ma famille m'avait destiné, mes malheurs passés disparurent à mes yeux; il me sembla que je n'existais que depuis un moment; et mon âme s'abondonna tout entière au sentiment de la plus pure félicité.

« Pierre, revenu des premiers transports de son ivresse, me proposa de partir avec lui. Il voulait me conduire chez son père, m'épouser en présence de sa cour, et prendre les armes pour me replacer sur le trône de Sicile. Je lui répondis que je ne doutais pas de la délicatesse de ses sentiments, mais que je ne pouvais point le suivre, n'étant pas sa femme, et ayant le droit de craindre que son père ne lui permît pas de s'unir à une princesse qui n'avait plus d'États, et qui n'apportait pour dot qu'une guerre à

soutenir et des périls à essuyer. Il me protesta qu'il était sûr que je serais reçue de son père avec l'intérêt dû à ma naissance et à mes malheurs ; et, comme je lui témoignais toujours des doutes, il m'offrit de m'épouser, avant de partir, dans l'église la plus prochaine, en présence de madame Moldini. Pour n'y pas consentir, il me fallut appeler à moi toute ma raison ; mon cœur se déchira, mais j'obéis à l'honneur. Après avoir témoigné à ce généreux amant combien j'étais attendrie, je lui fis sentir qu'il ne convenait pas à une fille d'une âme élevée d'entrer dans une famille sans être sûre de son aveu.—« J'entends, s'écria-t-il ; vous doutez du consentement de mon père ; eh bien ! je vole le lui demander, et vous l'apporter. Me suivrez-vous alors ? » Je lui répondis que, dès qu'il me donnerait une certitude, je marcherais avec transport sur ses pas. Satisfait de cette assurance, il hâta son départ ; mais, au moment de s'éloigner, il me remit ces vers qui avaient amené nos aveux mutuels, et me conduisit au tombeau de ma mère. Là, d'une voix tendre et élevée, il prit son ombre à témoin de l'amour immortel qu'il ressentait pour moi, et lui jura de venir bientôt la consoler en m'épousant, et en remettant dans mes mains le sceptre de son époux.

« Je n'avais pas besoin de ses serments ni de cet

appareil pour croire à sa flamme, pour compter sur toutes ses promesses ; il me semblait impossible qu'il m'abusât.

« Cette persuasion soutint mon courage dans les premiers temps de son absence ; elle lui donna même quelque charme. Je revoyais avec plaisir la chambre qu'il avait habitée, les promenades qu'il avait préférées, le bocage où j'avais reçu ses aveux ; je promettais son retour à tous ces confidents de sa tendresse : hélas ! je les trompais, je me trompais moi-même. Depuis le jour fatal qu'il m'a quittée, je n'ai pas reçu un seul message de lui. Que penser d'un tel silence? Il n'est pas une idée cruelle qui ne s'offre à mon esprit. Tantôt je me le peins sur les mers, poursuivi par la tempête, luttant avec les vagues, avec la fou-

dre, et s'abîmant enfin sous les flots; tantôt je me le représente à la cour de son père, entouré d'hommages et de plaisirs, oubliant la triste Élisabeth, et se livrant à d'autres amours. Je ne sais à laquelle de ces pensées m'arrêter; mais toutes accablent également mon cœur. Que Pierre soit mort ou me trahisse, j'ai toujours à le pleurer, j'ai toujours à souffrir; non que je regrette ce trône où il devait me placer, non que je pense à ces grandeurs qu'il devait me rendre; c'est son amour, c'est sa main, dont je ne puis supporter la perte. Je l'appelle sans cesse, je le cherche partout; je ne le trouve plus que dans mon cœur. »

Lorsque Élisabeth eut cessé de parler, Blanche se hâta de lui dire que, d'après l'idée que son récit lui avait donnée du prince, elle ne pouvait le croire infidèle, et que, puisqu'il gardait le silence, il fallait qu'il ne lui fût pas possible de le rompre. Elle l'engagea à s'armer de courage, à attendre tout du temps, et à chercher dans les douceurs de l'amitié un dédommagement aux peines de l'amour. Ces deux amies, entraînées par le charme d'une confiance qui se livrait à son premier épanchement, ne s'étaient pas aperçu de la fuite des heures : il était temps de retourner à leur habitation. Elles en prirent la route, en s'applaudissant ensemble du doux lien qu'elles ve-

naient de former, et en se jurant d'en remplir les devoirs jusqu'au dernier soupir.

L'occasion où cette amitié devait être mise à l'épreuve ne tarda pas à se présenter.

Henri, assis sur le trône de Sicile, dont il avait dépouillé l'héritier légitime, régnait, en proie à toutes les craintes qui poursuivent les usurpateurs; il savait que les Siciliens murmuraient contre son autorité, et regrettaient la maison de Tancrède. En vain il faisait arrêter et punir tous ceux qui laissaient entrevoir leur haine pour lui; les rigueurs irritaient davantage le peuple, et ne donnaient que plus de moyens aux conspirateurs. C'est dans ce moment que les émissaires qu'il avait chargés de pénétrer tous les secrets qui

pouvaient l'intéresser vinrent lui apprendre qu'on leur avait assuré que la sœur de Guillaume était cachée chez le chevalier de Toredo. L'évasion de cette princesse l'avait fort inquiété; et, pour ôter tout espoir à ceux qui pourraient penser à lui opposer un rejeton de la maison royale, il avait répandu le bruit de sa mort. Il lui était indifférent que ce bruit fût démenti; mais il avait besoin d'être maître de la princesse pour ne pas craindre les dispositions des Siciliens : en conséquence, il envoya des soldats chez le chevalier de Toredo, avec ordre d'arrêter Élisabeth, dont le signalement leur fut donné.

Avant qu'ils se présentassent chez lui, le chevalier fut averti; mais il n'eut pas le temps de faire quitter son château à Élisabeth, parce que les soldats de Henri l'entouraient déjà de toutes parts; il ne put que la cacher dans un souterrain difficile à découvrir. A peine y était-elle que les satellites parurent, et le sommèrent de leur remettre Élisabeth de Tancrède. Blanche était présente; ils la prirent pour la princesse, et l'arrêtèrent. Le chevalier leur observa qu'elle était sa fille : les soldats, croyant qu'il usait d'un subterfuge, menacèrent, pour l'effrayer, de mettre le feu au château; à ce mot, Blanche et son père craignirent pour Élisabeth. La généreuse Blanche embrassa alors le seul moyen de la sauver; elle

profita de la croyance où étaient les agents de Henri; et, heureuse de se sacrifier pour son amie : « Il ne faut plus vous abuser, leur dit-elle ; je suis, en effet, Élisabeth; mon sort est dans vos mains. » Le chevalier, sincèrement attaché à la maison de Tancrède, et craignant d'en compromettre le dernier rejeton, eut le courage d'égaler le noble dévouement de sa fille, et de ne pas la démentir. Les soldats, persuadés qu'ils étaient maîtres de la princesse, conduisirent Blanche et Toredo à Palerme, où ils furent jetés dans la même prison qu'avait occupée Guillaume.

Quelle fut la douleur d'Élisabeth, lorsqu'elle apprit que le chevalier et sa fille étaient arrêtés ! Elle se repentit d'avoir accepté une hospitalité qui exposait ses bienfaiteurs. Comme elle ignorait le généreux mensonge de Blanche, et croyait que la cause de la détention de ses amis n'était que l'asile qu'ils lui avaient donné, elle fut embarrassée sur ce qu'elle devait faire pour les servir. Son premier mouvement avait été de se découvrir à Henri, et de lui offrir sa vie pour prix de leur liberté; mais n'était-il pas à craindre que, loin de les sauver par cet aveu, elle ne hâtât leur perte ! Tant qu'elle gardait le silence, ils n'étaient que soupçonnés de l'avoir recueillie ; du moment où elle parlait, ils se trouvaient convaincus. Dans l'indécision où cet effroi la jetait,

elle prit le parti de se rendre à Palerme. Elle pouvait y interroger tous les bruits, et régler, sur ce qu'elle apprendrait, la conduite qu'elle avait à tenir pour être utile à Blanche et au chevalier, sans les compromettre. Elle part donc avec un des domestiques de Toredo. A peine est-elle arrivée dans Palerme, qu'elle entend parler d'une sœur de Guillaume, qui est dans les fers, et sur le point d'être condamnée. Cette nouvelle lui révéla tout. Elle vole au palais de Henri, et, pour s'ouvrir un accès jusqu'à lui, elle lui demande un moment d'entretien particulier sur un objet relatif à l'intérêt de sa puissance; elle est admise : « Henri, lui dit-elle, on t'a trompé; tu crois avoir dans tes mains Élisabeth de Tancrède, tu n'as que la fille du chevalier Toredo, qui prit ce nom dans l'espoir de périr à sa place; c'est moi qui suis le reste de ce sang illustre. S'il n'était question que du trône que tu m'as ravi, je le laisserais volontiers à Blanche; mais il s'agit de l'échafaud, je viens réclamer mes droits. Rends donc la liberté à ta magnanime captive, et frappe ton ennemie; j'attends sa grâce et ma mort. » Henri demeure confondu d'étonnement; il concevait que l'on se disputât le pouvoir, mais non le supplice. Il ignorait laquelle de Blanche ou d'Élisabeth avait commis une imposture; mais il voyait, dans toutes deux, une égale grandeur

d'âme. Cependant, craignant un piège, il ordonna que l'on fît venir sa prisonnière. On vole à la tour; ô surprise! Blanche avait disparu avec son père. Henri, furieux de cette nouvelle, confie Élisabeth à la garde la plus sévère, et envoie, sur toutes les routes, des soldats chargés d'arrêter les deux fugitifs.

Ce soin fut inutile : le chevalier et sa fille étaient déjà à Messine avec Soderini, leur libérateur. Depuis longtemps ce seigneur sicilien, ennemi des Allemands, méditait leur expulsion. Il s'était uni, pour ce projet, avec plusieurs citoyens de Messine, recommandables par leur naissance, leurs richesses, ou leurs talents ; et la haine du peuple contre les Allemands l'assurait d'un parti nombreux. Pour détourner tout soupçon, en habile conspirateur, il était venu à Palerme, et s'était présenté à la cour après être resté caché quelques jours dans une chaumière ; et,

comme la nature l'avait doué de qualités séduisantes, il avait su plaire au souverain. C'est dans le moment de sa faveur que Blanche avait été amenée à Palerme, sous le nom d'Élisabeth de Tancrède; Soderini, jugeant combien ce nom serait utile à son entreprise, s'était, par la corruption, introduit près d'elle, lui avait confié ses projets, et proposé de le suivre. Elle avait consenti sans avouer son secret, et Soderini, ayant su ménager son évasion, l'avait conduite à Messine. Les conjurés, à la vue de celle qu'ils croyaient Élisabeth de Tancrède, sentant combien il était important d'éclater, s'étaient répandus parmi le peuple, lui avaient distribué des armes; et les agents de Henri n'arrivèrent que pour être témoins du soulèvement géneral.

On sait avec quelle rapidité la flamme, lancée dans un édifice, se communique dans toutes ses parties, et n'en fait en un moment qu'un amas de débris et de cendres; l'âme des conjurés ne fut pas moins prompte à passer dans celle des habitants de Messine. Ils se portent avec fureur à la citadelle, que la trahison leur livre; ils en massacrent toute la garnison. Le reste des Allemands est égorgé dans les rues, dans les maisons, dans les temples; on les poursuit dans les bras des Siciliennes qu'ils avaient épousées; on ne fait pas même grâce à leurs enfants, qui meu-

rent immolés dans les langes du berceau, sur le sein qui les nourrit. Au milieu du carnage, le nom d'Élisabeth vole de toutes parts; on la proclame reine de Sicile, on la porte en triomphe, et l'on s'arme avec ardeur pour la défendre. Blanche elle-même se couvrit d'une armure, et voulut, en affrontant les périls, donner l'exemple du courage à ce peuple prêt à mourir pour elle.

Dans de si grands apprêts, elle n'oublia pas Pierre, dont Élisabeth lui avait tant parlé. Elle fit partir pour Aix, où se tenait la cour de Provence, un envoyé secret, chargé d'instruire le prince de tout ce qui s'était passé, et de l'engager à prendre les armes pour son amante.

Henri ne laissa pas à Blanche le temps d'attendre le retour de cet émissaire. A la première nouvelle du soulèvement de Messine, il s'avança à grands pas, suivi d'une armée formidable. Il s'était fait précéder d'un manifeste dans lequel il présentait la nouvelle reine comme n'étant point Élisabeth de Tancrède, et soutenait que cette princesse était en son pouvoir; mais les habitants de Messine n'y virent qu'un artifice qui excita encore leur fureur.

Soderini, leur général, crut devoir profiter de leur indignation, et courut au-devant de Henri. Les deux armées se rencontrèrent à quelques milles de Mes-

sine. L'action s'engagea de part et d'autre avec rage : la victoire flotta longtemps entre les deux partis; Blanche, qui combattait en héroïne près de son père, voulut la décider par un exploit éclatant. Elle aperçoit dans les rangs ennemis le fils de Henri; elle presse son coursier, et vole vers lui le glaive à la main : le prince la laisse avancer, et, dès qu'elle est près de lui, il lève le bras pour la frapper; elle pare le coup, et lui en porte un terrible, qui le renverse tout sanglant de son cheval; elle s'élance du sien, le combat une seconde fois, et le tue. A ce spectacle, les soldats de Henri s'effraient, ceux de Blanche se jettent avec plus de furie sur eux; les Allemands plient et se dispersent. En vain Henri veut les ramener au combat, il est lui-même entraîné dans leur fuite : il court, avec les débris de son armée, cacher sa honte dans Palerme.

On juge que Blanche, victorieuse, ne devint que plus chère à ses soldats. Sa beauté, sa jeunesse, sa valeur, la rendirent l'idole de l'armée. C'est alors que l'affidé qu'elle avait envoyé à Pierre de Provence revint avec sa réponse. Le prince, toujours épris d'Élisabeth, expliquait son silence : un naufrage l'avait jeté sur les côtes d'Afrique, où il avait été retenu dans l'esclavage sans pouvoir écrire; il ne s'était échappé qu'à travers mille dangers, qu'il se promettait de dé-

tailler à Élisabeth, et venait de rentrer dans les États de son père. Il s'applaudissait d'avoir à combattre pour une amante dont il avait fait souvent répéter le nom aux échos des déserts. Il finissait en ces termes : « Ma chère Élisabeth, mon père consent à notre hy-« men, et approuve mon entreprise. Déjà ses ordres « sont donnés pour que ses vaisseaux se remplissent « de soldats. Dès que mes forces seront prêtes, je « franchis les mers et descends à Messine; c'est là « que je veux vous venger, ou mourir. » Blanche, après avoir lu, envoya un vaisseau vers le prince, pour l'engager à conduire sa flotte à Palerme, où elle l'attendait. En effet, elle profita du premier moment d'effroi dans l'armée ennemie pour s'emparer de plusieurs places importantes, et arriva aux portes de Palerme après avoir soumis toutes les villes sur son passage.

Henri s'y était préparé à venger sa défaite : il se vit à regret contraint de ne songer qu'à se défendre. Blanche, prévenue que Pierre de Provence, d'après l'avis qu'il avait reçu d'elle, venait de paraître devant Palerme, et bloquait le port, donna l'ordre de l'assaut. La ville, pressée par terre et par mer, ne put faire une longue résistance. Henri, se voyant abandonné, s'échappa avec une faible escorte; et Blanche, après avoir fait cesser le carnage et proclamé

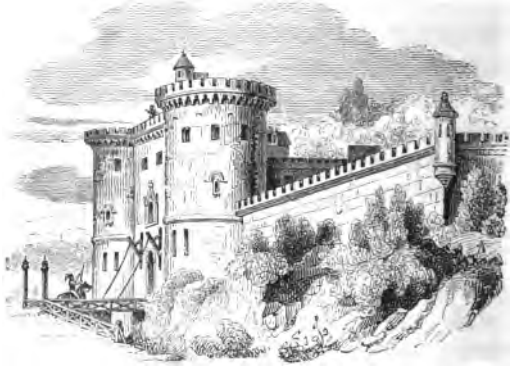
la clémence, entra au milieu de tout un peuple enivré de se voir soustrait au joug des Allemands, et d'obéir encore aux lois d'une maison qu'il avait tant regrettée.

Cependant Pierre avait forcé le port; et, palpitant de joie, d'orgueil et d'amour, il s'était élancé sur la rive, et cherchait à joindre l'amante pour qui il avait vaincu. Il apprend qu'elle est dans le palais des rois; il y vole. On l'introduit dans un salon où Blanche l'attendait seule; il la voit, et, trompé par la ressemblance, il tombe à ses pieds; mais peut-on longtemps se méprendre à ce qu'on aime? Il observe avec attention, ne reconnaît plus Élisabeth, et cherche son amante dans l'objet qui porte son nom. Il ne sait qu'imaginer. Élisabeth l'a-t-elle trompé en se disant sœur de Guillaume? ou la femme qui est devant lui le trompe-t-elle en se nommant Élisabeth? Blanche aperçoit son inquiétude, et ne veut pas la prolonger. « Pierre, lui dit-elle, votre cœur ne vous abuse pas; je ne suis point votre Élisabeth, quoique la nature m'ait ornée de ses traits. Vous méritez, par votre constance et votre valeur, de la retrouver fidèle. Henri la retenait dans les fers; ils sont brisés, et vous allez la revoir.— Élisabeth! s'écrie Pierre; ah! qu'elle paraisse! si elle m'a gardé son amour, j'aurai une dot préférable à tous les diadèmes de l'univers. —

Amour et diadème, elle vous apporte l'un et l'autre dans ce moment; elle est reine de Sicile. Je n'ai vaincu sous son nom que pour lui restituer son nom et son héritage. Demain j'assemblerai les grands pour leur révéler ce secret, qui n'est connu que de mon père et de vous. » La surprise, l'attendrissement et l'admiration s'emparent à la fois de l'âme de Pierre. Il ne trouvait pas d'expressions pour témoigner à Blanche les sentiments dont il était pénétré. Il ne sortit de ce silence que pour jeter un cri de douleur au moment où l'officier chargé par Blanche de rendre Élisabeth libre, vint leur apprendre qu'elle n'était plus à Palerme. « Lorsque je me suis présenté, continua-t-il, pour délivrer la princesse, le geôlier m'a appris que le roi lui avait fait quitter cette ville depuis quelques jours; peut-être le cruel l'a-t-il sacrifiée à sa haine. »

Cette nouvelle accabla Pierre et Blanche. L'amour et l'amitié gémirent également dans ces deux âmes sensibles. Blanche fit interroger des prisonniers allemands sur le sort d'Élisabeth; l'un d'eux répondit que Henri l'avait fait transférer dans un château voisin que gardait une nombreuse garnison. « Soldat! s'écria Pierre, guide-moi vers ce fort; il suffit de mes Provençaux pour m'en rendre maître; et quel autre que l'amant d'Élisabeth doit la délivrer? »

Blanche ne voulut pas ravir à ce prince le bonheur de sauver Élisabeth; elle se contenta de faire soutenir les Provençaux par un corps de Siliciens qui les suivit. Pierre précipite sa marche, et, après quelques heures, arrive au pied du château. Tout à coup



il fait dresser des échelles contre la muraille, et y monte le premier, une hache à la main. Un papier lui est jeté du rempart; le gouverneur lui annonce que, s'il ne se retire pas, Élisabeth va périr; que déjà le glaive est levé sur elle. Cette menace ne fait que redoubler l'ardeur de Pierre; il approche du pont-levis, il coupe avec sa hache une des chaînes qui le retiennent : le pont s'abat, Pierre s'élance, son armée

le suit. Ils entrent dans le fort ; un échafaud y était dressé, et déjà Élisabeth tendait la tête au glaive meurtrier. Pierre se précipite sur le bourreau, le désarme, et d'un bras sanglant enlève Élisabeth évanouie.

Quels furent l'étonnement et la joie de cette princesse, lorsque, reprenant ses forces et rouvrant ses beaux yeux, elle se vit dans les bras de Pierre, de cet amant qu'elle croyait mort ou infidèle ! Elle faillit perdre, une seconde fois, l'usage de ses sens ; elle doutait encore en pressant Pierre sur son cœur. Il fallut, pour la convaincre, qu'elle entendît plusieurs fois les sons de cette voix qui charma si souvent son âme, qu'elle recueillît longtemps les regards où elle avait lu tant d'amour ; enfin elle s'abandonna à la plus douce des persuasions. Elle savoura le plaisir de retrouver le prince qu'elle adorait, le bonheur de lui devoir la vie ; elle apprit avec délices qu'il n'avait jamais cessé de l'aimer ; elle écouta avec avidité le récit de ses malheurs, de son retour, de son départ à la demande de Blanche, de leurs victoires et de leurs bienfaits ; et elle en reçut, en rougissant, l'assurance d'obtenir la main qui lui était si chère.

Cependant Pierre lui ménageait une autre surprise. En lui contant le courage et les succès de Blanche, il lui avait caché son généreux abandon. Tout entière à son amant, occupée de sa flamme, de sa con-

stance, de ses serments, elle revint à Palerme sans arrêter sa pensée sur le trône qu'on lui avait conquis. Pierre la conduit dans la place publique : que voit-elle ? Blanche, qui, en présence des grands, de l'armée et des citoyens, dépose le diadème, s'avance vers elle, et s'écrie : « Peuple, soldats, voilà votre souveraine ; je ne suis que la fille de Toredo, je ne suis que sa sujette. J'ai osé prendre son nom pour la soustraire à la mort ; je le lui rends dès que l'échafaud devient pour elle un trône. Élisabeth de Tancrède, montez sur celui de vos aïeux, et recevez, pour premier hommage, la soumission de Blanche. » L'assemblée éclata en applaudissements. Élisabeth, pénétrée, voulait refuser ; Toredo et les grands la portèrent au trône, où, avant de s'asseoir, elle appela dans ses bras sa tendre libératrice. Cette scène remplit tous les cœurs d'émotion, tous les yeux de larmes.

Les premiers soins d'Élisabeth furent d'unir Blanche avec Soderini, qu'elle éleva au premier ministère ; de donner de hautes dignités au chevalier de Toredo, et de répandre ses bienfaits sur tous ceux qui avaient combattu pour elle.

Lorsqu'elle eut satisfait à la reconnaissance, elle pensa à son bonheur. Elle prit Pierre pour son époux ; leur mariage se fit à Palerme avec la plus grande pompe. Élisabeth, heureuse, n'oublia pas sa fidèle

Blanche; cette amie devint son conseil. Elle lui portait les plaintes des malheureux, les désirs des peuples; et la cour d'Élisabeth fut la seule où régnèrent à la fois l'amour, l'amitié et la justice.

—

Un livre de M. Boussanelle sur les femmes expose ce fait :

« Harménie, restée seule de la famille royale de « Syracuse, et proscrite par les ennemis de sa mai- « son, ne put souffrir qu'on livrât au tyran une jeune « citoyenne déguisée sous la pompe royale, et substi- « tuée à sa place : elle vint s'offrir, et montrer au « tyran sa véritable ennemie, et les restes d'un sang « malheureux. »

C'est ce trait qui m'a donné l'idée de ma Nouvelle des *Deux Amies*; j'ai inventé tout le reste, et attaché l'action à une époque et à des noms de l'histoire moderne de la Sicile.

RÉFLEXIONS

SUR UNE BROCHURE INTITULÉE

ESSAI SUR L'AMOUR.

On a beaucoup écrit sur l'amour : c'est que ce sentiment fait partie de notre existence; c'est que la nature en a fait le premier besoin de notre âme; c'est qu'il est le doux lien qui rapproche et unit deux sexes nés pour s'aider mutuellement à supporter la vie; c'est enfin que l'amour, pour l'être qu'il maîtrise, devient l'occupation de tous les jours, la pensée de tous les instants, le mobile des actions même les plus indifférentes. Il est des sujets qu'on ne peut traiter qu'une fois; mais l'amour a exercé les plumes les plus savantes, les plus délicates, les plus ingénieuses, et l'on écrit et l'on écrira encore sur l'amour. Ce sujet serà toujours fécond, toujours neuf. Que les lettres et les arts s'anéantissent un jour, la dernière page

attestera le pouvoir de l'amour; le dernier tableau, la dernière statue offrira son image.

Il est pourtant peu d'écrivains qui, en parlant de ce sentiment, aient trouvé le secret de plaire et d'intéresser autant que l'auteur de l'Essai que j'ai sous les yeux. Ce petit ouvrage est du nombre de ceux qu'on ne peut quitter sans les avoir lus tout entiers, et qu'on garde près de soi pour les relire encore. Ce n'est pas seulement pour les femmes, c'est pour les hommes qu'il est écrit.

On y trouve cette assertion bien juste, que l'amour est très-favorable à l'idée de l'immortalité de l'âme. En effet, si cette croyance est sublime, combien elle acquiert plus de prix pour l'amant passionné! Est-il près de sa maîtresse, il regarde ses charmes qu'il adore comme animés d'un feu céleste qui ne doit jamais s'éteindre; il voit dans ses yeux qui l'enivrent, le miroir d'une âme impérissable; il écoute dans la voix qui l'enchante, l'écho d'une pensée immortelle; perd-il son amante, il embrasse l'espoir d'un avenir qui doit la lui rendre un jour; il envisage un autre monde, où leurs liens se renoueront pour ne plus se briser, où leur amour n'aura plus à craindre l'exil ni de l'absence, ni de la mort.

Quelque agréable que soit cet ouvrage, il n'est pourtant pas au-dessus de la critique; on rencontre, dans

les dernières pages surtout, des assertions hasardées. Il me semble que l'auteur n'a pas sur l'amour des idées toujours justes. Voici ce qu'il dit de ce sentiment :

« L'amour suppose dans son objet trop de qualités pour convenir au vulgaire, et, par vulgaire, j'entends ici les femmes qui ne sont qu'aimables, ou qui ne sont que jolies ; les hommes qui ne sont qu'élégants, ou qui ne sont qu'estimables ; en un mot, tout ce qui n'est pas extrêmement rare. L'amour suppose trop de constance pour convenir aux esprits légers, trop d'ardeur pour convenir aux esprits calmes, trop de retenue pour convenir aux esprits simples, trop d'enthousiasme pour convenir aux esprits froids, trop d'activité pour convenir aux esprits indolents, trop de désirs pour convenir aux esprits sages, trop de privations pour convenir aux esprits libertins. »

Avec un tel principe, je doute que l'auteur lui-même pût connaître l'amour ; car il faudrait être un ange pour être digne de le sentir. D'ailleurs son assertion se contredit ; il y prétend que l'amour ne convient ni aux esprits calmes, ni aux esprits violents, ni aux sages, ni aux libertins : à qui donc peut-il convenir ? car l'homme est nécessairement ou sage ou libertin, ou calme ou violent. Parle-t-il des caractères placés entre ces deux extrêmes ? Mais, outre que ces

caractères sont rares, ils sont, par leur indécision même, encore moins propres à l'amour, qui demande une grande franchise de sentiments, une grande vivacité d'imagination. Cet exemple prouve l'abus de l'esprit, qui, à force de vouloir être ingénieux, s'égare dans les subtilités. N'exagérons rien. Pour qui la nature a-t-elle créé l'amour ? Pour les hommes, c'est-à-dire pour des êtres imparfaits : elle a donc voulu qu'il s'alliât avec des imperfections. Oui, chacun aime avec ses bonnes et ses mauvaises qualités, et l'amour reçoit, sans cesser d'être l'amour, toutes les modifications qu'entraîne chaque organisation physique et morale. Ne voit-on pas des tyrans, des scélérats même, adorer une femme ? On m'objectera qu'ils ne goûtent pas l'amour véritable : que signifie cette distinction? Si l'attrait qu'ils éprouvent produit chez eux les mêmes effets que chez les autres humains, peut-on nier qu'ils aiment réellement? Or, ces hommes, ambitieux ou cruels, n'éprouvent-ils pas, comme les amants, auprès de leur maîtresse, le charme et le tourment d'un trouble brûlant et irrésistible? ne tombent-ils pas à ses genoux! n'oublient-ils pas l'univers pour elle? ne lui laissent-ils pas prendre sur leurs pensées, sur leurs actions, sur l'intérêt même de leur sûreté, un ascendant qu'ils refusent à une mère, à une sœur? ne font-ils pas souvent, pour lui plaire, ou

la guerre ou la paix? n'accordent-ils pas à la haine d'une amante la tête d'une victime? à ses larmes la grâce d'un proscrit? ne trouvent-ils pas enfin un bonheur à être gouvernés par l'objet de leurs feux? Quel est l'amour, si ce ne sont pas là ses caractères? Le lion des déserts brûle-t-il moins que la tourterelle, parce qu'il rugit dans ses caresses, tandis que l'oiseau soupire? Au reste, l'auteur est de bonne composition : s'il refuse l'amour à presque tout le genre humain, il accorde aux honnêtes gens et aux cœurs sensibles la tendresse, aux libertins la passion, à tous les hommes les plaisirs : on peut se contenter de ce partage; et, comme il le dit fort bien lui-même, si la rose était rare, serait-on à plaindre de n'avoir dans son jardin que des œillets, des jasmins et des violettes?

Je releverai encore le paragraphe où l'auteur avance que l'amour serait dangereux dans une république, parce que le patriotisme doit y dominer sur tous les autres sentiments : cette opinion est bien sévère. Ne peut-on pas aimer à la fois sa maîtresse et son pays? Dans les gouvernements où la beauté exerce son empire, les femmes chérissent surtout les guerriers; ne consentent-elles pas par là à un partage entre elles et la gloire? Pourquoi dans une république, où les deux sexes sont également élevés

dans l'amour de la patrie; pourquoi, dis-je, en détourneraient-elles le cœur des citoyens? C'est aux législateurs à savoir faire tourner le pouvoir d'un sexe adoré au profit du patriotisme. Les anciens possédaient cet heureux secret; l'éducation des Grecques et des Romaines était telle, qu'elles choisissaient de préférence le soldat qui avait vaincu, l'orateur qui avait combattu les efforts de la discorde ou du despotisme. Chez les Samnites, le législateur eut encore une politique plus habile; il ordonna que tout homme, pour être époux, s'en rendît digne par un acte de civisme ou de valeur : c'était placer adroitement la sagesse et la gloire sous la garde de la beauté. Dans toute république dont les institutions auront ce but, l'amour, loin d'être dangereux, deviendra utile, puisqu'il excitera la jeunesse à des actions justes ou à des exploits généreux, puisque ses faveurs ne seront le prix que du courage et de la vertu.

TRADUCTION

D'UN

MORCEAU D'ESCHYLE.

Prométhée, dans la tragédie de ce nom, attaché par de longues chaînes à un roc sauvage, parle aux nymphes de la mer, qui forment le chœur.

Écoutez, le silence augmenterait ma peine.
Parmi les dieux régnaient la discorde et la haine.
Les uns, de Jupiter secondant les desseins,
Voulaient placer le sceptre entre ses jeunes mains;
Les autres, de Saturne embrassant la défense,
Soutenaient hautement son antique puissance.
Dans ce parti brillaient ces Titans monstrueux,
Du Ciel et de la Terre enfants impétueux :
Sur leur force ils fondaient leur superbe assurance.
La sage déité dont je tiens la naissance,
Thémis, m'avait prédit que, domptant la valeur,
L'art seul, dans ce débat, nommerait le vainqueur.
J'avertis les Titans : discours vains et frivoles!
Leur aveugle mépris rejeta mes paroles.
Dès lors à Jupiter, qui m'attira vers lui,
Blessé de leurs dédains, je portai mon appui.
Ce dieu, par mes conseils, joint la force à l'adresse,

Les attaque, les dompte, et sa main vengeresse
Fait, en les foudroyant, rouler du haut des airs
Saturne et ses guerriers jusqu'au fond des Enfers.
Ainsi de Jupiter j'assurai la puissance :
Il me doit tout; voyez qu'elle est ma récompense ;
Voyez le prix affreux du trône où je l'ai mis !
Le tyran ombrageux craint même mes amis.
Mais voulez-vous savoir l'objet de sa colère ?
Apprenez tout : assis au trône de son père,
Il sut, pour affermir sa naissante grandeur,
Des dieux, par ses bienfaits, captiver la faveur ;
Mais aux faibles mortels sa barbare menace
Voulut substituer une nouvelle race ;
J'osai seul résister à son cruel dessein :
Mon zèle courageux sauva le genre humain,
Qui, tombant sous ses coups, du royaume des ombres,
Aurait, sans mon secours, peuplé les rives sombres.
Je fis plus : sans projet, sans lumière et sans lois,
Les humains dispersés erraient au fond des bois;
De l'Olympe, pour eux, je dérobai la flamme ;
Je leur appris les arts, et j'éclairai leur âme.
C'est là ce qui rendit Jupiter furieux;
C'est là ce qui me perd. Qu'il jouisse! et des cieux,
Où de me tourmenter il se fait une étude,
Qu'il contemple mon sort et son ingratitude.

FIN.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

POÈMES.

	Pages.
Notice sur Legouvé.	5
Extrait du discours prononcé par M. Alexandre Duval.	11
Extrait du discours prononcé par M. le comte Regnaud de Saint-Jean-d'Angely.	17
A ma femme.	25
Avant-propos du Mérite des Femmes.	27
Le MÉRITE DES FEMMES. Poëme.	33
Notes.	67
Supplément aux Notes du Mérite des Femmes.	137
Epître aux femmes.	141
Les Souvenirs, ou les avantages de la Mémoire.	151
Notes.	179
La Mélancolie.	183
Notes.	203

Pages.
La Sépulture. 205
Notes. 217
Conseils à Aglaure. 221
Lucrèce. Récit historique en vers. 235
L'Hiver. 247
Aux mânes de Demoustiers. 259
Notes. 268
Premier chant de la Pharsale. 271
Proscriptions de Marius et de Sylla. 289
Fragment sur la Grèce. 299

POÉSIES FUGITIVES.

Vers à mademoiselle Duchesnois. 307
Vers à mademoiselle Mézeray. 311
Fragment de la Pharsale. 313
Vers à Le Brun, qui défend aux femmes d'être poètes. 325
Réponse de Le Brun à Legouvé, sur les femmes poètes. 328
Chanson. 330
Chanson. 331
Chanson. 333
Chanson à mademoiselle ***. 336
Romance. 338
A Adélaïde. 341
A la Forêt de Saint-Germain. 344
Ode troisième du premier livre d'Horace. 348
A mademoiselle Valérie ***. 351
Vers qui ont terminé un discours sur le poëme épique. 354

Pages.

A madame ***. 357
A Adèle, sur la seconde représentation d'Etéocle. 359
A madame B..., qui me demandait une prière pour l'Éternel. 360

POÉSIES DIVERSES

SUIVIES DE BLANCHE ET ISABELLE.

La Querelle.
Anecdote.
Le Scrupule.
Le Malade à confesse.
A M***.
A M. Sauvan, mon beau-père, en lui présentant des fleurs le jour de sa fête.
L'Homme. — Fragment.
Couplets à Madame Arnault.
A Mademoiselle R***, qui avait prié l'auteur de lui apprendre la langue italienne.
Réflexions sur une brochure intitulée *Essai sur l'amour*.
Traduction d'un morceau d'Eschyle.

FIN DE LA TABLE.

FEB 23 1920